

L'ABBÉ REDON
VICAIRE-GÉNÉRAL D'AVIGNON

Notice sur la vie et les œuvres
de
l'Abbé Pognet

architecte religieux

AVIGNON
AUBANEL FRÈRES, IMPRIMEURS DE N. S. LE PAPE
ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE
1901

AVANT-PROPOS

Je fus, il y a plus de cinquante ans, condisciple et ami de M. l'abbé Pougnet, au grand séminaire d'Avignon. Depuis cette époque, n'ayant jamais eu la même résidence, nous nous écrivions quelquefois, et nous étions heureux de nous revoir, lorsqu'il venait dans notre diocèse, ou que j'avais la bonne chance de le trouver à Marseille. Je savais qu'il était devenu habile architecte, et avec tous ceux qui le connaissaient, j'ai regretté sa mort prématurée ; mais je n'avais pas pensé à écrire sa biographie.

C'est Mgr Martin, vicaire général à Avignon, pendant l'épiscopat de Mgr Debelay, (1849-1863) qui m'y a vivement engagé ; il m'écrivait le 22 septembre 1898 : « Pourquoi ne conserveriez-vous pas aussi le souvenir de M. l'abbé Pougnet ? Il est une des gloires de votre diocèse. Sa vie sera un légitime tribut de gratitude et d'admiration pour sa mémoire. C'est un sujet riche et original. On naît architecte comme on naît poète ; nos cathédrales ne sont-elles pas aussi des poèmes ? »

Mgr Martin ne tardait pas de me donner, dans une douzaine de pages, ses souvenirs sur M. Pougnet ; il me disait comment il avait découvert son aptitude pour bâtir des églises, comment il l'avait lancé dans ses premiers travaux, et il indiquait la genèse de son talent et le caractère de son architecture. « M. Pougnet, m'écrivait-il, n'appartient à aucune école, il est resté lui-même, tel que sa trempe d'esprit et ses études de prédilection l'ont formé. Il est un revenant du moyen âge, dont il avait aimé et appris l'art chrétien. Il est sorti architecte d'une maîtrise, où il avait étudié et pratiqué la liturgie sacrée. N'y a-t-il pas de grandes affinités entre la liturgie catholique et l'architecture religieuse ! L'une et l'autre sont des formes distinctes et variées qui s'unissent, pour rendre gloire à Dieu et porter à sa plus haute puissance le culte que nous lui devons.

« Je me rappelle toujours l'impression qui me saisit, la première fois que j'entrai dans l'église de saint Pierre à Rome : en arrivant sous le dôme, pour exprimer mon admiration, je sentis jaillir sur mes lèvres ces paroles de la prose du Saint Sacrement :

*Quantum potes, tantum aude,
Quia major omni laude.*

« Qui sait, qui peut dire que ce n'est pas le chant de cette hymne, qui a éveillé le génie de Michel-Ange, et lui a fait porter le Panthéon à cent mètres au-dessus du sol ?

« C'est pour louer Dieu autant qu'il le pouvait que M. Pougnet a eu le courage audacieux d'apprendre tout seul à bâtir des cathédrales. »

Le 1^{er} Janvier 1899, Mgr Martin insistait encore : « Il s'agit peu de la vie privée de M. Pougnet, mais beaucoup de ses œuvres. C'est par correspondance et par des voyages que vous devez préparer sa notice. Allez à Marseille, à Aix, à Gap, vous rendre compte des travaux de notre abbé architecte. Là où vous ne pourrez aller recueillir de visu des renseignements, sollicitez-les par lettres. Demandez les comptes rendus publiés par les journaux ; allez ou écrivez partout où M. Pougnet a travaillé ; accumulez les matériaux avec lesquels vous ferez une mosaïque sui generis.... Insérez-y le plus de photographies que vous pourrez, Ce qui se montre aux yeux, dit notre vieil Horace, pénètre plus avant que la parole :

*Signius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...
(Art poétique).*

« Courage donc et confiance ! Travaillez pendant que vous le pouvez ; il en coûte, lorsque les forces s'en vont, de quitter la plume. Elle titube entre mes mains, je suis à la fin ; la vue, l'ouïe s'en vont ; il ne me reste plus que le cœur pour vous dire : tuus sum ego. »

Mgr Martin, avec ses quatre-vingt-dix-sept ans, serait-il devenu un peu ce que Horace a dit des vieillards : querulus... laudator temporis acti ? Il médit de lui-même ; il montre trop bien qu'il a toujours la verve, l'entrain, le style de son âge viril. Que cette verte vieillesse, cruda viridisque senectus, lui soit conservée par Dieu longtemps encore !

J'ai tâché de suivre le programme qu'il m'a tracé ; j'ai vu ou revu les travaux que M. Pougnet a fait exécuter dans-notre diocèse et dans les diocèses voisins, à l'abbaye des Prémontrés, à Marseille, à Aix, à Gap. J'ai interrogé ses plus anciens condisciples, je me suis adressé aux personnes qui pouvaient me donner des indications utiles.

M. l'abbé J. Dupoux, m'a indiqué les études et les travaux, de M. Pougnet sur le chant religieux.

M. Th. Dupoux, architecte, élève et collaborateur de M. Pougnet, m'a donné des renseignements précis sur les travaux de son maître à Marseille et dans les diocèses de Fréjus et de Moulins. Ces travaux sont si nombreux, si importants, qu'on se demande comment un seul homme a pu les faire exécuter dans un quart de siècle.

Mlle Pougnet nous a donné aussi les souvenirs qu'elle a toujours vivants de la vie privée de son frère, et elle nous a communiqué ses papiers, avec le manuscrit volumineux où il a fait le récit intéressant de son voyage en Terre Sainte. Dans la collection de la Revue des Bibliothèques du diocèse d'Avignon, j'ai trouvé les divers articles d'archéologie insérés par M. Pougnet. À la bibliothèque de Marseille, j'ai pu lire les brochures qu'il a publiées sur l'architecture et le chant religieux.

Le Père Federlin, Supérieur de Ste Anne à Jérusalem, Dom Belloni à Bethléem, le Père Delattre à Carthage, M. Leroy aumônier à Hippone, Mgr Livinhac, Supérieur des Pères Blancs à Alger ont eu l'obligeance de m'envoyer des descriptions et des photographies des monuments élevés par M. Pougnet. À ces photographies j'ai joint celles que j'ai pu recueillir en France, et avec tous ces matériaux, j'ai essayé de faire la Mosaique que m'a demandée Mgr Martin. Puisse-t-elle servir à la gloire de Dieu, encore plus qu'à l'honneur de l'habile architecte qui fut toujours son humble et zélé serviteur !

F. R.

CHAPITRE PREMIER

Son éducation, sa vie sacerdotale

Sa famille, son éducation, à Avignon chez les Frères des Ecoles chrétiennes et au petit séminaire ; à Aix, chez les Frères Gris. – Il est professeur à la maîtrise de la métropole d'Avignon, et ensuite à Aix. – Secrétaire de l'Œuvre et de la Revue des Bibliothèques paroissiales à Avignon. – Ordonné prêtre, il est Maître des cérémonies de l'église métropolitaine.

(1829-1892)

Joseph Guillaume Pougnet, naquit à Avignon, le 6 mars 1829. Son père Joseph Pougnet avait un magasin et un atelier de dorure. Il était artiste dans son métier de doreur ; à Paris, sous la Restauration, il avait travaillé à la décoration de la salle du Trône aux Tuileries ; à Avignon, c'est à lui que s'adressaient les meilleures familles pour l'ornementation de leurs salons. Ainsi que sa femme Marguerite Hommage, il pratiquait fidèlement ses devoirs de bon chrétien. Tous deux étaient attachés du fond du cœur aux coutumes de leur paroisse de St-Agricol et aux traditions papales de leur cité avignonnaise, non moins qu'au régime politique, qui existait alors en France, et jetait encore sur notre pays de glorieux rayons.

Le jeune Pougnet fut élevé dans les sentiments dont ses parents étaient animés. Sa mère lui apprit à lire, et alla demander son admission à l'école de la rue des Ortolans, dirigée par les Frères de la Doctrine Chrétienne. Mais l'enfant était si jeune et de taille si exigü, que le frère Siméon, directeur de l'école,¹ le trouva tout au plus admissible à la salle d'asile. – Mais il sait

¹ Le frère Siméon est mort, dans les premiers jours de janvier, à Rome, où il était Supérieur du collège des Frères, à la place d'Espagne.

déjà bien lire, dit sa mère. – En effet on présente un livre à l'enfant qui se met à lire sans hésitation. Cette épreuve, dont il se tira très bien, lui valut son admission. – Doué d'une grande facilité pour apprendre, il surpassa bientôt ceux qui étaient deux fois plus grands que lui, ce qui lui suscita quelques tracasseries de la part de ses camarades, humiliés de se voir dépasser par le plus petit de la classe.

On songea alors à faire admettre le jeune Pougnet au petit séminaire d'Avignon ; mais là aussi on le trouva trop jeune et inférieur à la toise. Il fallut attendre plus d'une année. Enfin on le reçut en 1838. Il y passa cinq ans, jusqu'en 1843. Il avait alors fait sa quatrième, il était membre de la Congrégation de St-Louis de Gonzague, où il venait de remplir les fonctions de trésorier. Ses condisciples se souviennent qu'il était timide, réservé, un peu taciturne, et ingénieux pour construire, avec des morceaux de bois et de carton, de petits meubles, de petits

édifices élégants. Il aimait le chant et les fêtes religieuses. L'éducation qu'il recevait avait développé ses bonnes dispositions pour l'état ecclésiastique.

Il alla terminer ses classes à Aix où il eut pour condisciple son compatriote, M. Théodore Aubanel, au collège de Ste-Croix, dirigé par les Pères de la Retraite, que l'on appelait vulgairement les *Frères Gris*. Après sa rhétorique, ses maîtres le gardèrent un an comme professeur.

En 1847, M. l'abbé Pougnet revint à Avignon pour entrer au Grand Séminaire, et y faire ses études de philosophie et de théologie. Il les interrompit en 1851. Il fut alors nommé professeur à la maîtrise de l'église métropolitaine. Après y être resté deux ans, il alla remplir avec distinction les fonctions de professeur au collège de Ste-Croix à Aix, où il avait brillamment terminé ses études. Les élèves qu'il eut dans cette maison se souviennent encore, avec bonheur, de lui et de son enseignement.

En 1854, il vint de nouveau habiter Avignon. Il fut attaché en qualité de secrétaire à M. l'abbé Terris, alors directeur de l'*Œuvre des bibliothèques paroissiales*, fondée à la suite du Concile provincial de 1849. Il collabora en qualité de secrétaire à la *Revue des Bibliothèques*, et il y publia des articles très remarquables d'histoire et d'archéologie locale, qui dénotaient déjà des connaissances aussi sûres que variées. Il fut aussi chargé par les administrateurs du Musée Calvet de rédiger le catalogue des nombreux ouvrages de théologie, que possède la belle bibliothèque de cet établissement.

En 1858, M. l'abbé Pougnet, alors diacre, rentra au grand Séminaire d'Avignon, pour y terminer son cours de théologie. Ordonné prêtre le 18 juin 1859, il fut de nouveau nommé professeur à la maîtrise.

On avait remarqué ses aptitudes pour les sciences ecclésiastiques, et surtout son application à tout ce qui concerne la liturgie, le plain-chant et les cérémonies sacrées. Aussi dès le 1^{er} janvier 1860, Mgr Debelay le nomma Maître des cérémonies de l'église métropolitaine.

M. l'abbé Pougnet remplit ses fonctions avec amour et avec la plus grande exactitude. Il les considérait à bon droit comme un insigne honneur, et il s'en acquittait avec une prévoyance minutieuse et un zèle parfait. Il avait une connaissance approfondie du Cérémonial et de son magnifique symbolisme. Sa mémoire fidèle n'oubliait aucun des plus petits détails, qu'il faisait scrupuleusement observer par tous. Il savait tout prévoir, et il était assez industrieux pour préparer lui-même, avec des éléments bien simples des objets assez compliqués, qui parfois manquaient, et cependant étaient nécessaires pour les grandes cérémonies.

Son expérience et son habileté furent si bien reconnues, qu'on s'empressait de recourir à lui de tous les points du diocèse d'Avignon et des diocèses voisins, dans les solennités un peu exceptionnelles, comme celles des offices pontificaux et de la consécration des églises. C'est lui qui dirigea, le 2 mai 1869, la cérémonie de la bénédiction abbatiale du Révérend Père Marie Bernard Barnouin, à Sénanque, et, le 29 juin 1876, celle du sacre de Mgr Terris, évêque de Fréjus, dans son église paroissiale et cathédrale de St-Siffrein à Carpentras. En 1877, il organisa la fête du couronnement de sainte Anne d'Apt.

Souvent M. l'abbé Pougnet était retenu par ses occupations, loin d'Avignon ; mais la veille des fêtes solennelles, des ordinations, des grandes processions du Saint Sacrement, et

toutes les fois qu'une cérémonie importante devait se faire à la Métropole, il ne manquait pas d'arriver. Il n'hésitait pas à faire de longs et dispendieux voyages, pour ne laisser à personne la charge de le remplacer dans ses fonctions de Maître des cérémonies. Il les conserva jusqu'en 1881, lorsque ses travaux d'architecture l'obligèrent à se fixer pour plusieurs années en Algérie et en Tunisie.

CHAPITRE SECOND

L'abbé Pougnet architecte Ses premiers travaux à Avignon

Son goût et ses talents naturels pour l'architecture. – Très jeune encore il l'étudie seul et sans maîtres. – Mgr Martin, vicaire général, reconnaît, en 1849, les connaissances de M. Pougnet en architecture et en archéologie, et découvre, en 1856, qu'il était capable de bâtir des églises. – Premiers travaux : l'église des sœurs de St-Charles, le monastère des sœurs de St-François. – Mgr Debelay appelle M. l'abbé Pougnet son jeune Béséléel, et l'ordonne prêtre. – Première messe, allocution.

(1840-1860)

C'est surtout comme architecte que M. l'abbé Pougnet s'est acquis une grande et légitime réputation. Il était encore tout petit enfant, et déjà il aimait à contempler le colossal palais des Papes, et à remarquer tous les détails de la basilique métropolitaine de Notre-Dame des Doms et des belles églises d'Avignon ; il les admirait, et peut-être se disait-il déjà : *Et moi aussi, je bâtirai des cathédrales !*

Si les maîtres de l'art poétique ont dit qu'il faut naître poète, pour faire un grand poème, nous pouvons dire aussi qu'il faut naître architecte, pour élever de belles cathédrales. Avec leurs flèches élancées, leurs nefs profondes, l'arc-en-ciel de leurs verrières et leurs mille détails qui excitent l'admiration, sans pouvoir l'épuiser ; nos cathédrales ne sont-elles pas de véritables poèmes écrits sur la pierre, avec le concours de tous les arts, mis à la portée de tous les âges et de toutes les conditions ? Nous ne pouvons y pénétrer, sans être saisis d'une impression surnaturelle, qui nous dispose à la prière et à l'adoration. Souvent des moines, et quelquefois même des évêques, furent les créateurs de ces merveilles.

L'abbé Pougnet appartient à cette famille d'artiste : il fut un revenant du moyen âge ; lui aussi naquit architecte. Étant jeune élève au Petit Séminaire d'Avignon (1838-1843), il parlait peu et n'avait pas beaucoup d'attrait pour les amusements. Parfois il paraissait rêver. Que voyait-il dans ses rêves ? Un de ses compatriotes et condisciples nous l'a expliqué : « Pendant nos vacances, quand il me rencontrait : Viens chez moi, me disait-il, je te montrerai quelque chose. Je le suivais, et il étalait devant moi toute une collection de plans d'églises-anciennes et modernes, et de feuilles remplies de dessins d'architecture. À la vue de tout cela, j'étais comme le coq de notre grand fabuliste, qui, en cherchant quelques grains de mil, trouva une perle : *Gallus, escam quærens, reperit margaritam*. J'aurais mieux aimé trouver quelque chose de plus récréatif. Je restais froid, tandis que mon ami s'efforçait vainement de me faire partager son enthousiasme, en m'expliquant, avec des mots que je ne comprenais guère, la beauté, les détails de ses plans et de ses modèles d'architecture. C'était là son trésor. »

À Aix, chez les Frères Gris, au collège de Sainte-Croix, où il fit ses classes et fut deux ans professeur, M. Pougnet continua d'étudier l'architecture. N'ayant ni l'occasion ni les moyens de se faire donner des leçons de cet art, il l'apprit tout seul, sans le secours d'aucun maître.

Lorsque, en 1847, il vint nous rejoindre au Grand Séminaire d'Avignon, il s'était muni de quelques livres d'architecture et d'archéologie, et il employait à les étudier tous les moments libres dont il pouvait disposer. Il ne manquait pas de les porter quand nous allions en promenade ; il voulait nous initier à ses chères études, et nous en inspirer le goût. Mais il se servait d'expressions techniques qui n'étaient pour nos oreilles qu'un son, dont notre intelligence ne saisissait guère le sens, et nous aimions mieux discuter quelque question de philosophie ou de théologie.

Après sa sortie du grand séminaire, en 1851, M. Pougnet fut cinq à six ans professeur et secrétaire de l'*Œuvre* et de la *Revue des Bibliothèques paroissiales*, et tout en étant exact à bien remplir les devoirs de ses fonctions, il savait trouver du temps pour continuer à faire des études d'architecture et d'archéologie. Grâce à sa vive intelligence et à son labeur opiniâtre, il acquérait des connaissances, qui le rendaient capable de mettre la main à l'œuvre. On ne connaissait pas encore son aptitude, il l'ignorait peut-être lui-même, lorsqu'une heureuse circonstance vint la mettre en évidence.

Ce fut Mgr Martin, grand-vicaire de Mgr Debelay, qui découvrit le premier les talents de M. Pougnet. La première fois qu'il le vit, il reconnut que ce jeune abbé avait du goût pour l'architecture et l'archéologie, et parlait en habile connaisseur des monuments religieux de sa ville natale. Mgr Martin nous a fait récemment le récit de cette première rencontre, dont le souvenir est resté, depuis cinquante ans, bien gravé dans sa mémoire : « Quand j'arrivai à Avignon, à la fin du mois de février 1849, ma curiosité était naturellement éveillée et impatiente de visiter les monuments de l'ancienne cité papale. La Métropole et le Palais des Papes appelaient forcément ma première visite. À peine étais-je arrivé devant le porche de Notre-Dame des Doms, contemplant et cherchant le sujet des fresques qui couronnent et ornent le tympan, que je vis apparaître un jeune abbé hésitant à s'avancer, et manifestant l'intention de venir à moi. – C'était M. l'abbé Pougnet. Nous fîmes ensemble une inspection générale du monument, en commençant par la Vierge de Pradier, dont j'admire les grâces naturelles, sans lui reconnaître l'attrait mystique de la Mère de Dieu. Le tombeau de Jean XXII, qui a canonisé Saint Thomas d'Aquin, m'émut davantage. En revenant par la nef du *Corpus Domini*, je m'étonnai qu'on en eût confié la décoration à Duvéria, protestant et peintre réaliste. Pour symboliser la pureté de Marie, l'artiste n'avait rien trouvé de mieux que de nous la présenter lavant les pieds de l'Enfant Jésus. Je quittai mon cicérone, en le remerciant des explications instructives et intéressantes qu'il m'avait données, et en prenant jour avec lui pour d'autres visites. M. Pougnet ne s'était pas montré grand parleur, il s'était contenté de répondre à mes questions, mais ses réponses étaient directes, nettes et précises. La réserve accompagne ordinairement le savoir. »

Mgr Martin avait dès lors constaté que M. Pougnet avait une connaissance approfondie de l'architecture et de l'archéologie, mais il n'avait pas encore découvert que ce jeune abbé fût déjà un architecte, capable de dresser et de faire exécuter le plan d'une belle église, ou de tout autre monument religieux. Il nous a raconté aussi comment il fit cette découverte. « À la grande inondation du mois de mai 1856, les eaux du Rhône montèrent à la hauteur de près de deux mètres, dans la chapelle des Sœurs de Saint-Charles, à la Grande Fusterie ; elles la dégradèrent tellement, que pour la réparer et la préserver de l'humidité et d'un nouvel envahissement des eaux, il fallut en relever considérablement le sol. Je fus appelé pour examiner et approuver le plan des travaux qu'il y avait à faire, et qui allaient entraîner la reconstruction presque totale de la chapelle. En traversant la place de l'Hôtel-de-Ville, le hasard, j'aime mieux dire la Providence, me fit rencontrer l'abbé Pougnet. Où allez-vous ? lui dis-je, je m'empare de vous, venez avec moi. Il m'accompagne chez les Sœurs de Saint-Charles, où nous trouvons, avec Mme la Supérieure de la maison, M. Ponge, la plus belle voix, et un des meilleurs entrepreneurs d'Avignon. Il nous montre et nous explique les plans et devis des réparations et reconstructions qu'il propose de faire. Je ne voyais rien à modifier, et j'allais donner mon approbation, lorsque l'idée me vint de dire à l'abbé Pougnet : Et vous, qu'en pensez-vous ? Vous devez avoir dans vos souvenirs quelque construction analogue. Mais, toujours modeste et réservé, il s'excusait de répondre. J'insiste pour qu'il donne son avis ; M. Ponge joint ses instances aux miennes. Alors l'abbé expose toute une série de modifications au plan de l'entrepreneur. C'était un grand, embarras pour moi de me prononcer pour l'un, de préférence à l'autre. M. Ponge me prévient : « J'accepte, nous dit-il, toutes les modifications proposées par M. Pougnet, nous gagnerons de l'espace, et, avec moins de frais, l'effet sera plus gracieux. J'admire la modestie de l'honnête entrepreneur, et je lui dis, en lui donnant une chaude poignée de mains : Eh bien ! M. Ponge, entendez-vous avec M. Pougnet,

et tout ira bien. » M. Pougnet fit un nouveau plan suivant, ses idées, et M. Ponge l'exécuta, tel qu'on peut le voir et l'apprécier encore aujourd'hui. La dépense s'éleva à vingt-six mille francs, mais la chapelle est très gracieuse, et bien appropriée pour une communauté de religieuses et leur pensionnat.

« À dater de ce jour, ajoute Mgr Martin, l'abbé Pougnet devint mon architecte de confiance. Il ne se planta plus un clou ni une cheville dans les couvents dont j'étais chargé, sans qu'il fût appelé à donner son avis. Aucun cas ne l'embarrassait. Du premier coup d'œil, et comme d'intuition, il allait droit à la difficulté et la résolvait. Je trouvais même sa conception trop rapide, et parfois je n'admettais pas ses propositions. Sur-le-champ il me présentait une autre combinaison, qui donnait aussi la solution cherchée. Ces travaux de circonstance, et en quelque sorte préliminaires, initiaient M. Pougnet, au régime intérieur, aux exigences locales de la règle et des emplois, aux mouvements et à la vie des communautés religieuses. Il acquérait ainsi cette supériorité sur les architectes civils, qu'il a montrée dans la construction ou la réparation de plusieurs monastères, dont il fut chargé dans la suite. »

Mgr Martin était fier d'avoir fourni à M. l'abbé Pougnet l'occasion de manifester son talent, et il se faisait accompagner par lui, toutes les fois qu'il avait quelque travail à faire exécuter dans les communautés d'Avignon. Ils allaient si souvent ensemble d'un couvent à l'autre, qu'un jour ils entendirent certain plaisant, qui, en les voyant passer, se mit à dire : « Voilà saint Roch et son chien ». Plût à Dieu, lui répondit le grand-vicaire, que ce fût vrai pour moi ! mais à coup sûr, vous vous trompez sur le compte de mon compagnon. La chapelle des Sœurs de St-Charles venait d'être achevée, en 1857, lorsque les Sœurs de St-François, dont le nombre augmentait rapidement, se virent obligées de quitter leur maison trop exigüe de la rue de la Croix, où elles s'étaient d'abord établies ; et se décidèrent à bâtir un couvent dans le quartier du Portail Magnanen. Mgr Martin, leur Supérieur, n'hésita pas à charger M. l'abbé Pougnet de faire les plans de ce nouveau monastère. « C'est une œuvre d'une difficulté exceptionnelle, lui dit-il. Le devis ne doit pas dépasser soixante-dix mille francs. Avec cette somme, faites-nous un couvent, qui, à l'époque d'une retraite générale, puisse loger deux cents personnes. Pour le moment vous ne construirez que la moitié du couvent, et vous distribuerez les appartements de telle manière, que la Communauté puisse, autant que possible, s'y établir et agir, comme si le couvent était complet. »

La tâche imposée n'était pas facile. M. Pougnet se mit à l'œuvre avec ardeur et dévouement. Il eut d'abord plusieurs conférences avec les Religieuses, pour s'informer de tous les locaux : chapelle, salle d'exercices, parloir, réfectoire, cuisine, cellules, etc., qui sont nécessaires à une communauté de religieuses, et particulièrement à des Sœurs garde-malades. Le plan fut longuement étudié, discuté, et puis soumis à Mgr l'Archevêque qui voulut bien l'approuver, mais à condition que M. Pougnet s'associerait un architecte en titre, qui pût garantir la bonne exécution des travaux. M. Reboul, un des architectes les plus distingués d'Avignon, accepta ce mandat, et M. Douvès, habile entrepreneur et fervent pénitent gris, fut chargé de l'entreprise.

Ce fut le 17 juillet 1857, que l'on en bénit solennellement la première pierre. Toute la paroisse de St-Didier prit part à cette fête, et son *Quasimodo*, le célèbre *Fanot*, épuisa le répertoire du carillon de ses cloches.

« Dès le lendemain, nous a dit Mgr Martin, on se mit à la construction avec un joyeux entrain. Les travaux marchaient et déjà les fondations s'élevaient de terre, lorsque surgit un grave incident. Le maçon avait établi la ligne de ses fondations, sur l'alignement de la rue du Portail Magnanen, sans avoir remarqué que cet alignement n'était sensiblement pas parallèle au côté opposé, et que par suite, toutes les pièces de la maison devaient suivre cette déviation, et manquer de régularité. Le mal était réparable en refaisant les fondations. Mais dès le début de l'entreprise, l'architecte se trouvait pris en défaut... et ce qui ne m'affectait pas moins, c'était le surcroît de dépenses qu'allait entraîner cette malfaçon. J'étais envahi par ces pénibles réflexions, lorsque l'abbé Pougnet vint à moi, avec son calme habituel, et me rassura en me disant, qu'il avait un moyen de tourner cette difficulté. Il m'expliqua, sans que je sache

le démontrer, qu'au moyen d'une colonne dont il changeait la position, la ligne droite se trouvait rétablie partout, et que rien n'était changé au plan général de la construction. C'est ce qui fut fait, et aujourd'hui, seuls, les hommes du métier peuvent reconnaître et admirer l'habileté, avec laquelle l'abbé Pougnet se tira de ce cas difficile. »

Les travaux furent poussés avec activité, et après un peu plus d'un an, à la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, le 8 septembre 1858, les Sœurs de St-François vinrent prendre possession de leur nouvelle habitation, et y commencèrent les exercices de la retraite, que leur prêcha le R. P. Charasse. Mgr Debelay vint présider la cérémonie de clôture ; il visita tout le couvent, et dans l'allocution qu'il adressa aux Sœurs, il témoigna gracieusement sa grande satisfaction à leur architecte. « Votre monastère, leur dit-il, n'est pas seulement la maison de Dieu ; il est aussi un moule de sainteté. Dans son plan général et dans la distribution de ses parties, il comprend tous les points de la règle, et en facilite l'accomplissement. *C'est ce qu'a bien compris et habilement exécuté le jeune BÉSÉLÉEL qui a présidé à sa construction.* »

M. Pougnet reçut ainsi de son Archevêque son diplôme d'architecte religieux. Il en obtint encore une autre faveur plus précieuse.

Depuis sa sortie du Grand Séminaire, en 1851, il était resté diacre. Pourquoi tardait-il de se préparer au sacerdoce ? Craignait-il d'être, après son ordination, employé au ministère paroissial, pour lequel il se sentait moins de dispositions ; tandis que son attrait, ses goûts étaient pour un autre genre de vie, où il travaillerait aussi à la gloire et au service de Dieu ? Quand il eut achevé le couvent des Sœurs de St-François, Mgr Debelay reconnut et approuva sa vocation d'architecte, et se montra tout disposé à l'ordonner prêtre, et à lui laisser la liberté d'entreprendre et de mener à bonne fin les travaux qui lui seraient confiés.

Au mois d'octobre suivant, M. l'abbé Pougnet, pour se préparer au sacerdoce, rentra au Grand Séminaire. Il en sortait quelquefois, parce que son Archevêque le demandait pour divers travaux dont il le chargeait. Il lui fit faire alors les plans du clocher qui devait surmonter la chapelle de la campagne du grand séminaire, à St-Gabriel, ceux aussi de la façade et du clocher de la nouvelle chapelle du petit séminaire de Ste-Garde.

L'abbé Pougnet fut ordonné prêtre, le 18 juin 1859, et le lendemain, il vint dire sa première messe dans la chapelle des Sœurs de St-Charles, la première qu'il avait fait construire. M. l'Aumônier l'assista à l'autel, et son père fut son servant de messe.

Nous avons trouvé dans ses papiers une feuille volante, sur laquelle il a tracé, en quelques lignes, l'abrégé de l'allocution qu'il voulut faire aux Sœurs de St-Charles. Il leur disait : « Mes chères Sœurs., Dieu m'a permis, il y a peu de temps, de vous aider à élever cette chapelle, où vous avez prié pour moi, et il veut aujourd'hui que je commence à exercer le pouvoir que je viens de recevoir, en disant ma première messe à votre autel... Elle est sublime et redoutable, la dignité qui vient de m'être conférée. Elle est sublime, parce qu'elle me rend participant de la puissance de Dieu ; elle est redoutable, parce que j'ai tout à craindre, si je ne sais user avec humilité, défiance et vigilance de cette grande puissance, dont je ne dois me servir que pour travailler à la gloire de Dieu... O mon Dieu ! Vous pouvez me donner ce que vous demandez de moi. Je veux ce que vous souhaitez ; seulement donnez-moi ce que vous exigez de moi, et alors ordonnez ce que vous voulez : je travaillerai pour votre gloire, en accomplissant votre volonté, en vous rapportant toutes mes œuvres.

Ces lignes expriment bien les sentiments intimes de M. l'abbé Pougnet, le lendemain de son ordination, en célébrant sa première messe. Il demandait à Dieu de lui faire connaître sa sainte volonté, et la grâce de l'accomplir : « Je veux rapporter à votre gloire toutes mes œuvres. » Ne demandait-il pas à Dieu de lui élever de belles églises, de superbes autels ? Sa prière fut exaucée. Le 1er janvier suivant, il était nommé, par son Archevêque, Maître des cérémonies de l'Église métropolitaine. Son goût pour la liturgie, et ses vastes connaissances sur cette matière lui méritaient cette dignité. Ces fonctions, qu'il remplit avec le plus grand zèle, lui laissaient le temps de se livrer aux nombreux travaux d'architecture qu'on allait lui demander de toutes parts. C'était là l'*œuvre* que Dieu demandait de lui. Nous verrons comment il a su l'accomplir.

CHAPITRE TROISIÈME

Travaux de M. Pougnet dans la ville et le diocèse d'Avignon

Il est mis en relation avec M. Viollet-le-Duc. – Il bâtit les deux églises des Révérends Pères Jésuites, et la chapelle du couvent du Bon-Pasteur. – Ses travaux de réparations et de constructions à l'abbaye de Sénanque. – La chapelle du petit séminaire de Ste-Garde. – À Carpentras, le couvent des Révérends Pères Dominicains et l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Observance. – Plan des églises de Sorgues et de St-Gens. – Travaux à Notre-Dame de Lumière et au presbytère de la nouvelle église de Bonnieux.

(1860-1882)

Monseigneur Debelay, heureux du talent et des succès de son jeune *Béséléel*, se fit un plaisir de le mettre en relation avec M. Viollet-le-Duc qui, vers 1859, séjourna quelque temps à Avignon pour faire les plans de la restauration des remparts de la ville et du palais des Papes. Il fut alors sérieusement question de restaurer ce palais, pour y faire de la chapelle consistoriale une belle cathédrale, et pour y transférer l'archevêché et le chapitre, avec les musées, les bibliothèques et les archives.

M, l'abbé Pougnet avait fait, jeune encore, une étude spéciale de la basilique métropolitaine de Notre-Dame des Doms, il en avait dessiné l'ensemble et tous les détails dans un album qu'il avait donné à M. le chanoine Aubanel. Celui-ci le remit à Monseigneur Debelay, qui le montra à M. Viollet-le-Duc. Cet éminent architecte fut frappé des heureuses dispositions que dénotait ce travail fait par un jeune abbé, qui n'avait reçu aucune leçon d'architecture ; il voulut le connaître. M. Pougnet fut invité à l'Archevêché, où il fut vivement félicité et encouragé par M. Viollet-le-Duc, qui le prit bien souvent pour l'accompagner dans les longues stations qu'il allait faire aux monuments, dont la restauration lui était confiée, et il était étonné des connaissances que ce jeune abbé avait déjà acquises : « Il est très fort, disait-il ; et sur bien des points il en sait plus que moi, »

Peu de temps après qu'il eût été ordonné prêtre, M. Pougnet fut chargé d'un travail important par les Révérends Pères Jésuites d'Avignon, à leur résidence de la rue Saint-Marc. Le Révérend Père Bouffier, a bien voulu nous donner la note suivante dans laquelle il parle avec une visible satisfaction de la chapelle, dont il demanda les plans au jeune abbé qui venait de se révéler architecte.

« Ayant été nommé Supérieur, au mois d'octobre 1859, une de mes premières occupations fut de donner à notre Résidence une chapelle plus convenable que celle que nous avions. Notre noviciat avait été transféré, dans une autre maison, l'espace ne nous manquait pas, nous pouvions prendre une aile entière de la Résidence pour y faire la chapelle. Je m'adressai à un architecte, M. ***. Le plan qu'il me présenta ne me plut pas : il était lourd, peu gracieux. Je fis appeler M. l'abbé Pougnet, qui venait de se faire connaître par la facilité et la pureté de son dessin. Je lui fis voir l'aile que je destinais à notre chapelle, je lui exposai mes idées sur le plan que je désirais. Il les saisit au vol, et après avoir réfléchi un instant, il me dit : Donnez-moi trois jours, et je vous apporterai sur le papier ce que vous me demandez. Il revint en effet, au bout des trois jours, m'apporter un plan qui nous plut à tous. Il fut mis à exécution, et nous eûmes une jolie chapelle gothique à trois nefs qui faisait l'admiration de tous ceux qui la visitaient. Ce qui fut non moins admirable, car les architectes sont peu coutumiers de ce fait, c'est que la dépense n'atteignit pas la somme de seize mille francs, à laquelle se montait le devis.

« Il ne nous reste plus que les plans de cette gracieuse chapelle. Peu de temps après sa construction, le tracé de la rue, alors impériale, qui va en ligne droite de la gare à la place de l'horloge, traversa notre Résidence, et notre chapelle fut comprise dans les démolitions. Le jury d'expropriation nous ayant accordé une indemnité qui nous permettait de la remplacer, nous nous occupâmes sans retard de construire une nouvelle Chapelle. J'eus de nouveau recours à M. l'abbé Pougnet, qui résidait alors à Marseille. Il vint, et notre église actuelle est encore un heureux produit de son talent. Je lui avais dit qu'elle serait dédiée au Sacré-Cœur, dont nous voulions placer la statue au fond de l'abside, au-dessus du maître-autel, dans un fond mystérieux. L'architecte a su parfaitement réaliser l'idée que je lui avais donnée. Les travaux commencèrent en 1864, et l'église a été ouverte et inaugurée en mars 1867.

« Quelques années plus tard, lorsque la relique de Saint François Régis fut cédée à la Résidence par M. le Curé et la fabrique de Saint Agricole, le Père de Foresta fit de nouveau appel au talent de M. Pougnet pour construire, en 1875, la petite chapelle du fond de l'église, et là encore on trouve bien son goût heureux et la suavité de, ses dessins. »

En 1866, M. Pougnet fut chargé de construire la chapelle du couvent des Religieuses du Bon Pasteur. Elle fut inaugurée par Monseigneur Dubreil, la veille de Noël (1868).

Le style de cette chapelle est du XIII^e siècle. Elle fait un très bel effet, quoiqu'elle paraisse un peu singulière et différente des autres. C'est que, dans ce couvent, il y a plusieurs catégories de religieuses et de pensionnaires, et on demanda à l'architecte de donner, dans la chapelle, une place séparée pour chaque catégorie. Alors M. Pougnet divisa la longueur de cette église en deux parties égales : la nef avec deux petits autels latéraux, et le sanctuaire avec le chœur des religieuses qui lui fait suite. De chaque côté de cette seconde partie, il y a deux chapelles latérales, qui ont vue sur l'autel, et dans lesquelles chaque catégorie a sa place distincte ; de chaque côté, il y a aussi une tribune : l'une est adjacente à l'infirmerie des religieuses, et l'autre à l'infirmerie des élèves. M. Pougnet a très bien répondu aux désirs qu'on lui avait exprimés, et cette chapelle du Bon Pasteur est aussi commode que gracieuse.

Par ses premiers travaux à Avignon, M. Pougnet s'acquit bientôt une légitime réputation hors de sa ville natale, et on ne tarda pas de l'appeler dans les pays voisins, pour lui confier d'importantes constructions ou réparations d'églises et de monastères. Les demandes surabondaient pour lui, mais il avait une heureuse facilité et une grande puissance de travail ; il montra qu'il était infatigable, et pouvait se charger à la fois de plusieurs entreprises considérables.

En 1857, il fut appelé à Sénanque. Trois ans auparavant, le R. P. Marie Bernard Barnouin avait commencé d'y installer sa Communauté de Bernardins de l'Immaculée Conception. L'église abbatiale, le cloître, la salle capitulaire n'avaient subi aucune dégradation volontaire ; leur simple, mais superbe architecture restait intacte, il n'y avait qu'à réparer les injures du temps. Mais le reste des bâtiments, le dortoir, le réfectoire, les appartements de l'Abbé et des dignitaires, et surtout les toitures étaient dans un grand état de délabrement, qui exigeait de difficiles et dispendieuses réparations. On fit d'abord les plus urgentes aux toitures, on se logea comme on put, et on se trouva fort à l'étroit. Au XVIII^e siècle, il n'y avait que cinq à six religieux à Sénanque, il y en avait encore moins dans les années qui précédèrent la Révolution de 1789 ; tandis que le Père Barnouin avait déjà une trentaine de religieux, et en attendait un plus grand nombre. C'est alors qu'il appela l'abbé Pougnet, et le chargea d'abord des réparations artistiques qu'il y avait à faire aux parties bien conservées, et ensuite, à mesure que les âmes du Purgatoire lui faisaient arriver des ressources, il lui fit construire successivement, sur le devant du monastère, le parloir, l'hôtellerie, les ateliers, la ferme ; il lui fit restaurer, en 1859, le réfectoire et le dortoir ; les années suivantes, il lui confia la construction du noviciat qui fut inauguré le 15 juillet 1861, de l'infirmerie, des ateliers, de l'hôtellerie et de la ferme où habitaient les Frères convers. Tous ces bâtiments furent terminés en 1863. En même temps on adossait, du côté du levant, à partir du transept, au mur de l'église, une sacristie et la chapelle des âmes du Purgatoire, qui fut bénite le 14 août 1863. Pour diriger tous ces travaux, un architecte ordinaire ne suffisait pas : il fallait que ces

réparations et ces constructions nouvelles fussent en parfait rapport avec toutes les parties de cette antique abbaye, qui est un des monuments les plus beaux et les mieux conservés de l'architecture monastique au XIIe siècle. Il fallait un architecte doublé d'un savant archéologue. M. Pougnet était l'un et l'autre ; il fit de longues stations à Sénanque, où il partageait joyeusement la vie austère et laborieuse des Religieux ; il étudiait l'ensemble et tous les détails de ce monastère, il dessinait les plans des travaux, il les faisait exécuter, et il réussit parfaitement.

Après avoir assisté, le 2 mai 1869, à la bénédiction abbatiale du R. P. Marie Bernard Barnouin, M. Augustin Canon écrivait ses impressions dans la *Semaine Religieuse* d'Avignon ; il comparait l'abbaye de Sénanque qu'il venait d'admirer, avec le monastère désert et délabré qu'il avait visité vingt ans auparavant, et il ajoutait : « Je n'exagère pas, ceux qui ont vu Sénanque à cette époque, où tout y était dans l'abandon, admireront aujourd'hui comment, sans avoir vue défigurer ni détruire le moindre de ses vieux joyaux, elle a été complètement transformée. C'est le secret de l'abbé Pougnet, qui a su renouveler la jeunesse de ce monument, comme la nature renouvelle la jeunesse de l'aigle : il a respecté scrupuleusement sur les murs de l'antique abbaye tous les vestiges d'autrefois, conservant jusqu'à leurs rides, à tel point qu'elle s'offre aujourd'hui à nous, telle qu'elle fut au XIIe siècle, parée de sa simplicité, et sans autre ornement que la piété de ses moines. »

En 1859, M. Pougnet fut envoyé à l'abbaye de Fontfroide, où les Religieux de Sénanque venaient de s'établir. Il y fit restaurer la rosace qui est au-dessus de la porte principale de l'église, et il donna les plans des diverses parties de l'abbaye qui étaient à restaurer.

En 1869, le Père Barnouin, sur les instances de Mgr Jordany, évêque de Fréjus, se chargea d'établir ses Religieux à l'abbaye de Lérins, qui était aussi en ruine. Pour la restaurer, il eut recours à l'architecte qui avait si bien réussi à Sénanque. Sans retard, M. l'abbé Pougnet se rendit à l'île de Lérins, pour étudier tout de ce qui restait de l'abbaye de St-Honorat, et il eut bientôt achevé le plan de sa restauration. Ce plan était fait avec beaucoup de soin mais il avait un défaut : il recouvrait par une construction moderne une partie du vieux cloître, que l'on regardait comme une relique intangible. Un religieux fit un autre projet qui conservait tout le vieux cloître. Le Père Barnouin agréa ce plan, et chargea son Religieux d'aller le montrer à M. Pougnet.

« C'était une mission un peu délicate, nous a dit l'auteur de ce nouveau plan. Je connaissais peu M. l'abbé Pougnet ; je le rencontrai dans les salons de l'archevêché d'Avignon. Il vit bientôt que je prenais des précautions oratoires, pour ne pas l'offenser, et il me mit tout de suite à l'aise. Comme je cherchais une table pour y étendre son plan et le mien, il me dit de les étaler sur le parquet, et il s'accroupit pour les examiner. Dès qu'il vit mon dessin avec ses nombreuses cellules, formant un vaste encadrement autour de la vieille abbaye, – « c'est très ingénieux, dit-il, sans s'émouvoir, il n'y a pas à hésiter, mettez mon plan de côté, le vôtre est préférable, et la dépense sera à peu près la même » et il voulut bien m'en énumérer les avantages, en établir le devis, calculer approximativement les prix de revient, et me fit promettre de recourir à son aide, toutes les fois que j'en aurai besoin. Je me retirai aussi édifié de sa modestie que ravi de sa bonté et de ses talents. Il partit bientôt pour l'Algérie, où de nombreux travaux le retinrent une dizaine d'années, et je n'eus plus l'occasion de le revoir »

En 1858-59, M. Pougnet, faisant alors sa cinquième année de Grand Séminaire, fut chargé de bâtir la nouvelle chapelle du Petit Séminaire de Ste-Garde. Il fit la façade, le clocher et le porche en 1859, et, quelques années plus tard, la chapelle qui fut bénite par Mgr Dubreil, le 24 mai 1867. De l'ancienne chapelle consacrée, en 1747, par Mgr d'Inguibert, évêque de Carpentras, on ne conserva que la porte d'entrée, avec la niche très ornée qui la surmonte, et dans laquelle est placée la statue de Marie Immaculée, œuvre du sculpteur Péru. La nouvelle chapelle est tout à fait du style roman. L'abside demi-circulaire forme le chœur ; la nef est bordée de chaque côté de quatre chapelles, entre lesquelles il y a des portes de communication ; au-dessus des chapelles, il y a des tribunes qui communiquent entre elles, et

avec la tribune plus grande, qui est au-dessus de la porte et du porche. Tout se relie, et s'harmonise parfaitement dans cette chapelle qui est très bien réussie.

Les RR. PP. Dominicains, qui vinrent s'établir à Carpentras en 1859, appelèrent M. Pougnet, et lui firent construire, sur la route de Pernes, leur nouveau couvent, leur cloître, et leur chapelle. Le cloître de forme ogivale, et de proportions modestes, est fort apprécié pour la pureté de ses lignes.

En 1880, M. Pougnet fut appelé de nouveau à Carpentras. L'église de la paroisse de Notre-Dame de l'Observance, avec ses murs lézardés, ses voûtes crevassées, ses dalles disjointes, ses humbles fenêtrés, où pendaient de vieux rideaux rouges, n'était plus digne de Dieu, ni de ses paroissiens. On demanda à M. Pougnet de la rebâtir. Il fit les plans d'une reconstruction complète. Mais comme la dépense totale aurait dépassé notablement les ressources prévues, pour faire moins de frais, on voulut conserver quelques parties de l'ancienne église. M. Pougnet modifia ses plans comme on le désirait. On commença les travaux, et au bout de deux ans, le Jeudi saint, à la grande satisfaction et admiration de tous, la nouvelle église paroissiale de N.-D. de l'Observance était inaugurée.

Dans le compte rendu qu'il fit de cette fête, le journal de Carpentras, *Le Comtat*, dans son numéro du 13 avril 1882, apprécia, comme elle le mérite, l'œuvre si bien réussie de M. Pougnet. « Quand on entre dans cette nouvelle église, il faut fermer les yeux, en traversant l'ancienne mesure qui sert de vestibule, et qui doit disparaître, pour faire place à une façade et à un parvis digne du temple...

« Le seuil une fois franchi, on éprouve une véritable admiration, en face de cette vaste nef de belles proportions, d'un caractère hardi, d'une allure gracieuse, d'une élégante simplicité, éclairée par des fenêtres en ogive finement découpées, qui encadrent des vitraux aux resplendissantes couleurs.

« Les travaux exécutés comprennent deux parties : la réparation de l'ancienne nef, et la construction d'un sanctuaire, dans une abside gracieuse, à sept pans, armée de contreforts, d'un transept complet qui déborde de chaque côté du chœur, sans saillie au-delà des chapelles latérales de la nef d'un clocher dont la flèche s'élève à seize mètres de hauteur, et d'une sacristie.

« Ce n'est pas une simple restauration, c'est une construction toute nouvelle, un monument du pur style gothique de la fin du XIIIe siècle, et, de l'ancienne église des Observantins, il ne reste plus guère que le souvenir. »

Parmi les autres travaux que M. Pougnet fit dans le diocèse d'Avignon, nous pouvons citer le plan très distingué qu'il fit d'une nouvelle église à Sorgues. On commença à l'exécuter, les murs s'élevaient à plusieurs mètres de hauteur, mais depuis plus d'un quart de siècle, on n'y a plus rien fait : *pendent opera interrupta*.

M. Pougnet vint plusieurs fois à St-Gens, pour y étudier l'emplacement d'une nouvelle église, dont il fit le plan, mais ce ne fut que sept à huit ans plus tard, qu'on put commencer les travaux ; alors M. Pougnet était en Afrique, et l'on se décida à bâtir la nouvelle église, sur un emplacement différent, d'après les plans de M. Véran, architecte à Arles.

À Notre-Dame de Lumière, il fit le plan de la restauration et de l'agrandissement du monastère des R. Pères Oblats. Il fut aussi appelé à Bonnieux pour faire le plan du presbytère et de la nouvelle église. Mais il ne put faire ce travail, parce qu'il était sur le point de partir pour la Tunisie ; il en confia l'exécution à M. Th. Dupoux, un des architectes qu'il avait formés.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'église des Prémontrés à l'abbaye de Saint-Michel de Frigolet

Le Père Edmond s'établit à St-Michel de Frigolet. Il charge M. Pougnet de bâtir la belle église de son monastère. – Notre-Dame du Bon Remède. – Description de la nouvelle église. – Mort du père de M. Pougnet à St-Michel de Frigolet.

(1860-1872)

Dans les premières années de sa vie d'architecte, M. l'abbé Pougnet, en construisant de gracieuses chapelles de communautés, se préparait à de plus grandes entreprises. Pour réparer la belle abbaye de Sénanque, il avait étudié spécialement l'architecture religieuse du XII^e siècle, sans se douter qu'on allait lui demander de bâtir, dans le style de ce siècle, un véritable monument, la grande et belle église des Prémontrés, à leur abbaye de Saint Michel-de-Frigolet.

En 1858, le Révérend Père Edmond, religieux de l'Ordre de Cîteaux, cherchait un ancien sanctuaire de la Sainte Vierge, où il pût rétablir la primitive Observance de Prémontré.

Étant venu à Avignon, on lui indiqua de l'autre côté de la Durance, près de la route de Tarascon, sur la colline de la Montagnette, dans un site aride et désert, un ancien monastère bénédictin, le prieuré de Saint Michel-de-Frigolet. La Révolution avait passé par là ; il n'y restait plus qu'un cloître, une chapelle de Saint Michel et quelques vieux bâtiments, à côté desquels s'élevait, sur une roche isolée, la chapelle de *Notre-Dame du Bon Remède*. Elle avait 12 mètres de longueur, 6 de largeur et 6 de hauteur. Bâtie par les Bénédictins dans la première période de l'époque romane, son architecture était bien simple. Elle n'avait ni ornements, ni colonnes, ni chapiteaux, ni moulures ; la voûte était en berceau. Mais de temps immémorial, les populations du voisinage y venaient, en foule, et avec une grande dévotion, demander la guérison de leurs maux, à *Notre-Darne du Bon Remède*, et à la source qui coule auprès de sa chapelle.

La reine Anne d'Autriche y vint demander la naissance d'un fils, et elle en fit recouvrir à l'intérieur les murs par des boiseries sculptées et dorées, qui encadraient onze tableaux, peints par Nicolas Mignard, alors à ses débuts. Pendant la Révolution, ce vénéré sanctuaire fut préservé de la destruction, grâce à la ruse d'un pâtre qui l'avait remplie de bois et de fagots, et dit aux démolisseurs : « Voyez, ce n'est pas une chapelle, ce n'est qu'une remise. »

Quand le Père Edmond vint visiter Frigolet, tout était désert et délabré, tout était à restaurer ; cependant ce vieux prieuré lui convint, il en fit l'acquisition, et il s'y établit avec sa Communauté naissante. Dieu bénit son entreprise. Les populations voisines montèrent de nouveau au vieux moutier, lorsqu'elles apprirent qu'il y avait des Religieux. Le Père Edmond était vraiment attrayant : de nombreux novices venaient solliciter leur admission, et il savait aussi faire arriver les ressources. Il dut bientôt songer à bâtir un grand monastère, et il commença par l'église. Il la voulait vaste, pour contenir les foules qui accouraient nombreuses et enthousiastes ; il la voulait belle, pour y déployer, comme les Prémontrés ont toujours aimé à le faire, toutes les pompes du culte divin.

Pour réaliser ce projet, il lui fallait un architecte habile et commode. Le Révérend Père Joseph Dubois qui avait quitté, en 1858, son vicariat de la paroisse des Carmes à Avignon, pour être un de ses premiers novices, put lui indiquer M. l'abbé Pougnet, dont il avait vu les premiers travaux.

Le Père Edmond, après avoir demandé à l'archevêché d'Avignon des renseignements, qui furent très favorables, appela le jeune abbé architecte, et lui indiqua ses idées. Il voulait une

église assez grande, pour recevoir les nombreux pèlerins qui commençaient déjà d'affluer, et pour permettre à ses religieux d'y célébrer les cérémonies sacrées, avec la pompe la plus solennelle. Il fallait qu'elle fût du style ogival du XIIe siècle, le même que celui de la petite chapelle de Notre-Dame du Bon Remède qui datait de cette époque ; il voulait que ce sanctuaire vénéré fût conservé, comme un joyau précieux, et qu'il occupât une place d'honneur dans le plan de la nouvelle église.

L'abbé Pougnet se mit d'abord à étudier et à faire déblayer l'emplacement où l'on voulait bâtir ; le sol était fort inégal, il y avait des roches à faire sauter, des excavations qu'il fallait combler, afin que partout les fondations fussent d'une égale et inébranlable solidité. Il fit ensuite, selon les indications qui lui étaient imposées, le plan d'une église à trois nefs, du style ogival du XIIe siècle. Il lui donnait 58 mètres de longueur, 23 de largeur et 18 de hauteur. La chapelle de Notre-Dame du Bon Remède était conservée, elle formait l'abside de la petite nef de gauche ; une chapelle semblable et parallèle, dédiée à Saint Joseph, terminait la petite nef de droite.

Le Père Edmond fut très satisfait : il accepta ce plan, et ne tarda pas de le mettre à exécution. Il se lançait dans des dépenses considérables ; il compta sur la Providence ; elle ne lui fit pas défaut.

Le 26 mai 1863, Mgr Chalandon, archevêque d'Aix vint faire solennellement la bénédiction de la première pierre de la nouvelle église, et les travaux commencèrent et furent continués sans interruption. M. Pougnet venait souvent passer plusieurs jours au monastère, pour surveiller et diriger la construction, et pour donner les plans détaillés de toutes les parties de l'édifice.

Au bout de trois ans, le chœur et la grande nef étaient achevés ; les Religieux commencèrent à y chanter les offices, et le jour de saint Michel, 29 septembre 1866, vingt mille fidèles vinrent assister à l'inauguration de cette belle église. Elle fut consacrée par Mgr Chalandon, archevêque d'Aix. Comme prélats assistants, il y avait Mgr Dubreil, archevêque d'Avignon, six évêques et dix abbés mitrés, entourés de plus de 300 prêtres et religieux.

L'abbé Pougnet qui avait été à la peine fut ce jour-là à la joie. – Durant les deux années suivantes, il acheva les deux nefs latérales, et dirigea les travaux concernant les autels, la chaire, les stalles, les vitraux, les peintures et les sculptures de l'église. C'est lui qui conçut le plan général de toute cette ornementation et donna aux artistes² les indications qu'ils devaient

2 La nef centrale et les chapelles absidiales furent peintes par Guibert d'Anelle, élève d'Horace Vernet, les deux nefs latérales par Barbantan, et les chapelles latérales par David.

suivre, les sujets qu'ils devaient reproduire. Il montra qu'il n'était pas seulement architecte, pour bâtir des églises, mais qu'il connaissait déjà assez bien le symbolisme religieux, l'archéologie et l'iconographie sacrées pour les parer de tous leurs ornements.

Quand, en partant de la gare de Graveson, on monte à l'abbaye de Saint Michel-de-Frigolet, à un contour du chemin, on aperçoit d'abord les deux tours à aiguilles pyramidales, qui terminent l'abside et supportent à leur sommet les statues de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. On voit ensuite se dérouler l'enceinte crénelée, qui entoure le monastère et lui donne l'aspect d'une forteresse. Il devait en effet soutenir un siège épique, qui fut fécond en curieux épisodes, et est devenu le sujet de plusieurs poèmes³.

Toutes les constructions du monastère sont groupées autour de l'église, dont l'extérieur n'offre qu'une surface plane, interrompue seulement par quelques contreforts plats et engagés dans l'intérieur des grands murs.

À ne voir que ces dehors austères, on ne soupçonnerait pas quelle est la splendeur de l'intérieur de l'église. *Gloria ejus ab intus*. Elle est bien orientée de l'ouest à l'est. Quand on y entre par la grande porte à l'ouest, on est tout d'abord frappé de l'ordonnance générale de cette basilique à trois nefs, sans transept. L'architecte s'inspirant du plus pur style ogival du XIIe siècle, a su harmoniser dans les plus heureuses proportions la simplicité avec la grandeur, la gravité avec l'élégance.

On voit la grande nef se développer par une suite de douze travées majeures, formées par une série de douze colonnes maîtresses, entourées de cent cinquante colonnettes associées,

3 Le siège de Frigolet, poème épique par Jehan de la Tour d'Aillane (Aix, Nicot, imprimeur 1880). – La Frigolade, poème héroï-comique par J.-M. Villefranche (Paris, Jules Vic, libraire, 1881).

reposant sur leurs piédestaux, et surmontées de leurs chapiteaux à feuillages sculptés. Au-delà s'ouvre le vaste chœur des Religieux, orné de quatre-vingts stalles, et le maître-autel s'élève de dix-huit degrés au-dessus du sol de l'église. Derrière l'autel, les trois fenêtres absidiales jaillissent en lancettes jusqu'à la voûte, et représentent en vingt-quatre médaillons toute la vie de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. Une lumière mystérieuse descend dans le chœur et les nefs, par trente-six fenêtres, à travers les grands personnages des verrières. Si on élève les yeux vers les voûtes, on les voit sillonnées de nombreux arceaux qui forment de gracieux compartiments ornés de peintures.

Sur les murs de la grande nef, on voit peints les signes du zodiaque, symboles du cours des siècles, puis, de grandeur naturelle, et comme une armée rangée en bataille, les douze chefs du peuple de Dieu. En parallèle avec ces personnages vêtus à l'antique, apparaissent les

douze apôtres debout sur leurs piédestaux, et foulant sous leurs pieds les persécuteurs qui les ont mis à mort. Ceux-ci grincent des dents, et semblent déjà subir dans l'enfer les châtiments, que leur a valu justement leur tyrannie sanguinaire.

Dans les panneaux inférieurs, sous les prophètes et les sibylles, sont représentés les principaux sujets de la vie de saint Joseph.

Sur les vitraux des fenêtres étroites et élancées, il n'y a pas moins de quarante-huit sujets religieux représentant, à l'abside les mystères de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, et puis dans les ouvertures de la nef, on voit rangée sur deux lignes toute l'armée des saints et des saintes de l'Ordre des Prémontrés, ayant à leur tête saint Augustin et saint Norbert, se dirigeant du portail jusqu'au sanctuaire, tournés vers l'autel du saint Sacrifice, tous la palme à la main, ou dans l'extase du bonheur, s'associant aux offices de l'Ordre canonial, dont ils furent jadis la gloire, et dont ils sont maintenant les protecteurs dans le ciel.

Elle serait bien longue l'énumération de toutes les peintures qui décorent le fond du sanctuaire, et les nerfs latérales et les chapelles de Saint Joseph et de Notre-Dame du Bon Remède. Nous dirons seulement que, pour cette chapelle vénérée, M. Pougnet rencontra une difficulté, dont il se tira fort habilement. Il fallut en faire l'abside de la nef latérale gauche, et, le jour y pénétrant à peine, elle restait obscure. L'architecte remédia à cet inconvénient, en faisant sauter une partie de la voûte en berceau à trois points, de la travée qui domine l'autel, et lui substitua, portée sur des arcs doubleaux, une élégante coupole, d'où la lumière descend, éclaire la chapelle, et permet d'admirer les boiseries et les tableaux, dont elle fut décorée par Anne d'Autriche, ainsi que les belles fresques que l'on y a ajoutées.

M. Pougnet n'avait pas trop présumé de ses forces, en entreprenant la grande et belle église, que lui demandait le Révérend Père Edmond ; il réussit à la faire grande, belle et magnifiquement ornée.

Le père de M. l'abbé Pougnet passa ses dernières années à Saint-Michel de Frigolet, et il y mourut en décembre 1872. Peu après son fils écrivait à un de ses amis : « La vie exemplaire et la mort pieuse de mon père, entouré de tant de soins par les bons Religieux, m'ont consolé en fortifiant mon espérance. » Il voulut avec sa sœur témoigner sa reconnaissance, en soldant le prix d'une des colonnes de la grande église qu'il avait élevée. Ainsi la chère âme de son père bénéficierait des prières, que les Prémontrés font, chaque jour, pour le repos de l'âme de leurs bienfaiteurs.

Cette colonne est la seconde que l'on rencontre à droite, en sortant du chœur. C'est une des deux colonnes qui encadrent la chaire. Elle porte S. Jean l'Évangéliste, et sous ses pieds Domitien.

Au milieu de la colonne, sur un écusson entouré de deux branches de lauriers au vert feuillage, on lit ces mots en lettres d'or :

À LA MÉMOIRE DE LEUR PÈRE

1873

J^h POUGNET. P B R.

J^{ie} POUGNET.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'église de St-Vincent-de-Paul, à Marseille

Embarras de M. le Curé Vidal. – Il écrit à Mgr Martin, et lui demande si M. l'abbé Pougnet pourrait se charger d'achever la construction de son église. – M. Pougnet accepte : il recompose le Plan primitif de l'église ; il en achève la première partie, en 1867, et la seconde en 1884. – Description de l'église. – La façade. – Les vitraux.

(1861-1884)

L'abbé Pougnet avait à peine mis en train la construction de l'église de l'Immaculée Conception, à l'abbaye de Saint-Michel de Frigolet, quand la Providence l'engagea à se charger d'un travail beaucoup plus considérable.

En 1862, depuis une dizaine d'années, M. Vidal, curé de St-Vincent-de-Paul à Marseille, avait commencé de reconstruire, sur un plan grandiose, son église paroissiale. Déjà sur les fondations du chœur et du transept, les murs s'élevaient à cinq à six mètres au-dessus du sol, lorsque, par suite de quelque désaccord, l'architecte, qui était aussi l'entrepreneur de l'édifice, se retira, abandonnant les travaux qu'il avait entrepris. M. le Curé fut fort en peine pour trouver un architecte, qui voulût ou qui pût se charger de continuer et d'achever l'église commencée. Il s'adressa à plusieurs, tous refusèrent. Ayant entendu dire à un vicaire de Marseille, M. l'abbé Bidon, natif d'Avignon, qu'il y avait dans cette ville un jeune prêtre déjà renommé pour ses succès dans la construction d'édifices religieux, il écrivit à Mgr Martin qui avait découvert et lancé ce jeune architecte.

« Monsieur le Vicaire-Général,

« J'ai recours à vous pour me tirer d'un grand embarras. J'ai entrepris la construction d'une église paroissiale, sur un plan et dans des dimensions qui porteront la dépense à plusieurs millions. Mais voici que mon architecte, dont nous avons accepté les plans, et qui était chargé de les faire exécuter, après avoir dépensé une somme considérable, pour établir les fondations d'une partie de l'église, et élevé les murs à quelques mètres de hauteur, est venu me dire : Je me retire, cherchez un autre architecte et un autre entrepreneur ; et il est parti emportant ses plans qu'il refuse de communiquer.

« Jugez de ma surprise et de celle de mon Conseil de fabrique, lorsque nous avons reçu cette déclaration. C'est facile de dire : cherchez ; ce n'est pas aussi facile de trouver. Je me suis adressé à plusieurs architectes, tous ont refusé, surtout lorsque nous avons parlé de continuer l'église sur les constructions déjà existantes.

« On m'a parlé d'un abbé d'Avignon, qui s'est révélé architecte, et que vous avez chargé de construire un beau couvent dans votre ville. Qui sait ! Peut-être votre abbé est l'homme que la Providence nous destine. Un prêtre architecte doit être plus qu'un autre propre et apte à bâtir des églises. Si vous le jugez à la hauteur de la tâche que je voudrais lui confier, veuillez lui communiquer ma demande et l'appuyer. J'ai besoin d'une prompte et surtout favorable réponse. Vous me tirerez d'une situation bien critique, et je vous en garderai une reconnaissance égale au service que vous m'aurez rendu. »

« J'hésitai, nous a écrit Mgr Martin, à communiquer cette lettre à M. Pougnet ; je le connaissais, non pas présomptueux, mais très hardi et presque audacieux. Si après avoir accepté cette grande entreprise, il venait à échouer, ce serait bien le cas d'appliquer la parole de l'évangile : la seconde erreur est pire que la première : *erit error pejor priore*. Cependant un mot de la lettre de M. le Curé me poussait : *Peut-être votre abbé est-il l'homme que la*

Providence nous réserve. N'était-ce pas là l'histoire de M. Pougnet ? Jusqu'à ce jour, il n'avait rien entrepris de lui-même ; chaque fois le travail était venu à lui, et l'avait mis à l'œuvre. La demande de M. le Curé Vidal n'était-elle pas un nouvel appel de la Providence ? – Je me décidai à communiquer sa lettre à M. l'abbé Pougnet, et pendant qu'il la lisait, j'examinais l'impression qu'elle lui faisait. Son visage restait impassible, et il ne disait rien. Ce fut à moi de rompre le silence. – Que pensez-vous de cette situation ? – Je la trouve très grave et très embarrassante, mais je ne puis rien dire sans avoir vu. – Et vous auriez l'audace d'une telle entreprise ? – Oui, mais sous la réserve d'étudier ce travail sur place, et de ne me prononcer qu'après sérieux examen. La difficulté viendra surtout de la manière dont les fondations sont établies. Un bâtiment est tout entier dans sa pierre angulaire. Tout part de ce premier point et forme une ligne, à laquelle tout doit se relier et s'accorder, si c'est une église, jusqu'à la dernière pierre qui couronne le clocher. »

Huit jours après, M. Pougnet arrivait à Marseille, et après quinze jours d'examen et d'études faites sur place, il déclarait devant M. le Curé et le Conseil de fabrique de St-Vincent-de-Paul, qu'il se chargeait de continuer les travaux de leur église, d'en recomposer le plan, et d'en conduire l'exécution à bonne fin.

Il quitta alors Avignon, pour venir résider à Marseille, et par une étude attentive de ce qui n'était encore qu'une ébauche, ou, pour mieux dire, par un véritable trait de génie, il reconstitua le plan entier de l'édifice commencé.

C'était une lourde charge qu'il acceptait. Les autres architectes, qui avaient été moins osés que lui, le trouvaient bien téméraire et doutaient fort de sa réussite. Mais lui se mit bravement à l'œuvre ; et comme le premier architecte avait emporté ses plans, sans vouloir les communiquer, il étudia avec soin les travaux déjà faits, comprenant, le sanctuaire, le transept et une travée, dont les murs s'élevaient jusqu'aux arcades des basses nefs ; et, sans changer une pierre de ce qui était déjà bâti, il reconstitua le plan d'ensemble de toute l'église, tout en gardant sa liberté d'action et toutes ses facultés d'artiste, pour les modifications et améliorations qu'il jugerait à propos de faire, dans certaines parties de l'édifice.

Ainsi le premier architecte n'avait pas donné beaucoup de largeur aux fenêtres des chapelles des bas-côtés, de sorte qu'elles étaient encadrées par une surface pleine du mur ; il devait évidemment faire de même pour les fenêtres de l'étage supérieur. Mais cette disposition était tout à fait en dehors des habitudes et du principe de structure des voûtes ogivales, où l'on pratique l'évidement de tout l'espace compris entre les points d'appui. M. Pougnet ne changea rien aux fenêtres du bas, où la disposition adoptée choque moins, et a sa raison d'être, parce que à l'extérieur, l'effet de stabilité comporte plus d'empanchement à la base de l'édifice, et qu'à l'intérieur les murs de refend forment un accompagnement naturel à la simplicité de la fenêtre et de ses accotements. Mais il prit d'autres dispositions pour l'étage supérieur, où il fit des fenêtres, non à deux baies, mais à quatre, qui comprennent la largeur entière de chaque travée.

M. Pougnet fit d'abord le plan détaillé de la partie de l'édifice qui était déjà entreprise, et qu'il fallait terminer. Un entrepreneur, M. Gabriel Villetelle, se chargea de continuer les travaux et les acheva en cinq ans. Mgr Place vint bénir et inaugurer cette première partie de l'église, le 19 mai 1867. Restait à démolir la vieille église des Réformés, et à bâtir la seconde partie de la nouvelle église.

En 1869, on s'était remis à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais, lorsque la guerre de 1870 vint suspendre les travaux pour plusieurs années ; le chantier fut fermé, et les bourses se resserrèrent.... Cependant, en 1874, le Conseil municipal vota un million, les deux tiers de la dépense qu'il y avait encore à faire, et M. le curé Vidal se chargea de trouver le dernier tiers. Les travaux furent repris en 1875, et l'église complète fut inaugurée par Mg Robert, le 28 novembre 1888, M. Caseneuve étant curé de la paroisse⁴.

4 Par une délicate attention, Mgr Robert termina la cérémonie d'inauguration, en allant réciter le *De Profundis* sur la tombe de M. Vidal, le vénérable curé, qui pendant trente ans, avait le plus contribué à la reconstruction de l'église de sa paroisse.

On put alors admirer l'ensemble et les détails de cette belle église construite, avec toute la splendeur que comporte le style ogival du XIIIe siècle. Le plan de l'édifice est basilical burgondo-lyonnais. Il se compose d'un sanctuaire, d'un chœur, d'un transept avec sa croisée et de trois nefs. Sa longueur intérieure est de 61 mètres, sa largeur intérieure est de 28 m. au transept, et de 23 m. 54 c. pour les trois nefs réunies. La voûte de la grande nef s'élève à 23 m. 20 c. sous clé, et les voûtes des bas-côtés ont 16 m. 60 c. sous clé.

Les collatéraux flanquent la nef et le chœur, et sont terminés par des absides carrées ; l'abside de la grande nef est coupée à 7 pans.

Quatre chapelles s'étagent au voisinage du chœur, et se dirigent dans la partie correspondante de la nef.

Il y a d'abord le rez-de-chaussée qui limite les collatéraux et les chapelles, puis au premier étage, la galerie dite du *Triforium*, et enfin le deuxième étage, entièrement à jour, composant ce qu'on appelle le *Clerestory*.

Le *Triforium*, forme une ceinture non interrompue à l'intérieur de l'édifice, on y peut circuler aisément, et les fidèles pourraient y trouver place.

À l'extérieur existe un triple promenoir, qui permet d'arriver sans peine à toutes les hauteurs.

Les tours carrées voisines de l'abside renferment l'escalier qui aboutit à ces hauteurs diverses.

Un système d'arcs-boutants, maintenus par des contreforts surmontés de clochetons, empêchent les dévers des voûtes. Ces arcs-boutants sont à double volée dans la partie du chœur.

Deux portails ornent les extrémités des croisées du transept.

De grands clochetons, de 42 mètres de haut, en maintiennent les piliers d'angle et les pignons.

Un triple rang de fenêtres verse la lumière à l'intérieur, soit par les chapelles, soit par le *Triforium* ajouré, soit par la galerie supérieure du *Clerestory*. Des roses éclairent les extrémités du transept. Le sanctuaire est littéralement percé à jour du pavé à la voûte.

Les trois absides et les quatre chapelles qui entourent le chœur ont chacune un autel. Dans les autres chapelles des deux petites nefs, il y a les confessionnaux et la place des stations du Chemin de la Croix.

Une crypte s'ouvre sous la nef. Elle a 22 mètres de long et de large, et près de 5 mètres de haut.

C'est surtout à la façade et aux vitraux de l'église de St-Vincent-de-Paul, que M. Pougnet s'est plu à réaliser son rêve préféré de prêtre et d'archéologue, à donner un libre cours à sa science iconographique, et à développer en artiste et en théologien le poème complet de l'histoire religieuse. Il avait étudié dans tous les détails les façades des plus belles églises de France, et il voulut reproduire ce qu'il avait conçu de plus beau, dans celle de son église de St-Vincent-de-Paul ; il lui fit une véritable façade de cathédrale, avec un tel déploiement de sculpture, que son exécution complète en fera un monument sans pareil depuis le moyen âge. Toutes ces sculptures qui doivent compléter son ornementation ne sont pas encore achevées, mais on peut juger de l'effet qu'elles feront, et les voir toutes en réductions, dans le modèle de la façade, que M. Pougnet a fait faire en plâtre, et qu'on a placé sur le tombeau de M. Vidal, à l'église de St-Vincent-de-Paul, dans une des chapelles de la petite nef de gauche. Ce modèle a été fait à l'échelle de 7 centimètres par mètre, et il a une hauteur totale de 5 mètres.

Sur un grandiose perron de 25 marches, s'élèvent trois portails, qui avec leurs ébrasements et leurs gables richement ornés, présentent les principaux sujets de notre religion. Au milieu, entre les pieds droits, il y a les apôtres et les évangélistes ; dans le tympan, le jugement dernier ; dans le gable, le couronnement de la Sainte Vierge ; et, dans le meneau qui divise en deux la grande porte, le Christ bénissant comme à la cathédrale d'Amiens. À droite, les prophètes, les sibylles, la Passion de Notre-Seigneur et sa Résurrection. À gauche, Jessé et les ancêtres de la Sainte Vierge, puis les épisodes de sa vie appelés les *Mystères joyeux*, et dans le gable le baptême de Notre-Seigneur.

Les portes sont en bois de chêne, et ornées de deux séries de bas-reliefs allégoriques, renfermant chacune quatorze sujets principaux qui représentent, en bas, les vertus de l'enfer figurées par des animaux, et au-dessus, les vertus du ciel figurées par des personnages de Saintes. M. l'abbé de Barbarin a publié une très intéressante description des *Portes de Saint-Vincent-de-Paul* (Imprimerie Marseillaise, rue Sainte, 1893) et il montre que « dans cette page d'iconographie, il n'y pas un seul trait, un seul détail, qui n'ait sa signification et ne renferme un enseignement c'est toute une prédication, muette, mais éloquente. Rien n'a été laissé au caprice, tout a été aussi longuement étudié que fidèlement exécuté. »

Au-dessus du portail, il y a une grandiose arcature à jour, et des fenêtres qui occupent tout l'espace compris entre deux galeries, dont la plus haute ceint le grand pignon et les deux tours. Enfin deux beaux clochers surmontés de flèches élèvent la croix à 70 mètres au-dessus du sol de la crypte. La croix sur la flèche du côté nord, porte à son sommet un coq, symbole de la vigilance. Voilà certes un bel ensemble fait pour honorer la cité qui le possède et l'artiste qui l'a conçu.

M. l'abbé Ant. Ricard, (dans sa brochure *La nouvelle église de Saint-Vincent-de-Paul à Marseille*, en 1882, (Imprimerie Chauffard) a décrit en détail les vitraux de l'église, et a fait ressortir le sens général de cette iconographie sacrée, où M. Pougnet a déroulé une savante épopée historique, religieuse et pittoresque. « C'est là, dit M. Charles Édouard⁵, un travail très

5 Dans la Revue de Marseille n° 7 et 8, juillet et août 1887.

remarquable et tout à fait unique. Son exécution fait aussi le plus grand honneur au peintre verrier M. Didron. Les vitraux à petits sujets des fenêtres du rez-de-chaussée, à la première partie de l'église, sont parfaits de coloris et dignes des meilleurs modèles du moyen âge.

« Il y a dans cette mise en œuvre pittoresque d'une représentation, qui comprend près de cent cinquante grandes figures et plus de deux mille petites, une somme d'art considérable qu'on ne saurait apprécier autant qu'elle le mérite. Celui qui l'a conçue ne peut en trouver le prix, que dans la satisfaction de sa conscience et de sa loi religieuse ; touchante similitude qui rapproche, de ses sublimes devanciers, l'architecte de l'église de St-Vincent-de-Paul. »

CHAPITRE SIXIÈME

Travaux de M. Pougnet dans plusieurs diocèses de France

Diocèse de Marseille : églises de la Salette aux Accates, de S. Trophime, des Dames du saint Nom de Jésus.

- *d'Aix* : chapelle des Sœurs de S. Thomas, églises de Puyloubier, et de N.-D. de Beauregard, à Orgon.
- *de Fréjus* : églises de Collobrières, de Sauvebonne, de la Bocca, de Rians.
- *de Digne* : église de Castellane.
- *de Gap* : Couvents et chapelles des Sœurs de S. Joseph et de la Providence à Gap. – Le sculpteur Lafitte.
- *de Valence* : chapelles de S. Joseph à Roussas, et des Sœurs du S. Sacrement à Valence.
- *de Moulins* : églises de Dompierre, de Neuilly-le-Réal, de Saligny, de Bressolles, de Chantelles, de Chareil-Cintrat et de Varennes ; chapelles des Sœurs de S. Maur à Montluçon et du séminaire d'Iseure.

(1864-1882)

M. Pougnet travailla pendant plus de vingt ans pour achever l'église de St-Vincent-de-Paul ; cependant ce ne fut pas sa seule occupation, à cette époque la plus laborieuse et la plus féconde de sa vie. Les demandes lui arrivaient de partout ; il lui était impossible de répondre à toutes ; mais les édifices religieux, que, grâce à son zèle, à son activité et à son endurance dans le travail, il se chargea de bâtir, dans plusieurs diocèses de France, furent si nombreux, qu'ils auraient suffi, pour occuper la vie entière de plusieurs architectes.

DANS LE DIOCÈSE DE MARSEILLE, il relia par un escalier commode la maison des Pères Oblats, avec la chapelle du Calvaire ; il fit la crypte de l'église des Pères du Saint Sacrement et la chapelle des Dames du Saint Nom, de Jésus.

Il bâtit une église au quartier des Accates. Dans cette paroisse, en reconnaissance d'une grâce reçue, M. G. Nicolas avait fait ériger dans sa propriété, au sommet de la colline des Treize-Vents, un petit oratoire dédié à Notre-Dame de la Siette. Bientôt cet édicule étant insuffisant pour contenir les pèlerins, qui y venaient prier, il voulut le remplacer par un édifice plus grand. M. Pougnet, à qui il s'adressa lui fit, en 1872, sur le modèle de la grande église de Notre-Dame-de-la-Salette, un joli monument de style byzantin. Cette chapelle a grand air, avec sa façade tournée au midi, et formée d'un grand portail encadré par deux tours carrées, et surmonté d'une grande statue en bronze de la Sainte Vierge.

M. Pougnet fit encore, à Marseille, un oratoire privé pour M. le chanoine Olive, et dans la banlieue, près St-Louis, au quartier de la *Cabucèlo*, l'église paroissiale de St-Trophime. D'après le plan elle devait avoir trois nefs, mais on n'en a construit qu'une seule.

DANS LE DIOCÈSE D'AIX, les religieuses de St-Thomas-de-Villeneuve demandèrent à M. Pougnet de faire la chapelle de leur maison-mère à Aix. Il fit les plans qui furent acceptés et trouvés très gracieux. L'entrepreneur, M. Payan, commença les travaux au mois de juillet 1867, et la chapelle fut bénite et inaugurée le 28 août 1871, et Mgr Forcade la consacra le 5 mars 1874.

Elle est du style gothique du XIII^e siècle et à trois nefs. Elle a 31 mètres de long. La nef principale a six travées, sa largeur est de 8 mètres, et sa hauteur sous clé est de 16 m. 40. Le *Triforium*, qui court de chaque côté de la nef, forme deux longues tribunes, réunies entre elles par la tribune plus grande, qui couvre toute la première travée. Le chevet forme le chœur séparé de la nef par deux marches. Le maître-autel en pierre a été sculpté par Lafitte. À l'extrémité des deux petites nefs, il y a aussi deux autels en pierre sculptés : d'un côté, l'autel de la Sainte-Vierge, et de l'autre, celui de saint Joseph.

Une flèche gothique, en charpente recouverte de zinc, s'élève à 25 mètres au-dessus des voûtes.

Cette église, avec ses sculptures par Lafitte, et ses vitraux par Didron, a coûté bien près de trois cent mille francs, mais c'est un vrai bijou de chapelle.

M. Pougnet ne faisait pas seulement des chapelles de grand prix, il aimait à en faire de plus humbles et de moins coûteuses. Ainsi dans le diocèse d'Aix, il fit bâtir en 1866, à Puylobier, à la grande satisfaction du curé et des fidèles, un presbytère et une jolie église paroissiale, qui ne coûta qu'une quarantaine de mille francs. Elle a 32 mètres de long, 8m 50 de large, Mgr Forcade vint la consacrer en 1869.

M. Pougnet donna aussi les plans de la chapelle de Notre-Dame de Beauregard, à Orgon, et du monument qui fut élevé, à Rognonas, en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

DIOCÈSE DE FRÉJUS. – M. Pougnet bâtit l'église paroissiale de Collobrières en 1872, et en 1877 celle de Sauvebonne, paroisse qui fait partie de la commune d'Hyères. C'est une petite église gothique à une seule nef. – À la Bocca, près Cannes qui était alors du diocèse de Fréjus, il fit une église du genre byzantin, à une seule nef, avec une abside semi-circulaire. Les voûtes sont supportées par de belles colonnes monolithes en pierre dure, et elles ont la forme coupolique. Le clocher placé sur la façade est terminé par une lanterne circulaire avec arcatures sur colonnes, et la flèche a la forme d'une coupole très aiguë.

Dans la ville de Cannes il construisit le couvent des Dames de la Présentation.

À Rians, chef-lieu de canton, à l'endroit le plus élevé de la ville, il y avait une église paroissiale qui datait du XIV^e siècle, mais en réalité ce n'était qu'un vaste hangar. Des contreforts très saillants à l'intérieur formaient des piliers, et supportaient des arcs-doubleaux en ogive, dont la naissance était à peu de hauteur au-dessus du sol, trois à quatre mètres au plus. Les espaces d'un contrefort à l'autre formaient les chapelles latérales, et les arcs-doubleaux en pierres supportaient la toiture qui était apparente à l'intérieur. Cette construction bien primitive ne pouvait plus longtemps servir d'église. On appela, en 1870, M. Pougnet, pour faire les plans d'une nouvelle église. Mais comme cela arrive ordinairement, on n'était d'accord, ni sur l'emplacement, ni sur le style du nouvel édifice. Les uns le voulaient au bas du pays, les autres au sommet, là où était l'ancienne église. M. Pougnet montra beaucoup de patience pour les écouter, et leur montrer les avantages et les inconvénients des divers projets. Il fit trancher la grande controverse de l'emplacement, par Mgr Terris, évêque de Fréjus, son compatriote et ami. Il fut décidé que la nouvelle église serait construite sur l'emplacement de l'ancienne. Mais alors, M. le Curé, qui avait voulu la nouvelle église à un endroit plus accessible, tenait à conserver une bonne partie de l'ancienne, dont il ne cessait de vanter les beautés, regrettant cette vaste et unique nef, coupée de distance en distance par de grands arcs-doubleaux ; ce qui en réalité, lui donnait un air de grandeur.

Pour donner satisfaction à M. le Curé, M. Pougnet essaya de conserver les murs latéraux de la vieille église, mais il démontra que ce n'était pas possible. Alors il trouva le moyen de reproduire, dans le plan de la nouvelle construction, les traits principaux de l'ancienne.

En effet, la nouvelle église qu'il fit bâtir est, comme l'ancienne, à une seule nef flanquée également de contreforts intérieurs, qui forment cinq travées de six mètres, et qui renferment dans leurs enfoncements les chapelles latérales. Un vaste sanctuaire à sept pans termine la nef. La façade flanquée de deux tourelles, avec lanterne octogonale au sommet et toiture conique, est ornée d'un beau portail avec gable aigu. Au sommet du pignon, s'élève une grande statue de la Sainte Vierge.

Mais c'est surtout à l'intérieur que cette église a un caractère d'originalité. Dans la partie basse, les contreforts sont ornés de colonnes monolithes en pierre dure, très courtes, avec de riches chapiteaux sculptés, qui supportent, après une série d'encorbellements, les archivoltes des chapelles en arcs surbaissés portant, tout autour de la nef, une large galerie formant tribune. Du sol de la galerie partent en faisceaux, sur culs-de-lampe sculptés, avec têtes d'hommes, les colonnettes qui viennent recevoir les arcs-doubleaux, les arêtières et les grands formerets en pierre des voûtes.

Chaque travée, au-dessus de la tribune, est éclairée par une rose lobée de 2 m. 50 c. de diamètre. L'église est ainsi éclairée par les dix roses latérales, la grande rose de la façade, et les sept longues fenêtres de l'abside.

L'ensemble de ce vaisseau, qui a 14 mètres de largeur sur 14 de longueur, est saisissant. La tribune, avec sa balustrade en pierre ajourée, les nombreux chapiteaux, culs-de-lampe, corbeaux et frises sculptés donnent de l'élégance au monument, et corrigent la froideur des grandes lignes.

Cette œuvre est certainement une des constructions que Pougnet a le mieux réussies. J'en suis content, dit-il, lorsqu'elle fut achevée. Ce qui ajoute encore à sa valeur artistique, c'est que l'entrepreneur, M. Barbaroux, l'a exécutée d'une manière irréprochable. Elle coûta la somme de cent cinquante mille francs, que MM. Gourin, Jaubert, Senès et Clapier, successivement curés de Rians, de concert avec le conseil de fabrique, avaient su économiser peu à peu et réserver pour construire une nouvelle église. M. Clapier, curé doyen, en posa la première pierre le 8 juin 1879, et M. Martin, vicaire général, délégué par Mgr Terris, évêque de Fréjus, en fit la bénédiction et l'inauguration le 10 août 1882.

DIOCÈSE DE DIGNE. – Nous ne connaissons qu'une seule construction faite dans ce diocèse par M. Pougnet. C'est l'église paroissiale de la ville de Castellane, bâtie en 1868. Elle a une seule nef à trois travées, avec chapelle, et transept, abside à sept pans, clocher sur façade,

placé latéralement du côté de l'épître. Cette église a 37 mètres de long, et est entièrement construite en pierres dures du pays, et les assises sont alternées blanches et grises.

DIOCÈSE DE GAP. —M. Pougnet fit exécuter dans ce diocèse, pendant trente ans, par les entrepreneurs Castelli, père et fils, des travaux fort-importants.

En 1864, les Sœurs de St-Joseph le chargèrent de bâtir leur couvent, qui ne fut achevé que dix-huit à vingt ans plus tard, par la construction de la partie occupée par le pensionnat.

La chapelle, placée au centre de l'édifice, fut commencée en 1876, et livrée au culte en 1880. « Quand on y entre, a dit M. l'abbé Pron⁶, on est saisi d'étonnement. On croit retrouver dans cette région austère des Alpes, ce qu'on a le plus admiré dans les grandes cités. On éprouve le même sentiment d'admiration, qu'on a eu, en visitant pour la première fois la Sainte Chapelle à Paris, le joyau de l'architecture au XIIIe siècle ; c'est, le même genre, mais

6 Notice sur la chapelle des Sœurs de St-Joseph, de Gap, par M. l'abbé Pron.

ce n'est pas une imitation servile. La chapelle de St-Louis est toute peinte d'or et de couleurs variées et très vives ; à l'église des Sœurs de St-Joseph, à Gap, tout est blanc, comme il convient à un couvent de religieuses et à leur pensionnat de jeunes filles, et tout est disposé en vue de la destination particulière de l'édifice.

« C'est une croix à une seule nef, mais il y a comme deux nefs superposées, qui partagent heureusement le vaisseau dans sa hauteur : en bas, sous des arcades sévères, on se sent porté au recueillement ; en haut, les verrières ruisselantes de lumière, les berceaux sonores, les nervures convergentes semblent appeler les rêveries pieuses, les aspirations célestes, les chants harmonieux de chœurs de vierges. À l'abside, deux objectifs également superposés charment les regards : C'est d'abord l'autel majestueux, dont la blancheur est relevée par des émaux et des colonnettes en marbre de couleur, et à l'étage supérieur, dans une mystérieuse chapelle, tout illuminée par un jour d'aurore, il y a le groupe de la Sainte Famille, modèle de l'éducation chrétienne, Joseph, Marie et Jésus adolescent, trois grandes figures, en pierre blanche, d'un mouvement très réussi.

« La ligne de démarcation entre les deux étages de la nef est tracée par une étroite galerie, qui fait le tour de l'édifice, avec ses balustrades en fer forgé, et ses colonnes sveltes, aux larges chapiteaux feuillus qui semblent supporter la voûte.

« Vu d'en haut, le parquet, en bois de deux couleurs, produit l'effet d'un vaste tapis damassé. Sur ce parquet sont rangés les bancs des élèves, et tout autour il y a les stalles des religieuses, de vraies stalles, admirablement sculptées, avec encadrement en bois jouant l'ivoire.

« Sur un fond uniformément bleu, comme à la Sainte Chapelle, les vitraux de douze fenêtres à deux baies représentent vingt-quatre figures, ce sont les saints et les saintes que les religieuses et leurs élèves aiment le plus à prier.

« Aux deux autels latéraux, il y a une ornementation symbolique bien en harmonie, avec la destination de la chapelle. D'un côté sont sculptées très finement sur la pierre, des colombes qui béquètent parmi les fleurs, et de l'autre des brebis rangées autour de l'Agneau céleste. Ces sculptures ainsi que celles des chapiteaux, des clés de voute, des consoles, des corniches, sont l'œuvre de Laffitte.

On conserve, à Gap, un bon souvenir de M. Pougnet. « Tous ceux qui l'ont connu ici, nous écrit-on, restent religieusement impressionnés de son recueillement à l'autel, et de cet ensemble de piété, auquel ne nuisaient en rien ses grandes et multiples occupations. En lui l'homme de génie se doublait du saint prêtre. Cette belle physionomie mérite bien d'être mise en lumière.

« Quant à Lafitte, de l'avis des connaisseurs, la valeur artistique de son œuvre se remarque surtout, dans ses travaux d'ornementation, dans les feuillages dont il a orné les chapiteaux, les culs-de-lampe, etc. On peut dire que dans ce genre il a su exécuter un travail merveilleux. »

« Nous ne pouvons oublier sa physionomie. Il nous l'a laissée sur la figure du Père Éternel, qu'il a sculptée dans le haut de la baie, qui est au-dessus de l'autel de la Sainte Famille. »

Au-dessous de cette tête, une couronne royale est soutenue par les mains de deux anges, qui ont la figure des deux jeunes enfants du sculpteur. L'un des deux était aveugle ; son père ne parlait jamais de lui sans un visible attendrissement, et en sculptant ses traits sur la pierre, il avait les yeux pleins de larmes et les mains tremblantes : *et patriæ tremuère manus*.

M. l'abbé Pron, dans sa notice, a parlé aussi du sculpteur Lafitte, qui de nos jours reproduisait si bien le type des artistes du moyen âge. Voici le portrait qu'il en a fait : « C'est un petit vieux à barbe blanche, gai, causeur, pas riche, content de son sort, pieux comme un saint. Le dimanche il chante au chœur d'une voix admirable, car il est chantre à sa paroisse de Saint-Didier, à Avignon. Depuis deux ans, il est au couvent des Sœurs de St-Joseph, où il est engagé, pour tout le temps qu'il y aura du travail à faire. Il est logé et nourri, et il a tant par jour. Il a déjà fait beaucoup d'ouvrage, mais il a encore un Chemin de Croix à tailler sur pierre, puis il doit placer un palmier abritant le fameux groupe du Chœur qui est aussi son ouvrage. Cet aimable petit vieux est un véritable artiste qui ne se contente pas de créer des fantaisies décoratives, il sait composer, modeler et exécuter, à lui tout seul, les graves figures, les grands sujets. Avec cela, et sa place de chantre à Avignon, il n'est pas encore arrivé à la fortune, dit-il, et on le croit. »⁷

7 Jean-Baptiste Lafitte était né à Conques, près de Carcassonne, où il prit goût aux sculptures du moyen âge, dont il pouvait admirer les beaux spécimens conservés, dans la partie de cette ville appelée la Cité. Jeune encore il vint se fixer à Avignon. Il ne se faisait pas payer cher, et le travail ne lui manquait pas. Il avait déjà acquis une réputation d'artiste, lorsque M. Pougnet se mit à bâtir des églises. – Dans une notice qu'il publia, il y a une quarantaine d'années, sur les peintures et les sculptures dont M. le curé Terris venait d'orner l'église de Cavaillon, le jeune architecte faisait l'éloge de Laffitte : « cet imagier de l'église de Cavaillon, un de nos meilleurs artistes, dont nous avons pu apprécier le talent d'invention, dans les sculptures de l'Immaculée Conception et de la chaire de Châteauneuf-du-Pape. » L'abbé Pougnet et M. Laffitte étaient faits pour s'entendre ; ils étaient tous deux des artistes épris de l'art du moyen âge, fort désintéressés, et désireux de procurer la gloire de Dieu. Aussi ils travaillèrent longtemps ensemble ; l'architecte donnait les plans, les dessins des décorations à faire, indiquait les sujets et les personnages à représenter, et le sculpteur avec son ciseau faisait sortir de la pierre tout ce qu'on lui demandait, en y ajoutant parfois quelques fantaisies de son invention. Ainsi dans un couvent à Avignon, près de la porte de la chapelle, il a sculpté sous le chapiteau d'une colonne, un long diable, avec un crayon et un carnet à la main, prêt à inscrire toutes les distractions que les

M. Pougnet fit aussi à Gap quelques constructions au couvent des Dames du saint Cœur de Marie. Mais ce fut chez les Sœurs de la Providence qu'il fit exécuter les travaux les plus considérables, à leur ancien couvent, et à celui qu'elles le chargèrent de construire. Cet édifice devait s'élever au milieu d'un vaste enclos, où l'architecte n'était pas gêné par les constructions voisines. Il était déjà, par ses travaux antérieurs, bien au courant de tous les détails et de toutes les parties qui doivent composer la maison-mère d'une Congrégation enseignante, où il faut un noviciat, des classes, des dortoirs pour les élèves, et tous les appartements nécessaires, non seulement pour l'habitation et les exercices des personnes qui composent la Communauté, mais aussi pour toutes les Sœurs de la Congrégation, réunies à l'époque des retraites. M. Pougnet demanda aux Supérieures toutes les particularités qu'elles désiraient dans leur nouveau couvent, et il fit un plan conforme à chacun de leurs désirs.

Religieuses auront dans leurs prières.

M. Pougnet fit faire à Lafitte les sculptures des chapelles de l'Immaculée Conception, des Sœurs de S. François et du Bon Pasteur à Avignon, des Sœurs de S. Joseph à Gap. Il lui fit sculpter des tombeaux, celui de son Curé, M. Moubunet, un grand nombre d'autels, notamment à Avignon, les autels de S. Joseph à la Métropole et à S. Agricole, et celui de Ste Germaine à St-Didier.

Lafitte avait une belle voix, et, tout en sculptant, il la faisait souvent entendre ; il chantait, non des chants profanes, qu'il n'aimait pas, mais des chants religieux dont il raffolait. Il savait par cœur les hymnes, les psaumes et tout ce qui se chante aux messes et aux vêpres. Il fut longtemps chantre attitré de sa paroisse de S. Didier, et lorsque ses travaux l'obligeaient à rester éloigné d'Avignon, et à céder sa place à un autre, à son retour, il ne manquait pas de venir assidûment chanter à tous les offices.

Il était vraiment pieux, et on le voyait communier à toutes les belles fêtes. Cependant il se laissait aller quelquefois à des malices d'artiste. Parmi les personnes qui le faisaient travailler, il s'en trouvait qui l'obsédaient de leurs observations ; il savait leur riposter ; mais cela ne lui suffisait pas, il les faisait passer à la postérité, en donnant leur ressemblance à quelqu'une des têtes plus ou moins curieuses qu'il sculptait. Ainsi dans une chapelle de Religieuses on reconnaît les traits d'une Sœur Économe sur la figure d'un diable grimaçant. – Dans un autre couvent, Mgr Debelay étant venu voir les travaux que faisait Lafitte, lui dit, en lui désignant une tête qu'il venait de sculpter : Ah ! malin, qu'est-ce que vous avez fait là ? – Une tête de chèvre, Monseigneur. – Oui, c'était une tête de chèvre, mais elle rappelait, sans qu'on pût s'y méprendre, les yeux, les traits d'une dignitaire de la Communauté : sic illa oculos,... sic ora ferebat,

Lafitte a voulu aussi passer à la postérité ; il a plus d'une fois donné ses propres traits aux personnages qu'il sculptait. À la chapelle des Sœurs de S. Joseph, à Gap, on reconnaît ses traits dans la figure du Père Éternel. Au couvent du Bon Pasteur, à Avignon, il a été plus humble : dans la petite chapelle de la nef, du côté de l'épître, il a sculpté sa tête qui supporte, d'un air patient et résigné la retombée d'un arc d'ogive, et pour se déridier un peu, vis-à-vis, à l'angle opposé, il a représenté un diable qui lui tire un pan de langue. Il a bien exprimé ainsi sa patience à supporter, malgré les grimaces du diable, le poids des misères de sa vie qui fut celle d'un artiste pauvre, mais bon chrétien. Quand l'âge et les infirmités ne lui permirent plus de travailler, il alla mourir à l'hôpital d'Avignon, le 17 mars 1886, âgé de 74 ans.

La première pierre de cet édifice fut posée par Mgr Guilbert, le 10 mai 1875, et au mois d'août 1882, les Sœurs vinrent habiter leur nouveau monastère.

La chapelle ne fut construite qu'après la mort de M. Pougnet, d'après ses plans, par son élève et successeur M. Adam, qui la commença en 1895, et Mgr Bertet en fit l'inauguration et la bénédiction, le 21 juin 1896, et la consécration le 26 août suivant. Cette chapelle s'ouvre au milieu du corridor du rez-de-chaussée de la façade principale. Elle est de style roman. Des tribunes courent tout autour de la nef, et au fond, au-dessus de la porte, il y en a deux autres superposées, et de niveau avec le grand corridor de chacun des deux étages du couvent, par où l'on y accède facilement.

Le style de cette église et son ornementation sont d'un genre plus sévère, que celui de la chapelle si gracieuse des Sœurs de St-Joseph ; cependant ils font un très bel effet, et sont

parfaitement en rapport avec l'architecture du monastère tout entier. Cette proportion de toutes les parties est frappante, et contribue singulièrement à la perfection de tout l'édifice.

Plusieurs fois l'exiguïté des ressources et les exigences de ceux pour qui il travaillait ne permirent pas à M. Pougnet, de faire et d'exécuter ses plans, comme il les concevait ; mais toutes les fois qu'on le laissa libre, il montra qu'il était aux antipodes de cet artiste, qui réussit quelques détails et qui échoue dans l'ensemble de son œuvre, parce qu'il ne sait pas faire le tout :

*Infelix operis summà, quia ponere totum
Nesciet.*

(HORACE, *Art poétique*).

DIOCÈSE DE VALENCE. En 1878, M. Pougnet fit, à Roussas, une chapelle dédiée à S. Joseph. Elle est du style du XIIIe siècle, à trois nefs, avec clocher sur la façade. Il fit aussi à Valence le couvent et la chapelle des Religieuses du Saint-Sacrement. Au tympan du portail, un bas-relief représente la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, le mariage de sainte Catherine, et plusieurs saintes : sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Dorothee, etc.

DIOCÈSE DE MOULINS. C'est M. Th. Dupoux, architecte à Marseille, qui nous a fourni des notes, sur l'église de Rians et la plupart des édifices religieux bâtis par M. l'abbé Pougnet, dont il fut d'abord l'élève, et ensuite le collaborateur. Il a eu aussi l'obligeance de nous donner une relation complète sur les travaux de son maître, dans le diocèse de Moulins.

En 1864, M. le curé de Dompierre-sur-Bèbre appela M. Pougnet, pour bâtir une nouvelle église dans sa paroisse. Les plans furent bientôt faits, mais l'exécution ne commença qu'en 1867, et elle fut terminée en 1870.

C'est une église à trois nefs, avec une grande abside et deux petites, dans le goût du XIIIe siècle. Le clocher, avec flèche en charpente recouverte en ardoises, est placé latéralement à côté du chœur. Les archivoltes des basses nefs sont supportées par des colonnes cylindriques, et les voûtes hautes par de légères colonnettes ; ces voûtes, comme celles des bas-côtés, sont des voûtes à arêtiers et arcs doubleaux,

La réussite de cette église valut à M. Pougnet de nombreuses demandes dans le diocèse de Moulins.

En 1867, il fut chargé par les Dames de St-Maur, à Montluçon, de continuer la chapelle de leur couvent, déjà commencée par l'éminent architecte Lassus, le restaurateur de la Sainte Chapelle, le maître de Viollet-le-Duc. M. Pougnet, là comme à St-Vincent-de-Paul à Marseille, se trouva en présence d'un édifice élevé de plusieurs mètres au-dessus du sol. Suivant son principe, il ne changea pas une pierre à l'édifice commencé, et il chercha à s'identifier les idées du premier maître. Cette chapelle inspirée des constructions du XIIIe siècle, avait d'ailleurs un grand caractère de simplicité, ce qui est le trait caractéristique des œuvres de M. Lassus. Elle est à une seule nef, avec transept. On y remarque, comme particularité, la chaire placée à un angle du transept : elle est en pierre et combinée dans l'appareil du pilier. Cette disposition rationnelle découlait de l'architecture du moyen âge, et

M. Pougnet, qui avait été séduit par son originalité, l'adopta plusieurs fois dans la suite, notamment à Neuilly-le-Réal,

La guerre de 1870 interrompit pour plusieurs années les constructions d'églises, et ce ne fut qu'en 1873 ; que M. Pougnet reprit le cours de ses constructions, dans le diocèse de Moulins. Il commença alors l'église de Neuilly-le-Réal, qui, à cause de la modicité des ressourcés, fut construite en deux parties, et ne fut complètement terminée qu'en 1880. – Cette construction est encore dans le goût du XIIIe siècle, époque préférée par M. Pougnet, et alors aussi par le clergé. Elle a une seule nef avec transept, avec abside à cinq pans et clocher sur façade. Ses dimensions sont : longueur 40 mètres, largeur de la nef 9 mètres, du transept 19 mètres. Comme particularité, cette église est entièrement construite en briques, sauf les colonnes, piliers, chapiteaux, arcs, corniches, etc. qui sont en pierre de taille. La brique est tout à fait apparente à l'extérieur, et elle est appareillée à deux couleurs, de façon à former des dessins de fond variés. Ce mode de construction est usité dans ce pays, où la brique est abondante et d'un prix peu élevé. Il y a dans le Bourbonnais nombre-de maisons et édifices du moyen âge et de la renaissance, dans lesquels ce genre de décoration a été adopté.

Vint ensuite, en 1876, l'église de Saligny-par-Dompierre, de dimensions assez vastes, mais d'une très grande simplicité, vu les ressources restreintes dont on pouvait disposer. – Mêmes dispositions qu'à Neuilly ; une seule nef de 10 mètres de large, transept de 20 mètres, abside demi-circulaire, longueur totale 38 mètres. Le clocher est également placé en façade, et, comme c'est l'usage dans le pays, où les bois de construction sont abondants, la flèche est en charpente recouverte en ardoise. À cause de la modicité des ressources, M. Pougnet n'avait pas suivi, cette fois, son goût pour le XIIIe siècle, il avait, par motif d'économie, adopté le plein-cintre plus pratique pour les arcs qui sont en brique. Les voûtes sont sans arêtières, et affectent la forme coupolique. Cette église fut terminée en 1879.

La petite église de Bressolles, près Moulins, mérite une mention spéciale par l'originalité de son plan. En le faisant, Pougnet s'est inspiré de l'église de Notre-Dame de Trèves.

C'est une nef terminée par une abside polygonale à sept pans, avec transept de 25 mètres de longueur. La nef n'ayant que 2 mètres de plus de longueur, 27 mètres, il s'ensuit que l'église a la forme d'une croix grecque ; seulement les quatre piliers sont isolés, et, de chaque côté de ces piliers, s'ouvre tant sur la nef, que sur le transept, une archivolte de bas-côtés, qui donne entrée dans une chapelle, dont les murs sont à pans coupés. Ces quatre chapelles qui flanquent les angles de la croisée du transept, forment là de véritables basses neufs, et sont comme les vrais rayons diagonaux de la croix.

Les piliers du transept, en forme de grosses colonnes cylindriques, dégagent l'aspect des chapelles. Au-dessus des archivolttes des chapelles, court, sur tout le pourtour intérieur de l'édifice, une galerie aveugle servant de soubassement aux fenêtres, qui forment un vaste *Clerestory*, bien conçu dans l'esprit des constructeurs du moyen âge. Chaque fenêtre occupe, en effet, tout, l'espace laissé libre entre les piliers, et se compose de deux arcades courtes, et d'une rose lobée avec écoinçons. Il y a quatorze fenêtres-ainsi disposées entre la nef et le transept ; trois grandes roses, dont deux au transept et une sur la façade ; sept fenêtres à l'abside ; et enfin seize petites fenêtres dans les quatre absides d'angle du transept. Les voûtes en arêtières et arcs-doubleaux en pierre, couronnent cet ensemble de dispositions fort bien conçues.

À l'extérieur, l'effet est très gracieux, les trois murs pignons avec galerie aveugle comme à l'intérieur, les roses et les gables aigus peuvent être embrassés d'un seul coup d'œil, et les chapelles des angles du transept viennent découper heureusement leurs lignes brisées. L'ensemble est complété par une flèche en charpente, recouverte en plomb et placée au centre du transept, comme à Notre-Dame de Paris.

M. Pougnet fit les plans de cette église en 1874. La construction commença en 1877, et fut terminée en 1880. Il éleva une église plus importante à Chantelle-le-Château. Commencée en 1887, elle fut achevée en 1880. Elle est à trois neufs, avec transept, abside à 5 pans et clocher sur façade ; sa longueur est de 40 mètres, sa largeur de 10.

Il donna aussi le dessin de très belles stalles en bois, pour le monastère des Bénédictins de Chantelle. Ce travail, exécuté par un sculpteur de Moulins, fait l'admiration des personnes qui viennent visiter la magnifique église de leur abbaye.

En 1879, M. Pougnet commença à Chareil-Cintrat, une petite église à trois nefs, avec abside demi-circulaire et clocher sur façade. Elle est romane ; l'intérieur de la nef est divisé en trois travées seulement, mais elles ont une grande ouverture. Elle a 30 mètres de long, et 14 de large. Elle fut terminée en 1881.

Enfin en 1881, M. Pougnet faisait exécuter son dernier plan d'église, dans le diocèse de Moulins. C'était pour la paroisse de Varennes-sur-Allier. Comme à Chareil, il fit une église de style roman, à trois nefs, trois absides, avec clocher en façade. La nef est divisée en trois grandes travées, par des piliers rectangulaires ; mais ces travées sont encore subdivisées par des colonnes isolées, ce qui donne six travées aux nefs latérales. Les contreforts de ces nefs sont intérieurs, et forment à chaque travée un enfoncement qui peut servir de chapelle, ou de place pour les confessionnaux. Cette construction a un très beau caractère, et ses dispositions ne se trouvent pas dans les édifices du moyen âge, elles sont plus modernes.

De 1864 à 1884, l'année où il quitta la France pour aller bâtir des cathédrales à Hippone et à Carthage, M. Pougnet construisit huit églises dans le diocèse de Moulins. Il faisait marcher ces travaux, de front avec tous ceux qu'il dirigeait, en même temps, dans plusieurs diocèses du sud-est de la France. Aussi, il se plaignait parfois d'être surmené ; il écrivait, le 3 août 1877 : Je viens de faire, dans l'Allier, un long voyage qui m'a accablé de travail et de fatigues.

Il y a une neuvième église, dont nous n'avons pas encore parlé ; c'est la première qu'il fit bâtir dans le diocèse de Moulins. Elle lui donna bien quelques soucis, parce qu'elle ne fut pas solide ; mais ce n'est pas lui qui fut en faute, il avait bien dégagé sa responsabilité. Il s'agit de la chapelle du petit séminaire d'Iseure. Le Père de Nolhac, qui avait pu voir les travaux de M. Pougnet à la Résidence des Pères Jésuites, à Avignon, lui demanda, en 1863, de venir faire les plans d'une nouvelle chapelle, pour le petit séminaire d'Iseure. M. Pougnet y vint, il fit les plans que l'on désirait, et donna toutes ses indications aux Jésuites, qui se chargèrent de les faire exécuter. Mais au lieu de faire les fondations comme l'architecte l'avait indiqué, ils bâtirent sur des murs déjà existants ; ils voulaient faire moins de dépenses, parce qu'ils construisaient sur un emplacement, dont la jouissance n'était pas assurée. En effet, quelques années plus tard, le Gouvernement revendiqua ce petit séminaire, en prit possession, et lui donna une affectation bien différente.

Lorsque M. l'abbé Pougnet vint examiner comment on exécutait son plan, il comprit tout de suite que la chapelle ne pourrait tenir, sur les bases qu'on lui donnait. Il faut, dit-il, raser tout ce qui est fait, et creuser les fondations. Comme on s'y refusait : Eh bien ! mes Révérends Pères, leur dit-il, continuez, si vous voulez. Je sais que vous avez pour tout des aptitudes remarquables, mais je vous assure que, si votre chapelle ainsi bâtie reste debout, ce sera un vrai miracle. On continua de bâtir, malgré l'avis de l'architecte, et quand la chapelle fut achevée, on ne tarda pas de voir se produire de grandes lézardes à ses voûtes et à ses murs. Pour retarder un écroulement imminent, on dut relier les murs et les piliers avec de fortes barres de fer, et cette chapelle fut justement appelée *Notre-Dame des Tirants*.

Lorsqu'on fit du petit Séminaire d'Iseure une maison d'éducation de jeunes filles, qu'on décora du nom d'*École professionnelle et ménagère des pupilles de la Seine*, on démolit la chapelle, un peu parce qu'elle manquait de solidité, mais plus probablement parce qu'elle était tout à fait sans utilité dans un établissement, où l'on n'admettait l'exercice d'aucun culte religieux.

CHAPITRE SEPTIÈME

Travaux de M. Pougnet en Algérie

Son premier voyage en Algérie. – Son arrivée à Alger, à Notre-Dame d’Afrique. – Retraite à la Trappe de Staouéli. – Travaux à la Maison des Pères Prémontrés, à Notre-Dame d’Afrique, à la Maison-Carrée chez les Pères Blancs. Ruines d’Hippone. – Construction de la Basilique de St-Augustin.

(1867-1881)

Ce fut le Père Edmond qui fournit à l’abbé Pougnet l’occasion d’aller à Alger, pour la première fois. Au mois d’octobre 1867, Mgr Lavigerie, archevêque de cette ville, vint visiter le monastère de St-Michel-de-Frigolet ; il fut frappé de tout ce qu’on y avait fait en peu de temps, et du zèle actif du Supérieur, le Révérend Père Edmond. Il lui proposa de venir établir à Alger une maison de son Ordre, il l’emmena avec lui, et, dans la semaine de l’octave des morts, il lui fit visiter Notre-Dame d’Afrique, et pour desservir ce sanctuaire, il lui demanda ses Religieux, dont on bâtirait le monastère sur les terrains environnants.

De retour à St-Michel-de-Frigolet, le Père Edmond choisit dans sa communauté les sujets, qu’il lui fallait pour cette fondation, et il s’adressa à M. l’abbé Pougnet, pour faire les plans du nouveau couvent, et compléter l’ornementation de Notre-Dame d’Afrique.

« J’étais alors fort occupé, a écrit M. Pougnet dans ses notes de voyage, j’étais surmené par les travaux de l’église de St-Vincent-de-Paul. Mais la proposition d’aller travailler aussi de l’autre côté de la Méditerranée, sur le rivage africain, était bien tentante. Le Père Edmond insiste, me reçoit du Tiers-Ordre de Saint Norbert, et m’entraîne avec lui et avec la colonie qu’il conduisait à Alger. Nous y arrivâmes, le 31 janvier 1868, à trois heures du soir, après quarante-cinq heures d’une traversée pénible et féconde en mal de mer. En débarquant sur le quai, nous fûmes entourés par une foule d’européens, que la vue de nos habits religieux nous rendait peu sympathiques. – J’avais moi-même sur ma soutane la robe et le manteau du Tiers-Ordre. Nous faisons par nos vêtements une vraie mosaïque, et notre colonie offrait un spécimen complet des œuvres du Père Edmond. Les quolibets des Européens ne nous manquaient pas, tandis que les Arabes indigènes, en nous voyant sans barbe, vêtus de blanc et tête nue, n’avaient pas l’air de se préoccuper de notre arrivée. Ils regardaient sans trop comprendre.

« Cependant nous faisons bonne contenance, nous nous rangeons en procession, et nous nous dirigeons vers Notre-Dame d’Afrique, qui domine la ville d’Alger. Nous apercevons de loin son dôme orné de colonnettes, son clocher dont la cloche est venue de Sébastopol, et sa magnifique croix en fer doré, couverte de pierreries qui étincellent au loin. En tête marchait le Père Alexandre portant la croix, ayant à ses côtés, pour acolytes portant des chandeliers, le frère Alphonse novice et un enfant de la future maîtrise⁸. Venaient ensuite deux à deux le Père

Ce jeune élève de la maîtrise est devenu Religieux Prémontré, sous le nom de Père Denis, il a été un des successeurs du Père Edmond ; il est mort abbé de St-Michel-de-Frigolet le 20 septembre 1899, quatre mois après sa bénédiction abbatiale.

Edmond avec le vénérable Père André, italien, moi-même avec un prêtre pensionnaire qui devait diriger la maîtrise, puis deux Frères convers qui étaient arrivés quelques jours avant nous, pour tout mettre en état, et n'avaient rien préparé, pas même des lits.

« Nous traversons ainsi la place du Gouvernement, nous montons par la Pêcherie, et nous passons devant la statue du duc d'Orléans ; à l'extrémité des allées de palmiers et d'orangers, nous nous engageons dans la rue Bab-el-Oued, qui nous conduit au faubourg, vers l'hôpital du Dey. Là nous suivons un chemin bordé de cactus, d'aloès, de bananiers et de palmiers ; il monte à Notre-Dame d'Afrique en passant dans la vallée des Consuls, au milieu de quelques villas mauresques et européennes.

« En traversant la ville, nous avons gardé le plus profond silence ; mais, à partir de l'hôpital du Dey, nous entonnons des cantiques, le *Veni Creator*, et en arrivant à Notre-Dame

d'Afrique, nous saluons la Sainte Vierge, et nous chantons le *Te Deum*, pour remercier Dieu de notre heureuse arrivée.

L'abbé Pougnet raconte ensuite, comment il dut se loger avec ses compagnons de voyage, dans une maison voisine qui leur était destinée, quoique dénuée de tout. Il n'y avait ni lit, ni meubles, ni provisions ; on s'arrangea comme on put, on coucha sur la paille.

Le lendemain, 1^{er} février, Mgr Lavigerie vint lui-même installer solennellement le Père Edmond et ses Religieux à Notre-Dame d'Afrique.

Le 2 février, fête de la Purification de la sainte Vierge, le Père Edmond officia. « Ce jour-là, a écrit M. Pougnet, nous fîmes la première procession autour de l'église, et après la messe, eut lieu la cérémonie de l'*Absoute*, instituée par Mgr Lavigerie, à la suite d'une tempête, où il avait failli faire naufrage, en venant à Alger. Toute la Communauté se rendit en procession et en chantant le *Libera*, devant l'église, sur la plate-forme qui domine la mer. Là, l'officiant, sur le bord du précipice, au-dessus des flots, qui ont englouti tant de naufragés, prie pour ces pauvres morts oubliés, et trois fois il asperge d'eau bénite et il encense la mer qui reste leur tombeau ».

Ce même jour, tandis que le Père Edmond et les deux Frères convers travaillaient à leur nouvelle maison, pour l'approvisionner et la rendre habitable ; l'abbé Pougnet et tous les autres Religieux, allèrent se restaurer un peu à la Trappe de Staouéli, et y faire une petite retraite. Ils furent parfaitement reçus et soignés.

« Nous voilà donc, a écrit M. Pougnet, à Staouéli, dont j'avais si souvent entendu parler à mon père. Qu'on est bien devant l'hôtellerie, à l'ombre de ce palmier en forme de candélabre, dont le tronc est entouré de dix rejetons, aussi élevés que le tronc lui-même, et qui forment un panache de palmes entrelacées, impénétrables aux rayons du soleil, et abritant une multitude d'oiseaux ! J'ai mesuré le diamètre de son ombre portée sur le sol de la : cour, et j'ai trouvé environ vingt-trois mètres. Ce palmier est historique, il abritait la tente du Dey, lorsque les Français débarquèrent à Alger, en 1830. De là il apercevait notre flotte, Staouéli et toute la

presqu'île de Sidi-Ferruch ; il vit le combat ; mais, sans en attendre la fin, il se retira derrière les murs d'Alger, où les Français ne tardèrent pas d'entrer. C'est sous ce palmier que les Trappistes, en arrivant, comme signe de leur prise de possession, plantèrent une Croix, et longtemps ils n'eurent d'autre chapelle que le vaste parasol de cet arbre gigantesque.

« Avant de quitter Staouéli, j'allai dans le cimetière des Religieux m'agenouiller et prier, sur la tombe d'un Avignonnais, le Père Hilarin, dans le monde M. Bonnet, oncle de mon élève, M. Dupoux, pour lequel j'ai cueilli une fleur sur la tombe du vénéré défunt. Je l'avais vu jadis à Aiguebelle, où il fit son noviciat. Sa modestie angélique charmait tous ceux qui le voyaient. Il est mort en bienheureux, après avoir édifié les monastères d'Aiguebelle et de Staouéli.

« Après avoir fait chez les Trappistes une bonne et agréable retraite, avec mes compagnons je retournai à Notre-Dame d'Afrique. Le Père Edmond avait bien employé les quelques jours de la retraite de ses Religieux, pour monter leur ménage ; il l'avait approvisionné de lapins, de poules. Le Père Régis de Staouéli avait fourni une vache et toutes sortes de provisions, et il fut longtemps le pourvoyeur envoyé par la Providence à la Communauté naissante des Prémontrés. »

L'abbé Pougnet s'installa définitivement dans un exigu marabout, qu'il trouva agrémenté d'une bonne paillasse, et pour préparer les plans des travaux qu'on lui demandait, au couvent et à l'église de Notre-Dame d'Afrique, il commença par se bien rendre compte des constructions existantes, et il en a fait la description dans ses notes de voyage.

« Hors le temps de pluie, la mesure arabe, qu'il faut transformer en monastère, est à peu près habitable. Un petit porche carré donne accès dans un vestibule orienté du Nord au Sud ; il a cinq mètres de long, sur deux de large, et il est doublé à l'Ouest d'une salle pareille. Deux autres pièces, augmentées d'une saillie d'un mètre et demi, les bordent à l'Est et au Sud. À l'Ouest, il y a deux pièces semblables, ainsi que le marabout et l'escalier qui, suivant l'usage maure, était fort raide, avec des marches de 0,25 c. de hauteur. L'étage supérieur consiste en une cour établie sur les salles basses entourées de quatre pièces à peu près égales avec saillie. Sur le milieu, une petite galerie de bois forme comme, un cloître autour du préau. Le toit est en terrasse, mais la pluie, séjournant sur la terrasse et dans le préau, rend toute la maison humide et peu habitable. Il n'y avait rien de remarquable dans la maison, pas même les pavés émaillés.

« La chapelle provisoire de Notre-Dame d'Afrique est déjà richement ornée d'une madone sicilienne ou grecque, de broderies, des ornements pontificaux de Mgr Pavy, de l'épée et de la croix du maréchal Bugeaud, et d'un grand nombre d'ex-voto de toutes sortes, surtout de cœurs et d'yeux en argent, et de petits navires.

« La chapelle est petite, très simple, toute couverte de plâtreries de mauvais goût ; c'est une petite nef cintrée, bordée de six chapelles en absides, rondes en dedans, polygonales au dehors, avec une septième chapelle plus développée. À l'occident une statue en fonte, habillée d'un manteau de velours bleu, représente l'Immaculée Conception de la médaille miraculeuse. Chaque abside enserme juste un petit autel. La sacristie contourne l'abside principale. Tout auprès il y a un puits dans l'axe de l'église. »

Ici s'arrêtent les notes de M. Pougnet. Dans ce premier voyage, il s'occupa des autels et de l'ornementation intérieure de Notre-Dame d'Afrique ; il fit les plans d'agrandissement de la maison habitée par les Pères Prémontrés chargés de desservir l'église, et il se hâta de retourner à Marseille, où le rappelaient les travaux urgents de l'église de St-Vincent-de-Paul.

Mgr Lavigerie ne garda que quelques années les Pères Prémontrés à Notre-Dame d'Afrique ; en avril 1873, il les remplaça par ses Missionnaires d'Afrique, les Pères Blancs, dont il venait de fonder la Société. Mais il avait vite connu M. Pougnet et apprécié ses talents, et il ne tarda pas de le rappeler, pour divers travaux dont il le chargea, à la Maison-Carrée, qui était la maison principale de ses Missionnaires. M. Pougnet s'y trouvait en 1873, pour bâtir le cloître et, en 1874, la chapelle qui fut consacrée le 29 octobre de cette même année.

La Maison-Carrée, a dit Mgr Baunard, dans sa Vie du cardinal Lavigerie, est un édifice des plus simples, sans nulle décoration architecturale, avec deux ailes en avant, et tout autour une galerie qui donne accès à l'église, centre divin de cette maison d'étude et de prière. L'église surmontée d'un campanile, se termine par un sanctuaire en hémicycle, où des peintures symboliques rappellent la consécration de la Société au Sacré-Cœur, et par lui à l'apostolat et au martyre. Lorsque dans cette enceinte à demi éclairée, le pourtour des stalles et des sièges est rempli par la double rangée des novices et de leurs maîtres, revêtus de leur habit de laine blanche, et que les voix mâles de ces jeunes hommes psalmodient, en deux chœurs, l'office liturgique ; cette église prend une âme, elle vit : c'est l'heure de la prière et le lieu d'un spectacle qui ne se laisse pas oublier.... Près de la maison, il y a un petit bois de sapins, et un jardin de citronniers et d'orangers, et par devant, entre les deux ailes, un massif de fleurs, d'où émerge une statue de Marie... » C'est M. Pougnet qui dessina ces jardins ; il donna aussi le dessin des stalles du sanctuaire, qu'il fit faire par M. Gémy, habile menuisier de Marseille.

Il y avait d'autres travaux plus grandioses, dont Mgr Lavigerie songeait à confier l'exécution à M. Pougnet ; il voulait faire revivre les anciennes gloires de l'Église d'Afrique, et surtout la plus grande, celle de St-Augustin. Ayant été à plusieurs reprises chargé de l'administration du diocèse de Constantine, il eut le désir d'en transférer le siège à Bone qui touche à Hippone, la ville épiscopale de St-Augustin. Il dut y renoncer, mais il fit l'acquisition de toute la partie supérieure de la colline d'Hippone, ancienne acropole de la vieille cité romaine, qui s'élève à une demi-lieue de la ville et du port de Bone. Quelques ruines, recouvertes par les herbes et les ronces, y marquaient seules l'emplacement de la ville chrétienne, où Augustin régna trente-cinq ans par l'éloquence, la sainteté et le génie. En 1842, Mgr Dupuch y avait élevé un petit édifice et un autel ; mais ce n'était pas assez pour perpétuer un si grand souvenir. Mgr Lavigerie annonça son projet d'établir sur la colline d'Hippone un séminaire, et un asile de vieillards dirigé par les Petites Sœurs des pauvres, et d'y bâtir une basilique, dont il demanda les plans à l'architecte de St-Vincent-de-Paul.

En 1881 vers la fin du Carême, M. Pougnet vint à Alger pour recevoir les instructions de Mgr l'Archevêque et, après les fêtes de Pâques, il se rendit à Hippone. Le 26 juin, il écrivait à un de ses amis : « J'ai dû revenir à Alger pour reprendre ma construction de Notre-Dame d'Afrique, revoir ma cathédrale saharienne de la Maison-Carrée. Il m'a fallu ensuite courir à Hippone, pour reconnaître les ruines, et l'emplacement de la Basilique de St Augustin. Je dois aussi y diriger la construction du petit séminaire.

« Il ne m'a pas été difficile de reconnaître que les ruines, appelées ici par le peuple la *Mosquée du Père de l'Assemblée*, étaient, non la basilique de St-Augustin, mais d'anciens réservoirs qui alimentaient d'eau la ville d'Hippone. La solidité de la maçonnerie conservera longtemps encore les voûtes de ces citernes monumentales, dont rien ne peut mieux donner l'idée, que la *Basilique de la Paix* ou de *Constantin* au Forum romain. La ressemblance m'a frappé, et en a frappé d'autres, jusqu'à leur faire prendre ce monument pour la *Basilique Augustinienne de la Paix*. Ayant rejeté cette attribution et établi de la manière la plus évidente l'usage de ces citernes, je me suis mis en recherche, et j'ai retrouvé, à la distance d'un jet de pierre, l'abside de la basilique encore debout d'un côté. Les fondations sont bien reconnaissables et me permettent d'en fixer les proportions.

« L'abside s'ouvrait sur un hémicycle d'environ 9 mètres de diamètre ; la nef était plus large de 3 mètres environ. J'ai reconnu les bas-côtés et les fondations, sur lesquelles étaient rangées les colonnes. D'un côté, sur environ 30 mètres de long, la route de Guelma suit exactement l'axe de la grande nef de la basilique, qui n'est pas orientée, de l'Ouest à l'Est, mais va du Sud au Nord.

« Sur les ruines adjacentes des réservoirs, les Arabes viennent chaque jour faire des sacrifices au marabout chrétien : *Bou Djema Roumi*. C'est une négresse qui est sacrificateur ; elle immole un coq, auquel elle coupe la tête, au-dessus d'une petite fosse creusée en terre, où elle jette la tête et les entrailles de la victime. On plume ensuite l'animal, on le fait cuire et on

le mange, en faisant brûler quelques grains d'encens, dans un des tessons qui ne manquent pas dans ces ruines. »

M. Pougnet se plaisait, ainsi à étudier les antiquités, les mœurs et les usages du pays, où l'appelaient ses travaux d'architecture. Il ne tarda pas de faire le plan de la nouvelle basilique d'Hippone. Car le 9 octobre 1881, il assistait à la pose de la première pierre. La cérémonie était présidée par Mgr Lavigerie, qui avait, ce même jour, sacré Mgr Combes, évêque de Constantine et d'Hippone.

« Pougnet ne revint pas souvent ici, nous a écrit Leroy, aumônier de la basilique ; mais ses plans étaient si bien faits que l'entrepreneur des travaux a pu les suivre avec une grande facilité. Jamais je n'ai vu, disait le contremaître, un plan à l'échelle plus parfait ; on n'a qu'à copier, tout est prévu et calculé au millimètre près. M. Pougnet avait voulu que les maçons eussent sur le chantier une croix de bois, que l'on monterait avec la maçonnerie. Elle vous préservera des accidents, disait-il. On le fit, et l'édifice a été construit, sans qu'il soit arrivé un seul accident. Cette croix a été conservée, on l'a plantée près de la basilique, devant le seul olivier qui est resté sur la plate-forme.

« Les travaux ont duré près de vingt ans et la basilique a été consacrée le 29 mars 1899, par Mgr Oury, archevêque d'Alger. Elle est du style romano-byzantin, qui s'harmonise parfaitement avec la limpidité du ciel d'Hippone. Elle est fort remarquable par l'élégance de ses lignes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Cependant il est regrettable que la pénurie des ressources n'ait pas permis de suivre le plan primitif de M. Pougnet. On a supprimé, et c'était le désespoir de l'architecte, les galeries de la nef et du chœur, qui devaient être semblables à celles de la cathédrale de Carthage. On a supprimé toute l'ornementation très orientale, que l'architecte avait tracée, sur les ogives de la nef, et plus particulièrement dans la coupole.

« On regrette aussi les modifications qu'on a été forcé de faire, toujours par manque d'argent, à différentes parties de la façade. Ainsi on a supprimé une série de clochetons, et on les a remplacés par des pilastres coniques très lourds. À la place des écussons de Mgr Gazaniol et de Mgr Combes, qui y ont été mis après coup, M. Pougnet avait indiqué un très joli motif de décoration arabe, qui devait être taillé dans la pierre et orner les pilastres ; il avait pris la peine de faire les cartons des verrières représentant les scènes de la vie de S. Augustin. La basilique est loin d'être achevée, il lui manque toute cette décoration intérieure. Mais telle qu'elle est, dans la simplicité sévère de ses lignes, elle a un caractère très original, et très admiré de tous ceux qui la visitent. »

CHAPITRE HUITIÈME

Travaux de M. Pougnet en Tunisie.

Chapelle de St-Louis à Carthage. – Mgr Lavigerie y établit ses Pères Blancs. Nommé administrateur du vicariat de la Tunisie en 1881, et archevêque de Carthage en 1884, il charge M. Pougnet de construire son église primatiale. Ruines de Carthage. – Description de la Primatiale. – Autres travaux de M. Pougnet en Tunisie.

(1881-1890)

Mgr Lavigerie eut aussi de vastes projets à faire exécuter en Tunisie, sur les ruines de Carthage. Le lieu où, selon la-tradition, était mort saint Louis, avait été cédé, en 1830, par le bey de Tunis à la France, qui, en 1839, y avait élevé, en l'honneur du saint roi, un petit temple carré, surmonté d'une coupole. Mais ce modeste édicule fut bientôt abandonné, oublié et laissé dans le plus complet dénuement. Depuis vingt-cinq ans, on n'y disait plus que très rarement la messe, lorsqu'en 1875, Mme Chanzy, femme du Général Gouverneur de l'Algérie, demanda à l'Archevêque d'Alger, des prêtres pour desservir la chapelle française de St-Louis à Carthage.

On ne pouvait faire à Mgr Lavigerie une demande, qui pût lui être plus agréable, et mieux satisfaire son zèle et ses désirs de restauration et de conquêtes évangéliques sur la terre d'Afrique. Avec l'autorisation du Pape, il s'empessa d'établir ses *Pères Blancs*, à Carthage, auprès de la chapelle de Saint-Louis. Il vint les visiter souvent. La première fois qu'il vit ces lieux qui lui rappelaient de si beaux souvenirs chrétiens et français, il fut saisi d'enthousiasme, il conçut et manifesta le projet d'élever, sur le lieu où mourut saint Louis un sanctuaire digne de notre plus saint roi. En 1876, il acheta sur la colline de *Byrsa*, six hectares du terrain qui entoure la chapelle de St-Louis ; il fit bientôt d'autres acquisitions à la Marsa, et il commença par établir un collège et une infirmerie. On l'accusa de préparer, au point de vue spirituel, par ses générosités et ses œuvres de charité, l'annexion de la Tunisie à l'Algérie. On ne se trompait pas. Sitôt que par le traité du *Bardo*, 12 mai 1881, la France eût imposé son protectorat au Bey de Tunis, Mgr Lavigerie fut nommé, le 28 juin suivant, en remplacement d'un vieil évêque, capucin italien, administrateur du vicariat apostolique de la Tunisie. Sans tarder, il reprit avec ardeur le projet de la cathédrale de St-Louis, et il voulut en faire dresser les plans et devis.

Son architecte n'était pas loin. Depuis deux mois, tandis que nos soldats faisaient la campagne de la Kroumirie, M. Pougnet était presque sur la frontière de la Tunisie, à Hippone, où il achevait les plans de la basilique de saint Augustin. Appelé par Mgr Lavigerie, il a fait lui-même dans une lettre du 26 juin 1881, à un de ses amis d'Avignon, le récit de son arrivée à Carthage, et la description des ruines de cette antique cité.

« Je suis venu d'Hippone à Carthage ; j'ai longé, huit heures durant, les côtes inhospitalières de la Kroumirie ; (on ne parlait alors que des invisibles Kroumirs). Rien n'apparaissait à nos regards, ni hommes ni bêtes, rien qui pût en faire soupçonner l'existence ; nous n'apercevions que des forêts épaisses.

« À Bizerte, j'ai vu nos soldats heureux de regagner la France ; j'ai vu ce port unique au monde. dont l'étang de Berre peut vous donner l'idée ; le drapeau français y flottait seul.

« Quand nous sommes arrivés à Carthage, si la mer eût été mauvaise, nous aurions péri vingt fois, sur cette côte presque inabordable, parce qu'elle est bordée de récifs, formés par les remparts renversés de cette antique ville. En débarquant, j'ai mis pied à terre, sur le seuil renversé du temple d'Apollon ; puis par la *Voie Salulaire*, laissant à gauche, dans le *Cothon*, le

Forum, la *Curie*, la *maison d'Annibal* et le temple de *Baal*, et à droite le *Gymnase*, le *Théâtre* et une foule de monuments, je suis monté, en suivant la *Voie Céleste*, au temple de *Junon Céleste*, à la *Via Memoria*, et au palais du Gouverneur.

« Carthage que les Arabes prononcent *Karth-Hadach*, signifie *Ville-Neuve*, (de sorte que si l'on eût parlé phénicien, sur la rive droite du Rhône, en face d'Avignon, la ville qui s'étend au pied du mont Andaon, eût été appelée Carthage.) Son enceinte avait 12 kilomètres du côté de la terre, sa plus grande longueur était de 8 500 mètres et sa plus grande largeur de 4 000. Au centre de la ville s'élève la *Byrsa*, ville haute, ayant une enceinte de 4 000 mètres de tour, et renfermant dans une nouvelle enceinte la forteresse, au centre de laquelle je suis logé, au sommet de l'acropole carthaginoise, sur les ruines mêmes du temple d'Astarté, au milieu des débris de toutes sortes.

« Je célèbre le très saint sacrifice de la messe, sous le dôme qui s'élève sur l'abside du temple d'*Esculape*, et abrite les reliques de saint Louis roi de France.

« Mon belvédère, tournant, le dos à la mer, se trouve en face du bûcher de Didon, c'est d'ici qu'elle vit partir Énée...

Je vois des vaches qui paissent au milieu des ruines. Quelques paliers, sur la droite, m'indiquent l'emplacement des temples de *Cérès* et de *Proserpine*. Je suis en face de l'*Amphithéâtre* et du *Cirque*. Je vois une locomotive qui traverse la maison de *Macrobe*, et au-delà, j'aperçois le lieu où fut martyrisé *saint Cyprien*, puis la basilique en plein air ou *Area* des chrétiens, et un immense aqueduc presque entier, mais couché par terre. De tous côtés on ne voit que trous béants, excavations profondes, colonnes et statues brisées, marbres précieux, en si grand nombre, qu'on ne se baisse plus pour les ramasser.

« Mais je ne suis pas venu ici seulement pour m'occuper d'antiquités et d'archéologie, je suis chargé de relever l'église de St-Cyprien, de bâtir sur l'emplacement du temple de la *Junon Sidonienne* la cathédrale de St-Louis.

Ce ne fut pas seulement une cathédrale qu'il fallut bâtir, ce fut une église métropolitaine et primatiale, car Mgr Lavigerie, après avoir reçu le chapeau de cardinal en 1882, fut en 1884, nommé archevêque de Carthage.

M. Pougnet étudia et fouilla l'emplacement destiné à la Primatiale de Carthage, il en fit les plans. Le Cardinal les approuva, et le 11 mai 1884, il en fit bénir la première pierre par Mgr Robert, évêque de Marseille, et lui-même en présida la consécration et l'inauguration le 15 mai 1890. En faisant le récit de cette cérémonie, dans sa *Vie du cardinal Lavigerie*, Mgr Baunard a écrit une très intéressante description de l'église primatiale : « Il y avait deux ans que le Cardinal n'avait plus revu la Tunisie. La traversée avait été mauvaise ; en débarquant, il ne trouva point la voiture qui devait l'attendre et le porter à Carthage ; il pleuvait à gros temps. À une autre époque, on eût essuyé de sa part une averse d'autre sorte. Il fut calme, patient, bon pour tous. C'était vraiment un autre homme.

« Lorsque, bientôt après, il entendit le gros bourdon de St-Louis, qui lui souhaitait la bienvenue, et qu'il vit se dresser la croix archiépiscopale sur la coupole de la Basilique, éclatante de jeunesse et de blancheur, il eut un éclair de joie dans les yeux. C'était cette jeune Primatiale de l'Afrique nouvelle, qu'il venait épouser, sacrer dans une pompe royale.

« Il admira ce grand ensemble qui plaît tant à l'esprit et aux yeux. La cathédrale, de style byzantin mauresque, lui présentait d'abord sa façade flanquée de deux tours carrées, que relie une galerie ajourée, et que couronnent deux dômes portant la croix primatiale dans les airs. Il monta au portail par un vaste escalier de neuf marches et un perron de marbre blanc. La porte du milieu s'ouvrit, et lui laissa voir l'ensemble de cette croix latine, se prolongeant à 65 mètres de profondeur avec son transept de 30 mètres, avec son déambulatoire autour du chœur, et ses trois nefs séparées entre elles par leur lignes de colonnes de marbre blanc de Carrare, aux chapiteaux dorés et supportant des arcs mauresques d'une grâce majestueuse. C'était plein de grandeur.

« À la retombée des arceaux, se groupaient, encadrés d'arabesques et gravés sur le marbre, deux cent soixante-douze écussons portant les armes et les plus nobles noms des

familles de la Chevalerie française, qui par leurs souscriptions ont contribué à construire ce monument.

« Plus haut, une galerie ininterrompue enveloppe l'intérieur de la nef et du chœur. Au-dessus, un cordon de lettres d'or, suivant la nef principale et le chœur, y fait lire les, paroles, du pape Léon IX, qui consacrent la primauté de Carthage à jamais⁹.

« Les plafonds des nefs latérales à poutrelles saillantes, le plafond de la nef centrale, avec ses caissons d'une riche ornementation, s'élèvent à une hauteur qui laisse au regard, comme à l'âme, la liberté de son essor. Le transept est couronné par le dôme central, entouré de huit clochetons, et portant la croix à son faite.

« A l'abside s'ouvre la chapelle de St-Louis, où repose le très Saint-Sacrement, comme il convenait à l'honneur du saint roi qui, là, même, la veille de sa mort, recevait l'hostie sainte,

9

Voici ces paroles que Léon XIII a reproduites dans la Bulle *Materna charitas* par laquelle il a restauré le siège de Carthage « Sine dubio post Romanum, Pontificem, primus Episcopus et totius Africae maximus Metropolitanus est Carthaginensis Episcopus, nec pro aliquo Episcopo in tota Africa potest perdere privilegium semel susceptum a Sancta Romana et Apostolica Sede ; sed obtinebit illud usque in finem saeculi, et donec invocabitur in ea nomen Domini Nostri Jesu Christi, sive deserta jaceat Carthage, sive resurgat gloriosa aliquando.

(S. Leonis IX Epist. ad Episc. Afric.)

et, lorsque son confesseur lui demandait, en lui présentant la sainte hostie en viatique : Croyez-vous que ce soit là le vrai corps de Jésus-Christ ? répondait ces paroles reproduites de chaque côté de l'autel : *Oh oui ! et ne le croirais même mieux, si je le voyais tel que les Apôtres le contemplèrent le jour de l'Ascension.*

« Enfin, au-dessus de l'autel majeur, l'admirable reliquaire payé en partie avec les offrandes reçues des fils et héritiers de St-Louis, œuvre de M. Armand Caillat, porte des reliques du Saint, précieuse offrande de l'Évêque et du Chapitre de Montréal en Sicile. Ainsi St-Louis règne partout dans ce temple éclatant de la blancheur des lys.

« Au dehors, les galeries qui sont au-dessus du chevet, des sacristies, et des bas-côtés, ainsi que le pourtour du toit de la nef, sont entourés par des balustres ajourés, en pierre blanche de Malte. De là, on embrasse tout l'horizon terrestre et maritime. Le premier objet que le navigateur aperçoit de la pleine mer, c'est le dôme, le premier nom que ce dôme rappelle, c'est celui de la France. Il y a peu de panoramas aussi éloquents dans ce monde.

« Telle apparut au Cardinal, dans sa jeunesse et sa poésie, l'œuvre qui pour lui traduisait dix ans de sa pensée, et résumait tous les souvenirs de l'Église et de la patrie sur ces bords fameux.

« Dans le chœur, sous le premier arceau à gauche il y avait son trône primatial, élevé sur des gradins, recouvert d'étoffe rouge et surmonté d'un baldaquin. Sous le sanctuaire, au pied de son trône, il avait fait construire le tombeau, où il désirait être enseveli. Dans cette première visite, il voulut y descendre lentement, et il y récita, à genoux, et à haute voix, le *De Profundis*. Il fallut l'aider à en remonter les degrés, et cela à grand'peine : « Merci, mes enfants, dit-il ; mais le jour vient, et il est proche, où vous n'aurez plus à me remonter. »

En effet, il ne vécut encore qu'un peu plus de deux ans.

L'architecte mourut six mois avant le grand Cardinal. La cathédrale de Carthage fut son dernier travail, elle lui avait coûté aussi près de dix ans de durs labeurs, d'incessantes fatigues, qui sous le climat brûlant de l'Afrique, épuisèrent sa santé. Il n'était pas toujours d'accord avec le Cardinal qui, malgré ses vives réclamations, ne le laissait pas libre de faire exécuter ses plans tels qu'il les avait dressés¹⁰. C'est ainsi que, à cause du manque de ressources

Mgr Lavigerie venait souvent de son palais de la Marsa, s'entretenir avec son architecte, qui habitait une modeste maison au pied de la colline de Carthage, sur la route de Tunis. Sans descendre de voiture, le cardinal appelait M. Pognet, qui paraissait à sa fenêtre, et à l'instant la discussion s'engageait entre eux, s'échauffait et montait vite à un ton élevé.

suffisantes, on l'obligea à diminuer la longueur de la nef et la hauteur des tours de la façade et des coupes, ce qui modifia les proportions et, pour des yeux exercés, nuit à la perfection extérieure de la cathédrale.

« Cependant, nous écrit le Père Delattre, tout le monde, et surtout les architectes admirent la Primatiale ; l'effet intérieur plaît beaucoup ; et à l'extérieur elle a beaucoup d'aspect. »

L'abbé Pougnet, était désolé de voir ses plans modifiés. En quittant Carthage, en 1888, il vint visiter une dernière fois les travaux de la Basilique de S. Augustin à Hippone. « Il était, nous écrit-on, tout brisé. » « Le Cardinal, disait-il, est assurément un grand, esprit, mais il n'est pas un grand architecte ; c'est un vandale qui, à traits de plume, détruit une œuvre que j'avais amoureusement combinée. Il me tue à force d'exigences. »

À Hippone, M. Pougnet eut à subir les mêmes assauts, mais il put mieux y résister, et conserver l'harmonie entre toutes les parties de la Basilique de S. Augustin, que plusieurs, pour ce motif, préférèrent à la Primatiale de Carthage.

Tout en se dévouant à la construction de la cathédrale de Carthage, M. Pougnet faisait d'autres travaux qu'on lui demandait en Tunisie. Il a écrit lui-même dans une note de voyage : « Le Père Bresson était Supérieur du collège St-Louis, lorsque je faisais les plans de la cathédrale, il me fit ajouter deux ailes au bâtiment principal du collège, et je lui bâtis ensuite le collège de Tunis, qu'il ne tarda pas de quitter, pour aller à Jérusalem, diriger avec le Père Toulotte, le séminaire Grec de Sainte-Anne. » M. Pougnet aurait bien voulu le suivre : voir Jérusalem et l'Orient, y bâtir des églises ; c'était l'objet de ses rêves et de ses désirs !

CHAPITRE NEUVIÈME

Voyage de M. Pougnet en Terre Sainte

Préparation et motif de ce voyage. – Départ de Marseille. – Trois jours à Alexandrie. – Arrivée à Jaffa – à Jérusalem.

(1883)

M. Pougnet avait souvent voyagé en France, en Italie et en Algérie, et il avait beaucoup vu et appris dans ses voyages. Il y en avait un qu'il n'avait pas encore fait, et qu'il lui tardait d'entreprendre : c'était celui de Terre Sainte.

En 1881, il écrivait de Tunisie à un de ses amis en France : « Je suis appelé à Jérusalem pour restaurer le premier tombeau de sainte Anne¹¹, dans sa propre maison de la piscine

11

Après la guerre de Crimée, le sultan donna à la France la maison de sainte Anne à Jérusalem. Ce fut la seule acquisition que nous fîmes alors. Si l'empereur Napoléon l'avait voulu, on lui aurait donné la Palestine, mais cette conquête n'entraînait pas dans ses idées. Il confia la maison de sainte Anne au Cardinal Lavignerie, qui s'empressa d'y établir ses Pères Blancs. Ils y sont maintenant directeurs d'un séminaire, où ils élèvent de jeunes Grecs Unis jusqu'au sacerdoce. Le Gouvernement français fit relever de ses ruines la belle église de sainte Anne, dont on voulait confier l'ornementation à M. Pougnet.

probatique, à côté de la chambre où s'accomplit le mystère de l'Immaculée Conception, et où vint au monde la bienheureuse Vierge Marie. » Mais il était alors tout occupé à faire les plans de la cathédrale de Carthage, dont on voulait commencer au plus tôt les travaux, et il ne put quitter la Tunisie pour aller à Jérusalem.

Cependant ce voyage était toujours l'objet de ses désirs. Les manuscrits qu'il a laissés attestent qu'il fit, à cette époque, de très sérieuses études sur l'histoire et la géographie de la Palestine. « Je me préparai à ce pèlerinage, a-t-il écrit lui-même dans ses notes et souvenirs ; je lus les récits de voyage de Châteaubriand, de Lamartine et du Père de Géramb ; je me procurai tout ce qu'il me fut possible de lire sur la Terre Sainte, les livres du Père de Damas, de M. de Saulcy, de Mgr Mislin, de M. Victor Guérin, du Frère Liévin et même le voyage humoristique de M. de Lamothe ; je m'entourai de cartes, et j'entrepris résolument de grandes

études géographiques, en m'aidant des travaux du Père Toulotte et des auteurs les plus anciens, parmi lesquels saint Jérôme. »

Il était prêt à faire ce beau pèlerinage, et à en retirer d'heureux fruits, et comme pieux pèlerin, et comme architecte religieux et archéologue érudit ; il profita bientôt d'une bonne occasion. Quelques années auparavant, il avait bâti une église à Collobrières dans le diocèse de Fréjus. M. Bonnard, alors curé de cette paroisse, était ensuite devenu membre du clergé de Jérusalem, chanoine de l'église patriarcale et chevalier du Saint Sépulcre. Il se souvint de M. Pougnet, il le fit connaître comme habile architecte, et il fut autorisé à lui demander de venir à Bethléem, construire l'église du Sacré-Cœur, qui devait compléter l'orphelinat catholique fondé par Dom Belloni, sous les auspices du patriarche latin de Jérusalem.

« Je ne pouvais refuser, a écrit M. Pougnet dans ses notes de voyage : il s'agissait de bâtir une église à Bethléem. M. le chanoine Bonnard était venu en France pour m'appréhender et m'amener. Je ne pouvais reculer. Je me trouvais alors en Tunisie ; je me rendis à Marseille, où je n'eus que deux ou trois jours pour faire mes derniers préparatifs.

« Le Jeudi, 1^{er} février 1883, je m'embarquai avec M. Bonnard, sur le bateau-poste français le *Labourdonnais* des Messageries maritimes. J'eus la joie d'y trouver parmi les passagers un des Pères Blancs, le R. Père Bresson, un de mes meilleurs amis. Je l'avais d'abord connu à Alger, lorsque je construisis le cloître et l'église de la Maison Carrée, et ensuite en Tunisie, où il était Supérieur du collège de St-Louis, lorsque je faisais le plan de la cathédrale, et que j'ajoutais deux ailes au bâtiment principal du collège. Je lui avais ensuite bâti le collège de St-Charles à Tunis, qu'il venait de laisser pour aller à Jérusalem diriger, avec le Père Toulotte, le séminaire grec de Sainte-Anne.

« Notre vaisseau fit une station dans la rade de Naples, où il dut se défendre contre une foule de marchands, de musiciens et de quémandeurs qui voulaient l'envahir. Le temps était un peu brumeux, et le panorama n'avait pas toute sa splendeur. J'avais déjà vu la ville de Naples, et je n'avais pas voulu mourir ; je la revoyais, sans avoir la moindre envie d'en finir là. J'eus plus de plaisir à voir les pays qui me rappelaient des souvenirs religieux, à réciter l'office de sainte Agathe, en passant devant Catane, sa patrie, au pied du mont Etna, et celui de S. Tite, en vue de l'île de Crête, dont ce saint fut le premier évêque.

« Le mercredi 7 février, nous arrivâmes à Alexandrie, où le *Labourdonnais* devait s'arrêter trois jours. La plupart des voyageurs vont visiter le Caire et les Pyramides. Je reste à Alexandrie, où j'ai à voir bien des choses intéressantes. Je me fais conduire chez les Frères de la Doctrine chrétienne. J'avais une lettre de recommandation du Frère Trivier. Je la remets, et je suis accueilli comme un des meilleurs amis de l'Institut. Que Dieu le rende à ces bons Frères, qui me firent passer trois heureuses journées ! J'ai aussi le plaisir de trouver à la tête du collège des Jésuites le Rév. Père de Nolhac, que j'avais connu lorsqu'il était Supérieur du séminaire d'Iseure, où il m'avait appelé pour bâtir l'église. »

L'abbé Pougnet employa bien les trois jours qu'il eut à passer à Alexandrie. Il visita les églises des catholiques latins, grecs et maronites, et celles des grecs schismatiques, il alla même à la synagogue des juifs. Il s'appliqua surtout à étudier les particularités de l'architecture et du matériel liturgique des églises d'Orient. Il prit des notes nombreuses sur les iconostases, les tableaux, les autels, leur forme, leurs ornements, sur les calices, les pains du saint sacrifice et même sur les moules pour les faire, etc. Il était avide de voir tout ce qui était l'objet de ses études, et pouvait accroître la somme déjà bien grande de ses connaissances.

Le samedi 10 février, ses compagnons revinrent du Caire et des Pyramides, et avec eux il s'embarqua de nouveau sur le *Labourdonnais*. Le dimanche matin, ils firent une courte station à Port-Saïd, et ils eurent le temps d'aller dire la messe, à l'église paroissiale administrée par les Pères Franciscains.

Le lundi matin, à 7 heures, ils arrivaient devant Jaffa. Ils avaient jeté l'ancre loin du port, et ils étaient fort incertains s'ils pourraient débarquer. « Le vent du sud-ouest souffle avec violence, a écrit M. Pougnet dans ses notes, la mer déferle sur le rivage et sur les récifs qui ferment le port de Jaffa. Nous ne voyons venir personne ; longtemps les bateliers de Jaffa hésitent ; enfin arrive une première barque, et bientôt une seconde. Elles accostent notre navire ; mais ce n'est pas sans une visible inquiétude que notre capitaine nous voit partir. Nos rameurs entonnent une monotone litanie à *Allah*. Leur chef, chaque fois qu'il voit venir une vague menaçante, pousse un cri qui serait effrayant, même en toute autre circonstance ; mais le coup de rame est si bien donné et avec tant d'ensemble, que la vague a glissé sous la barque, sans nous éclabousser. Trois fois ces litanies avaient été répétées, pendant le trajet qui dura bien une demi-heure. Tout à coup nos bateliers font une prière plus solennelle, ils arrivent au passage le plus dangereux. ils vont franchir la ligne des récifs, et affronter la barre ; ils luttent contre une vague énorme, suivie d'une seconde aussi redoutable, et puis c'est fini : nous sommes heureusement entrés dans la tranquillité du port, où l'on n'entend plus que le clapotement de l'eau contre les quais.

« En débarquant, nous baisons le sol de la Terre Sainte, et nous sommes accueillis par un Père Franciscain, qui nous conduit à son couvent situé près du port ».

M. Pougnet et ses compagnons de voyage ne firent pas un long séjour à Jaffa : ils en partirent le jour de leur arrivée. On leur procura un char à bancs, où ils s'installèrent avec leurs bagages, et ils prirent la route de Jérusalem, où ils étaient impatients d'arriver : « Nous entamons notre premier voyage en Palestine, disent les notes de M. Pougnet, à travers les plus beaux jardins d'orangers qu'on puisse voir ; nous traversons la plaine de Saron, et nous nous arrêtons pour y passer la nuit, à *Ramlet*, l'ancienne Arimathie, la patrie de Joseph et de Nicodème.

« Le lendemain matin, le ciel est couvert de nuages, on se hâte de partir, mais la pluie ne tarde pas de venir nous incommoder, surtout lorsque après avoir fini de traverser la plaine de Saron, nous commençons à gravir les montagnes, au sommet desquelles s'élève Jérusalem, à 700 mètres d'altitude. Après avoir fait une petite halte à *El Latroun*, nous avons encore à monter pendant cinq heures. Les chemins sont défoncés, la pluie continue, et redouble d'intensité, nous sommes réduits à l'état d'éponge, et notre voiture est devenue une cuve, où nous trempons avec nos bagages. Une vraie cataracte diluvienne vient enfin mettre un peu d'ordre à notre toilette, en lavant la boue, dont les roues de la voiture avaient aspergé nos vêtements. La pluie cesse lorsque nous approchons de Jérusalem. Nous ne montons plus, nous descendons ; notre char accélère sa course, et sans verser, au milieu des grosses pierres qui remplissent le chemin, nous arrivons à la porte de Jaffa. Une minute après nous arrivions au patriarcat, où M. Bonnard et moi sommes attendus, chez Son Excellence, le Patriarche Mgr Vincent Braeco, et reçus avec la plus grande bonté. »

CHAPITRE DIXIÈME

Trois semaines à Bethléem

Description de Bethléem. – L'Orphelinat de Dom Belloni. – Les écoles. La Basilique et la Grotte de la Nativité du Sauveur. – Costumes et mœurs des Bethléemites.

L'abbé Pougnet passa deux jours au patriarcat, pour se reposer un peu des fatigues de son voyage, et le jeudi 15 février, il se rendit à Bethléem pour faire le plan de l'église que lui demandait Dom Belloni. Il y resta trois semaines, employant une partie de chacune de ses journées à son travail d'architecture, et l'autre à visiter Bethléem et les pays d'alentour. Nous trouvons dans ses notes de voyage d'intéressantes descriptions.

« *Bethléem*, ville de six à sept mille âmes, est bâti en forme de croissant ou d'hémicycle, sur le versant de la montagne qui s'abaisse, à l'est, vers la vallée des Pasteurs. Les maisons y sont toutes avec terrasse à un ou plusieurs étages. Elles sont généralement formées de deux ailes qui se relient, sur l'arrière, par un corps de bâtiment, et sur l'avant, par un rez-de-chaussée surmonté d'un ou de deux étages tout ouverts sur rue par une vaste arcade, et voûtés de manière à former d'abord une terrasse voûtée comme une grande niche, quelquefois par une seconde au-dessus ; enfin une terrasse libre s'étend aussi sur l'arrière et les deux ailes. Chaque aile a deux ou trois plans : rez-de-chaussée, un petit étage au-dessus, sorte d'entresol, et le grand étage couvert par la terrasse. Il y a une seule pièce au fond de chaque étage et deux à chacune des ailes. Il n'y a pas de cheminées, même à la cuisine, où l'on se sert de fourneaux en terre cuite très portatifs. Le combustible en Palestine n'est pas abondant.

« *L'Orphelinat* de Dom Belloni, où je suis logé, est bâti presque à l'europpéenne ; ses murs ont environ 1 m. 50 d'épaisseur. Il y a partout des voûtes, sauf quelques pièces du plus haut étage, qui surmontées d'une charpente ont le luxe d'un plafond. Les terrasses s'y succèdent à quatre hauteurs différentes, et des galeries à trois étages entourent une cour intérieure, qui renferme la citerne.

« *L'Orphelinat* catholique est une œuvre de la mission confiée à Dom Belloni, qui la conduit avec piété, intelligence et fermeté. On y admet les orphelins chypriotes, syriens, arabes de tous les pays qui dépendent du patriarcat. On y apprend l'arabe, le français et l'italien. Chaque semaine on affiche la langue que tous doivent parler pendant les sept jours. Le catéchisme s'y fait en arabe, et le rit est latin et maronite. On y cultive la musique, on y a même organisé un corps de musique militaire. On y apprend les éléments des sciences mathématiques, et l'agriculture dans deux annexes agricoles, l'une à Nazareth, l'autre à Beth-djemal, dans le pays des Philistins, près de Bethsamès. On apprend aussi aux enfants les métiers de menuisier, de tailleur qui sont les plus nécessaires dans ces pays. Plusieurs enfants apprennent aussi à travailler la nacre et à sculpter sur bois. Le nombre des enfants est assez considérable, environ 200. On les élève un peu à la dure ; selon l'usage du pays, ils couchent sur la planche il n'y a rien de recherché dans leur nourriture qui est saine et abondante. Si on les détournait des usages du pays, on les exposerait à ne plus vouloir de la vie de leurs semblables.

« Ils sont gais et se supportent bien entre eux, malgré leurs origines diverses ; il y a même des Bédouins parmi eux, ils sont généralement catholiques latins. Ils ont part aux bénéfices de leurs travaux, et, quand ils quittent l'orphelinat, ils emportent leur pécule, qui s'accroît aussi par les récompenses données en espèces sonnantes.

« Il y a aussi à l'orphelinat de Dom Belloni une école d'adultes pour le français, et une école primaire arabe. « L'école des filles est dévolue aux bons soins des Dames de St-Joseph de l'Apparition. Elles ont aussi un hôpital et une salle d'asile, où sont inscrits 160 petits enfants du pays. Ils apprennent en français des prières, des chants, l'alphabet et la lecture. Je les ai visités avec M. Bonnard, et ce m'était un plaisir de les voir lire à l'envi sur le tableau des mots, que peut-être ils ne comprenaient pas encore, et débiter des compliments en français, sans se tromper d'une syllabe. Vive Dieu ! la France est encore là ! Comme on l'aime surtout à l'étranger ! Comme on l'aime, quand on entend bégayer et chanter son langage, près de la Crèche du Saint Enfant Jésus, par les voix enfantines des petits cousins des saints Innocents ! Aussi, ce jour-là, eurent-ils un grand régal de ce qu'ils aiment le plus, les pois chiches et les dragées d'amandes cuites ; ils s'en allèrent heureux, les poches pleines. Car M. Bonnard et moi les leur jetions à pleines mains dans leur salle d'asile, et tous ces enfants s'abattaient sur cette manne, comme durent le faire leurs pères au désert de Sin. Il ne fut plus possible de les retenir en place, quand ils virent toutes ces dragées blanches comme neige répandues sur les nattes qui couvraient le sol. Ils se culbutaient à qui mieux mieux, en se roulant par terre. Ils auraient fourni un joli sujet au pinceau des Raphaël et des Albane. »

Ce que l'abbé Pougnet s'empressa le plus de voir à Bethléem, ce fut la *Grotte de la Nativité du Sauveur*. » Je l'ai déjà visitée, écrivait-il dans ses notes, et je vais rendre compte de tous ses détails. La rue qui passe devant l'orphelinat me conduit sur la place du marché. De là je passe devant la caserne des soldats turcs, en me dirigeant, à travers le parvis et le cimetière chrétien, qui s'étage sur le flanc de la colline de Bethléem, auprès du chemin qui va à la vallée des Pasteurs.

Basilique de la Nativité. – « Me voici au seuil de cette ancienne église constantinienne. Le portique n'existe plus ; à sa place il y a un porche infect, noir, éclairé par une porte étroite et basse. Une moitié de ce porche sert de poste aux soldats turcs, qui constamment sont de garde à la porte de la grotte où naquit Jésus-Christ. Quoique ma taille n'atteigne pas la moyenne, il faut que je me courbe profondément pour pouvoir entrer.

« Je franchis la belle nef à doubles collatéraux de ce bel édifice, que Constantin fit élever à la demande de sainte Héléne, sa mère. Voilà bien 44 colonnes monolithes du calcaire de Bethléem encore debout sur leurs bases, coiffées de leurs beaux chapiteaux corinthiens, portant la croix dans la rosette, à chaque face du tailloir. On peignit autrefois ces colonnes, et sur chacune d'elles on voit encore un saint colossal, que l'on distingue parfaitement, et dont on peut lire le nom sur le phylactère qu'il tient à la main. Ces saints sont de grand style et byzantins. Au-dessous je reconnais la marque indéniable des Croisés ; voilà des séries d'écus surmontés des heaumes du XIIe ou du XIIIe siècle. Parmi les saints, je vois des évêques avec leurs riches ornements, des guerriers byzantins, saint Jean le Précurseur, un, saint anachorète revêtu seulement d'une énorme feuille.

« Une architrave dont les moulures sont richement ornées unit les colonnes dans le sens de la longueur des cinq nefs. Elle possède de beaux rinceaux en suffite. Du milieu de chaque entrecolonnement pend du suffite une méchante lampe. Il y a longtemps que nul n'y a versé de l'huile de dévotion. Cette belle nef est devenue une place publique, on y entre en courant, on y parle, on s'y dispute, on y couche, on s'y est battu.

« En entrant, on ne remarque pas tout d'abord, à cause de l'obscurité du porche, la magnifique porte de bois qui ouvre la basilique ; elle est du plus beau travail de sculpture, mais fort dégradée. Je soupçonne qu'elle aura été dépouillée de ses ornements.

Dans la nef du collatéral extrême de droite, vers le premier tiers, il y a une grande cuve octogone qui fut peut-être un baptistère.

« Au-dessus de l'architrave qui couronne les colonnes, le mur se dresse jusqu'à la toiture qui est en appentis. On ne voit pas de fenêtres aux bas-côtés, mais à la grande nef il y en a une cintrée à chaque entrecolonnement. Ces entrecolonnements ont d'axe à axe 4 m. 50, ce qui donne cette valeur à chaque nef collatérale. La grande-nef a 12 mètres de large, et ses entrecolonnements, au nombre de 11, lui donnent 49 m. 50 de long. La largeur des fenêtres

peut s'évaluer à 2 m. 25, et leur hauteur à 4 m. 50. Le diamètre des colonnes m'a paru de 0 m. 50, ce qui mettrait la hauteur à 5 mètres. Si nous ajoutons à cette hauteur environ 10 mètres pour arriver à l'entrait de la charpente, nous arrivons à 15 mètres pour la hauteur totale jusqu'à l'entrait. Il y a dans les nefs 54 lampes, 5 en ligne par travée ; un grand lustre remplace la 55^{ème}. Du côté de la grande nef, le mur était tout entier couvert de Mosaïques, sur fond or rehaussé de nombreux points brillants de nacre, décoration du plus grand effet. Ces mosaïques l'emportent sur toutes celles que j'ai vues, sauf sur celles de Ste-Pudentienne, à Rome. Malheureusement elles ne sont pas bien conservées. À gauche, il y en a près de la moitié de conservées. La charpente m'a paru assez moderne, elle est à sous-arbaletiers et à doubles contrefiches, avec mains de liaison des fermes.

« Un grand mur sépare la nef du transept ; il est percé de trois portes, l'une à la nef principale est surmontée du plus mauvais tableau, les deux autres sont à chacun des premiers collatéraux.

« Quand on a franchi une de ces portes, on se trouve dans le transept, au-delà duquel les collatéraux se prolongent d'une travée, et le premier d'une travée en sus. Il n'y a point d'absidioles, mais trois absides, l'une au fond de l'église, les deux autres aux extrémités et sur l'axe du transept. Les absides ont perdu toutes leurs mosaïques ; il en reste encore au transept, sur le côté qui fait face à la nef. Comme il n'y a point d'absidioles, les collatéraux se terminent par des murs carrés, qui ont perdu leur ancienne décoration.

« Le sol du chœur est élevé de quatre marches au-dessus de la nef, et c'est justement au-dessous que se trouve la Grotte de la Crèche, où naquit Notre-Seigneur.

« Ce n'est pas du transept que l'on descend à la Grotte, c'est de la travée qui suit, laquelle est élevée au-dessus du transept, ce qui a permis de pratiquer la descente au-dessous, une de chaque côté de cette première travée du chœur, qui sert aujourd'hui de chœur aux Grecs...

« Le croisillon de gauche du transept est censé appartenir aux Arméniens schismatiques. Ils y ont deux autels avec *ciborium*, l'un sert de *prothèse*.

« Les Arméniens schismatiques ont un grand capuchon très pointu, les Arméniens catholiques ne l'ont pas. C'est ainsi qu'on les reconnaît. De même la toque désigne le prêtre grec schismatique, si elle est exactement ronde, et le prêtre grec uni, si elle est légèrement polygonale.

Grotte de Bethléem. – On y descend de chaque côté du chœur des Grecs par un escalier circulaire, convergeant vers une porte de marbre percée dans le flanc de la clôture latérale du chœur. Les escaliers obliquent, et vous conduisent tous deux au point principal de la grotte¹².

Ces deux escaliers ne sont pas l'entrée primitive de la Grotte ; ils paraissent cependant dater de la construction de la basilique. L'ancienne entrée devait être soit à l'ouest au fond de la Grotte, soit à la paroi nord par un passage dans la grotte de saint Joseph.

On est la face tournée à l'orient ; on a devant soi le lieu de la Naissance de Notre Seigneur, et à droite, un peu en arrière, celui de la Crèche. Impossible de ne pas se prosterner tout d'abord, pour baiser l'endroit, où apparut au monde le Saint Enfant Jésus. C'est au côté Est de la Grotte dans une niche ou hémicycle. Il y a un marchepied en marbre, percé à son centre d'un trou rond. Une étoile d'argent, large d'environ 40 centimètres, est clouée sur le marbre, et elle est évidée au centre, au droit du trou, afin de laisser aux pèlerins la satisfaction de baiser le lieu de la Nativité de Notre Seigneur, qui cependant est recouvert de je ne sais quel voile, marbre ou étoffe, de peur qu'on n'enlève peu à peu, par fragment, la roche nue, qui reçut l'Enfant Jésus à sa naissance. En me baissant pour la baiser, j'aperçois, gravée à l'entour du disque, cette inscription :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST

« Là il me semble entendre les cantiques célestes, et voir le Sauveur revêtu, dans son humilité, d'une gloire qui voile ses traits. Je me souviens de la fête de Noël, à Avignon, mon pays natal. Le chant du *Venite exultemus* me semble chanté par les Anges... J'écoute leur ravissante harmonie ; je m'unis à eux et aux pasteurs. J'ai dans la tête le chant mélodieux de l'Invitatoire : *Christus natus est nobis, venite adoremus... procidamus ante Deum, et ploremus coram Domino qui fecit nos, quia ipse est Dominus Deus noster, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus*, et les yeux pleins de larmes, comme les pasteurs, quand ils vinrent avec leurs offrandes, se reconnaître pour son troupeau, je me relève après avoir couvert de baisers le lieu sacré, et je recommence mes adorations à la Crèche du Sauveur, où je m'unis aux Anges qui chantent le *Gloria*.

« La sainte Grotte forme un rectangle de 12 mètres de long et de 3 à 4 de large. Elle est pratiquée dans un banc de rocher calcaire tendre, et elle fut sans doute agrandie et régularisée, lorsque sainte Hélène en fit la crypte de sa basilique. Elle est surmontée d'un plafond d'assez grande portée, qui semble soutenu par une grille en fer.

« Au-dessus de l'endroit où Notre Seigneur est né, la paroi, de la grotte a été creusée de manière à former une petite abside qu'on a revêtue de marbre, jusqu'à la hauteur d'une tablette aussi en marbre, qui sert de table d'autel et recouvre la plaque de marbre, au milieu de laquelle est fixée l'étoile d'argent. Les Grecs schismatiques se sont emparés de cet autel, et l'ont entouré d'une grille, pour que personne autre qu'eux ne puisse y célébrer. Seize lampes sont suspendus devant cet autel, dans le sens de l'hémicycle, et elles brûlent constamment à l'entour de l'étoile. Les Grecs ont plus d'une fois usé de violence pour s'emparer de cette étoile, mais on les a obligés à la replacer et à la laisser accessible à tous.

« L'autel des Mages, ainsi appelé parce qu'il est à la place, où ils se tinrent pour adorer l'Enfant Jésus, appartient aux Latins qui y célèbrent la messe. Il est fort pauvre, et exactement en face de la sainte Crèche ; cette partie, annexe de la Grotte, en est séparée par une colonne, qui, supportant isolée le rocher, fait comme deux entrées à ce réduit, qui est plus bas de deux mètres que le reste de la Grotte. La voûte s'abaisse peu à peu jusqu'à toucher presque le sol derrière la Crèche. Il ne peut y avoir là un autel, mais il y a vis-à-vis, à 1 m. 60, l'autel des Mages.

« La Crèche est une auge en terre, revêtue de marbre, pour qu'on ne l'endommage pas. Un tableau s'élève au-dessus recouvrant le fond de la Grotte jusqu'à terre. Six lampes, (on n'en peut mettre davantage), brûlent au-dessus de la Crèche. »

M. Pougnet décrit ensuite les grottes attenantes, où se trouvent les autels de saint Joseph, des saints Innocents, l'école de saint Jérôme, et les petits autels qui sont au-dessus des tombeaux de ce grand docteur, de sainte Paule et de sainte Eustochium. Il fait aussi la description de l'église des Franciscains dédiée à sainte Catherine : « Elle a été récemment élevée aux frais des fidèles, avec les dons généreux de l'Empereur d'Autriche. Elle est attenante au flanc nord de la grande basilique. Son style est intermédiaire entre le roman et le gothique, et il se ressent d'un éclectisme architectural qui n'a pas exclu les autres styles. Elle a trois nefs, et le chœur, à la manière franciscaine, est disposé derrière l'autel. Elle communique avec la basilique par une porte sans tambour, et avec la Grotte par un escalier qui descend de la seconde travée en tournant autour de l'abside, qui termine le côté nord du transept de la basilique. Il y a un clocher un peu petit, mais garni de plusieurs bonnes cloches, tandis que les Grecs schismatiques quêtent sans cesse pour leur clocher, qu'ils ne bâtissent jamais, afin de ne pas tarir la ressource précieuse de cette quête. »

L'abbé Pougnet a fait aussi le compte rendu de ses visites aux environs de Bethléem, au champ de Booz, à la grotte des Pasteurs, et à leur village appelé maintenant Beït-Sahour, où il remarqua des tombeaux creusés dans le rocher et semblables à ceux qu'il avait vus en Provence, à St-Gens et au rocher de Vénasque. Avec le Père Bresson, il alla étudier et décrire ce qui reste de la *Fontaine scellée*, du *Jardin fermé*, et des *Vasques de Salomon*, au-dessus desquelles il parcourut une vallée qui ressemblait bien à celle de Sénanque.

Tout en étudiant en pieux pèlerin, les lieux qu'il visitait, il faisait aussi des remarques intéressantes sur les costumes et les mœurs des habitants, et en cela il faisait de l'archéologie, car dans ces pays, tout est stationnaire ; les mœurs, les costumes sont encore ce qu'ils étaient, il y a deux ou trois mille ans.

« Le costume des Bethléemites est fort original. Celui des hommes se compose d'une chemise en étoffe ou robe un peu fendue par le côté et qui se croise sur le devant. Lorsqu'elle est fendue dans toute sa longueur, cette robe, qui est ordinairement d'indienne rayée, est retenue par une ceinture quelconque ou une écharpe roulée. Quelquefois une espèce de gilet, avec ou sans manches, se met sur la tunique. Enfin un manteau recouvre les épaules et tout le corps, il est noir pour les bourgeois citadins, et pour les artisans, paysans, pasteurs et chameliers ; il est par égales parties de couleur blanche et marron ou brun, par bandes alternativement blanches et brunes, de dimensions variables. C'est à peu près la forme et la disposition d'une dalmatique sans manches, qui n'aurait pas de bande pectorale. Des ornements en passementerie et en broderie, et des cordons de diverses couleurs agrémentent ce manteau. Les jambes restent nues. Les souliers, lorsqu'il y en a, ont une empeigne fort large ; ils sont en ogive et ont un prolongement vertical au-dessus du talon.

« La coiffure se compose d'un petit bonnet blanc, sur lequel est une sorte de *chechia* avec flot bleu. On l'entoure d'une étoffe voyante, le plus souvent de soie jaune et rouge, avec quelques bandes bleues ou vertes, ayant une grande quantité de cordonnets longs et pendants, qui servent à la fixer. À l'église, on quitte le turban, et on ne garde que le bonnet blanc, ce qui est d'un singulier aspect. En travail de ville on fait de même.

« Voici le costume d'un jeune homme de Beit-Sahour, habile ouvrier en nacre, qui m'accompagne à la grotte des Pasteurs. Jambes nues ; souliers en ogive, larges et pointus, relevés en pointe au-dessus du talon ; chemise blanche de toile, et robe d'indienne serrée par une ceinture en grosse passementerie, ouverte, mais croisée par devant, et au bas sur les côtés ; manches aussi fendues par dessous. Le bord de la poitrine et des manches est agrémenté de quelques passementeries. Sur la tête un simple *tarbouche* ou calotte rouge, en forme de cône tronqué. Tel est le vrai costume des pasteurs, à part le manteau, que l'on ne met que lorsque le temps est froid.

« J'ai décrit ces costumes pour en doter les *Crèches* de la Provence¹³. Ici les costumes ne changent pas, et ceux que je vois remontent bien au temps de Notre Seigneur et des Apôtres.

« La démarche des femmes est très noble, leur costume fort élégant. La robe est invariablement d'une grosse cotonnade bleue, agrémentée sur les côtés par quelques bandes et passementeries rouges, jaunes ou vertes, et sur le derrière au bas, d'un carré formé de plusieurs bandes en travers, qui rappellent la *stola* romaine. Les manches de ces robes sont démesurément larges et ont le bord taillé en pointe ; un petit gland fait toujours tomber la pointe qui ordinairement descend plus bas que le genou. De nombreux bracelets sur le nu du poignet, en sont l'accompagnement indispensable. Le devant de la robe est un pectoral, large carré d'étoffe diverse de la robe, accompagné de passementerie et fendu pour passer la robe. Le collier d'argent est tout échelonné de pièces d'argent, de toutes sortes de vieux écus

En effet, à son retour, M. Pougnet fit réformer les costumes des personnages de beaucoup de crèches. À Avignon, il donna à plusieurs artistes fabricants de crèches des modèles, et il coupait lui-même les vêtements dont ils devaient revêtir leurs personnages.

introuvables, médailles et croix, pièces de toute nationalité. De là l'origine de ces pièces percées d'un trou, que l'on rencontre quelquefois, plus rarement aujourd'hui, parce que ce trou leur fait perdre de leur valeur. Les numismates trouveraient ici de quoi faire un cabinet assez complet. Une espèce de surtout et quelquefois de veste, s'ouvrant par devant, avec manches collantes sur l'avant-bras et ne descendant pas au-delà du coude, compléterait le vêtement des femmes, si j'avais parlé de la ceinture qui varie suivant la richesse.

L'ornement de la tête varie, les petites filles portent une sorte de couronne de pièces enfilées cousues sur une coiffe épaisse. D'autres pièces ou médailles garnissent le devant de la coiffe, les médailles de piété et les croix se placent plutôt sur l'arrière de la coiffe. Un voile, blanc quand il est neuf et les jours de fête, sordide en temps de deuil, couvre toute la coiffe, les côtés de la tête et retombe négligemment sur le dos. Les femmes mariées se distinguent des filles en portant, au lieu de la coiffe, une tiare ou mitre, qui est une sorte de chapeau cylindrique plus haut qu'une chechia, et sur lequel on fixe les médailles et toute la dot de l'épouse. Un bourrelet surmonte la tiare ; et le voile recouvre le tout. C'est très curieux de voir dans les églises les femmes et les enfants accroupis sur leurs talons, ou assis sur des nattes.

« Les femmes ont une singulière manière de porter leurs enfants. Le bébé est perché à califourchon sur l'épaule gauche de la mère, et il s'y tient en vrai cavalier, se cramponnant

parfois au chapeau maternel, jambe d'ici, jambe de là. Quelque fois la mère le retient de la main gauche par le pied, tandis que de la main droite elle vaque à ses occupations, ou porte quelque fardeau. L'usage de porter les enfants à califourchon sur l'épaule gauche fait qu'ils se tournent naturellement à droite du côté de leur mère, et que, n'étant libres que de la main gauche pour saisir les objets qu'on leur présente, ils deviennent presque tous gauchers.

« Ce sont les femmes qui font ici les travaux pénibles, et portent sur leur dos les fardeaux, souvent au moyen d'une corde qui entoure le front. Lorsqu'elles vont à l'eau, elles portent sur la tête leur outre pliée (ces outres sont de peau de chèvre) ; lorsqu'elles reviennent avec l'eau, l'outre remplie se porte en bandoulière derrière le dos, Si elles vont à l'eau avec la cruche, elles la portent sur la tête, couchée, en allant, et droite, au retour.

« J'ai vu une fête d'épousailles : une trentaine de femmes escortées de jeunes filles allaient pêle-mêle chez la fiancée. Quelques-unes portaient sur la tête des paquets contenant des oranges, et toutes chantaient sur un rythme (ré, mi, fa, ré) toujours les mêmes paroles que je n'ai pu saisir. Elles se rendaient sous les fenêtres de la fiancée, pour la régaler de leurs chansons, lui jeter des oranges et recevoir des friandises.

Les prêtres schismatiques, le jour du mariage, vont chercher les fiancés en procession, avec croix et bannières. On se souvient encore d'une histoire à ce sujet. À un embranchement, une partie de la procession passa par une rue, le reste passa par une autre ; il s'en suivit une dispute, une rixe ; le clergé s'en mêla ; il y eut des coups de bâton et même de croix. Pour que cette procession se fasse, il faut donner de l'argent aux Grecs.

« Après la célébration du mariage, il y a festin. La fête se passe en grande partie sur la terrasse, où l'on danse en frappant des mains et en agitant des flambeaux. J'ai vu le cortège de la victuaille : le mari marche devant gravement ; après lui viennent quatre hommes tenant chacun un coin d'une couverture, dans laquelle il y a une grande corbeille remplie de quartiers de viande émergeant d'une grande quantité de riz ; vient ensuite une troupe d'une quarantaine de femmes, chantant sur un rythme des paroles arabes qui, par le geste, l'accent et le son, se traduisent par cette phrase de glouton : Nous allons bien nous régaler. Moins de deux heures après, toutes ces victuailles étaient avalées. »

Pendant les trois semaines qu'il passa à Bethléem, l'abbé Pougnet avait pris toutes les indications qui lui étaient nécessaires, pour faire les plans de l'église qu'on lui demandait. Dom Belloni nous a écrit le 9 janvier 1899 : « M. l'abbé Pougnet est resté quelques jours à notre orphelinat, pour prendre les mesures du terrain sur lequel nous voulions construire notre église, et pour s'informer des prix des matériaux et des journées des ouvriers, afin de pouvoir faire le devis. Quelques mois plus tard, il nous envoya de France, *gratis*, les plans et devis de notre église. Mais à cause de l'exiguïté de nos ressources, nous n'avons pu exécuter ce joli plan c'est bien avec regret que nous l'avons modifié, et notre église est de style un peu mélangé. Ce cher ecclésiastique nous a fait une excellente impression, et nous a laissé le meilleur souvenir de son bon caractère, de sa piété et de sa modestie. »

CHAPITRE ONZIÈME

Cinquante Jours à Jérusalem

Description de l'église de sainte Anne, sa ressemblance avec l'église de l'abbaye de Sénanque. – Description du Saint Sépulcre, du Calvaire. – Travaux de M. Pougnet chez les Arméniens. – Le Mur des pleurs – Le tombeau de David. Dernière visite à Bethléem, aux Lieux Saints de Jérusalem. – Adieux. – Départ.

Le 9 mars, M. Pougnet quittait Bethléem pour venir à Jérusalem, chez les Pères Blancs à Sainte-Anne. Le lendemain, il visitait leur église, et il en faisait la description en commençant par la crypte :

« Sous l'église, il y a une crypte qui renferme la chambre de l'Immaculée Conception, celle de la Nativité de la Sainte Vierge et la grotte de sainte Anne. Cette crypte s'étend sous le bras droit du transept, en tournant autour du pilier sud-ouest du transept, qui en forme le centre. En s'adossant à ce pilier, on est en face de l'abside principale de la crypte, laquelle tourne à l'est, et correspond au-dessous de l'arceau sud qui porte la grande coupole du transept. L'architecte, restaurateur de la crypte a revêtu de pierre les pierres brutes de la roche en cet endroit. L'autel qui est dans la petite travée à droite, et par suite correspondant mieux avec le centre du transept, serait le lieu de la Nativité de Marie. Du côté opposé, c'est-à-dire à la droite de l'autel de l'Immaculée Conception, il n'y pas d'autel, ni d'absidiole ; mais le mur s'ouvre et donne accès dans une grotte à découvert, qui tournant autour de l'abside de l'Immaculée Conception, vient aboutir à une chambre ronde, qui serait sous l'ancien emplacement de l'autel de l'église supérieure ; la paroi de la manche qui y mène raserait le pilier sud-est du transept, et cette salle arrondie aurait renfermé, à une époque que je ne saurais déterminer, les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne.

« L'église de Ste-Anne est à trois nefs, transept, trois absides, voûte d'arêtes, à cause des fenêtres et le dôme est sur trompes spiriques, c'est-à-dire pendentifs. La coupole commence même sur l'arête des arcs-doubleaux, dont la face est coupolique, sans ressaut avec son remplissage, elle est un peu tiers-point comme son abside. Les saillies des piliers sont d'après le pied grec de 0 m. 29 c. en moyenne, à part cela, suivant les données des églises de Provence. On aperçoit encore dans les piliers à redans des traces de balustrades ou chancels. Tout, dedans et dehors, est en pierre de taille. Le chevet, polygonal à l'extérieur, a trois fenêtres ; celle du milieu un peu plus grande, est accompagnée de deux colonnettes que les autres n'ont pas. À part quelques ornements tout à fait byzantins aux chapiteaux, et deux figures, où l'on voudrait voir les animaux évangéliques, l'ornementation fort sobre serait provençale. On a cru devoir mettre des écrans de pierre aux fenêtres. L'église a été parfaitement restaurée par l'architecte M. Mauss, et elle est fort bien entretenue.

« Je suis frappé de la ressemblance de l'église de Ste-Anne, à Jérusalem avec celle de l'abbaye de Sénanque au diocèse d'Avignon. Il n'y a de différence que sur trois points. À Sainte Anne, le transept n'a que trois absides, la coupole est sur pendentifs, et les bas-côtés sont voûtés d'arête, tandis qu'à Sénanque le transept a cinq absides, la coupole est sur trompe à niche, et les bas-côtés sont voûtés en berceaux rampants. À Sainte Anne comme à Sénanque, l'abside a la forme d'un demi-dôme, dont le générateur serait l'ogive tiers-point »¹⁴.

Puisque l'église de Ste-Anne à Jérusalem et celle de Sénanque au diocèse d'Avignon, commencée en 1150 et achevée en 1175, sont si bien semblables ; on se demande laquelle des deux a servi de modèle à l'autre¹⁵ ? Si l'église de Jérusalem n'a été bâtie qu'au commencement du XIIe siècle, ce genre d'architecture aura été importé en Palestine par les Croisés ; mais il est à présumer qu'ils l'auront introduit en France, si l'église de Ste-Anne a été construite avant le XIe siècle. En effet on possède à Jérusalem des documents écrits du IXe et même du VIIe et VIe siècles, qui mentionnent l'église de Ste-Marie, *ubi nata est Maria*, à côté de la Probatique, et, au commencement du XIIe siècle, il y avait, adjacent à cette église, un monastère de Religieuses Bénédictines.

Au Congrès scientifique de France tenu à Aix, en décembre 1866, M. Pougnet présenta un rapport sur l'architecture religieuse de la Provence au moyen âge, et il affirma que, « pour

Voici la description de l'église de Sénanque, qui se trouve dans la Monographie de l'abbaye de Sénanque par l'abbé Moyne, Avignon, Aubanel 1857. Il y a tout lieu de croire que M. l'abbé Pougnet, alors au début de ses travaux d'architecture, a fourni à M. Moyne tous les détails techniques de cette description :

« En entrant dans l'église de Sénanque qui est orientée du sud au nord, on est frappé de la sévère simplicité qui en caractérise la construction. Une voûte en berceau à tiers-point, sans arc-doubleau ni nervure, distingue la nef du milieu qui est limitée de chaque côté par un mur percé de cinq arcades. Le point d'appui de la voûte sur les murs est indiqué par une corniche qui court sur les deux côtés, mais à une hauteur inégale. La nef est éclairée par deux fenêtres étroites, ouvertes à l'orient par un œil-de-bœuf garni de douze lobes cintrés. Les arcades ouvrant dans les basses nefs sont à tiers-point à peine sensible, excepté les plus rapprochées du sanctuaire remarquables par leur plein-cintre. Leurs pieds-droits sont carrés et redoublés aussi bien que leur archivolt, qui n'a point de saillie ; les impostes n'en ont d'autre que celle qui est destinée à soutenir les cintres de construction et de réparation. Les voûtes des basses nefs ne sont ni un berceau ogival complet, ni un demi berceau, mais les trois quarts, sorte d'arc boutant intérieur destiné à soutenir la poussée de la grande voûte, à défaut des contreforts qui ne descendent pas jusqu'au sol, et des arcs-boutants extérieurs. Ces deux nefs latérales ont des piliers carrés saillants, mais avec cette singularité qu'ils ne se regardent point directement, d'où il résulte que presque tous les arcs-doubleaux ne portent qu'à demi, quoique posés obliquement à la direction de la voûte.

bâtir ses églises romanes, la Provence n'avait pas eu besoin d'une importation byzantine ou syrienne. Un auteur éminent, ajoutait-il, dont la parole fait presque toujours autorité, s'est servi des rapports de ressemblance de l'appareil et des moulures venus de la région d'Antioche, pour affirmer l'identité de notre style avec celui du Hauran. J'avoue qu'il y a quantité de points de ressemblance, mais je ne m'en étonne point. Ces deux architectures, filles toutes deux de l'architecture romaine, toutes deux modifiées par une infusion grecque, ont pu, ont dû se retrouver semblables, comme deux filles d'une même mère. Je ne vois rien dans les plans des monuments syriens publiés, dont je retrouve la trace en Provence ; la ressemblance n'est que dans les détails puisés à la source commune. »

Mais lorsque M. Pougnet constata, dix-sept ans plus tard, la presque entière ressemblance de l'église de Ste-Anne avec celle de Sénanque, ne dut-il pas penser, qu'après les deux

premières croisades, l'architecte provençal, s'il n'avait connu l'église de Ste-Anne à Jérusalem, n'aurait pas su si bien la reproduire ?

M. Pougnet passa une cinquantaine de jours à la maison des Pères Blancs à Ste-Anne, et il ne perdit pas son temps. Avec l'aide du Père Toulotte, chercheur infatigable et érudit, il étudia la topographie ancienne et moderne de Jérusalem, ses enceintes, ses portes ; il fit des recherches et des dissertations sur le tombeau de David, il visita en détail tous les Saints Lieux de la cité sainte, le Temple, le Cénacle, etc., et dans le compte rendu de son pèlerinage, il les a décrits, non d'après ce qu'il avait pu lire dans les livres, mais d'après ce que, avec ses aptitudes d'architecte et d'archéologue chrétien, il avait vu et constaté. Nous ne donnerons ici que le récit de sa visite au Saint Sépulcre et au Calvaire, la description qu'il en fit, et les sentiments qu'il éprouva.

15

Mgr Toulotte nous a dit à Rome, que l'église du Prieuré de Binson (Marne) patrie du Pape Urbain II, est aussi du XIIe siècle, et sur le modèle de l'église de Ste-Anne.

« Le transept, percé à l'orient d'un oculus et de deux fenêtres, est entièrement aveugle de l'autre côté, parce que la voûte du dortoir continue à l'occident la voûte de l'église.

Le dôme, malgré son apparente simplicité, est un des plus remarquables qui existent. Il porte sur quatre arcs-doubleaux soutenus par huit colonnes engagées.

Elles circonscrivent un espace non pas carré, comme on le croirait à première vue, mais trapézoïde : trois côtés sont égaux, le quatrième est moins étendu d'environ 0 m. 80 c. Dans les angles et entre les arcs-doubleaux, s'élève un pilastre cannelé, sur lequel repose une petite corniche circulaire, au-dessus de laquelle se creuse une niche dont l'arc polylobe forme un gracieux ornement qui interrompt la nudité du mur. Une corniche règne plus haut, pour indiquer le point où s'assied la voûte, à huit pans irréguliers, ceux des angles égalent à peu près la moitié des autres. Le sommet est percé d'une ouverture circulaire, qui prend jour dans le clocher, usage universel dans le midi, toutes les fois que le clocher surmonte un dôme.

« Comme à Cîteaux, le transept de Sénanque présente cinq absides, toutes voûtées en cul-de-four. Il y a dans chacune un autel formé d'un simple cube de pierre, entre deux moulures. Le maître-autel, quoique plus grand, n'a rien qui le distingue des autres : c'est la même simplicité sévère : une table de pierre sur un cube sans ornement. Chaque abside est ajourée par une fenêtre étroite, qui s'ouvre dans le fond, la grande abside en a trois, à l'instar de Cîteaux.

« L'église de Sénanque n'a rien perdu de son premier caractère elle est telle qu'elle fut à la fin du XIIe siècle, parée de sa simplicité, et sans autre ornement que la piété de ses moines. »

Le Saint Sépulcre. – « Au milieu du quartier du Gareb, se trouve l'église du Saint Sépulcre. C'est une agglomération d'églises et de couvents. On y arrive par une ruelle en pente, qui longe le parvis, où l'on voit encore quelques bases de colonnes, restes d'un portique des débris de ces colonnes sont rangés sur le côté sud du parvis. À l'est et à l'ouest, il y a des chapelles et des couvents.

Au nord, du côté droit, il y a un avancement avec escalier pour monter à la chapelle, qui est à l'endroit où se tenaient la Sainte-Vierge et saint Jean, au moment du crucifiement. Une fenêtre fait communiquer cette chapelle avec le Calvaire.

Au fond du parvis, à gauche, il y a la double porte du Saint-Sépulcre. Le fond est comme divisé en deux, par un trumeau qui unit une porte double avec une fenêtre double, le tout flanqué, d'un côté par le clocher, et de l'autre par le Calvaire et la chapelle de la Sainte-

Vierge. Cette façade entière est du temps des Croisades, avec des ornements en relief, dans le beau style de transition des cathédrales d'Arles et de Châlons-sur-Marne. La porte est composée de deux portes juxtaposées avec colonnes précieuses. Ces portes sont garnies de fer, verrous et cadenas... La porte de droite est toujours fermée ; celle de gauche s'ouvre à deux battants ; elle est ornée de sujets en bas-relief et fort riches. Le tympan était en mosaïque détruite maintenant. Deux grandes fenêtres correspondant aux portes sont percées dans le reste du mur ; elles sont aussi richement ornées. Une corniche à modillons achève cette partie de la façade. Le clocher découronné et enclavé dans le pâtre des chapelles des Grecs ne dépare pas l'ensemble de cette façade, qui est réellement imposante, et donne une haute idée de la dévotion et du goût exquis de nos ancêtres les Croisés.

« En entrant dans l'église, on a le Calvaire à droite, et à gauche le divan des soldats turcs qui ont la garde de ce saint lieu. On va, à quelques pas droit devant soi, baiser la pierre de l'Onction, et l'on se dirige, à gauche, vers la rotonde du Saint Sépulcre, monument vénérable qui en occupe le centre. Le pèlerin se hâte d'y entrer. Il s'en approche rempli d'émotion, le salue d'une génuflexion, tremble avant d'y pénétrer, s'arrête un instant dans le vestibule, comme s'il voyait l'Ange assis sur la pierre du tombeau ; il baise cette pierre, puis se courbant profondément (l'on ne saurait entrer autrement, tant la porte est basse), il se trouve subitement, en présence de ce que ses yeux ont tant désiré de voir, la place où fut déposé le corps inanimé de Notre Seigneur ; il tombe à genoux, et baise avec joie et amour cette pierre consacrée par ce précieux dépôt. On l'a recouverte de marbre pour la protéger contre les indiscretions des pèlerins. Au reste on a couvert de marbre tout l'intérieur du Saint Sépulcre, et de pierres polies l'extérieur.

« Ainsi le Saint Sépulcre se compose d'abord d'un vestibule carré, taillé dans le rocher, appelé Chapelle de l'Ange. Quatre personnes peuvent s'y tenir à l'aise de front dans tous les sens. Il y a deux portes vis-à-vis l'une de l'autre : l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Au centre de cette petite chapelle il y a sur un pied, une partie de la pierre qui ferma l'entrée du saint tombeau, et sur laquelle l'Ange s'assit.

« La porte qui est du côté de l'est se ferme à clé, celle qui est vis-à-vis reste toujours ouverte, et introduit dans la chambre funéraire. En y entrant, on voit à droite la place où fut déposé le corps du Sauveur ; c'est un sarcophage élevé de 0 m. 70. au-dessus du sol, taillé dans le roc, comme une auge d'environ 2 m. de long et 0 m. 75 c. de large. C'est le tombeau de Notre Seigneur, vide du dépôt sacré qu'il ne garda que trois jours, vide par la puissance de Celui qui y fut enseveli, et qui en sortit par sa propre puissance, sans briser la pierre qui le fermait, ni aucune des parois. Il a fallu que les Grecs altérassent ce témoignage, en approfondissant le plafond, et en y perçant un conduit pour la fumée des lampes nombreuses qui y sont suspendues. Ils ont été les plus grands destructeurs du Saint Sépulcre. Pour pouvoir, sans risquer leur vie, procéder, le samedi saint, à leur cérémonie sacrilège du prétendu feu sacré, ils ont ouvert quatre petites lucarnes rondes dans les parois du vestibule ou Chapelle de l'Ange, et la France les a laissés faire. Ils mirent le feu à la coupole qui s'effondra et faillit anéantir le Saint Sépulcre, et la France gardienne des Lieux Saints, au lieu de venger cette insulte, et de craindre les Grecs, même lorsqu'ils offrent de l'argent *Timeo Danaos et dona ferentes*, accepta leurs concours pour relever le monument qu'ils avaient incendié. Pour épargner quelque mille francs, elle diminua son influence, et donna aux Grecs un prétexte

pour envahir ou revendiquer ce qui ne leur appartenait pas. Non, ainsi n'aurait pas agi la France de Godefroy, de Philippe-Auguste et de saint Louis.

« Le rocher du Saint Sépulcre ne se voit, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, il a été taillé et revêtu jadis de marbre. Depuis l'incendie, ce n'est plus à l'extérieur que de la pierre polie. L'architecture de ce revêtement n'a pas de valeur, on a laissé y adosser au chevet une chapelle Copte sans intérêt. Elle est fermée par des grilles, que ces pauvres Coptes ne manquent pas d'ouvrir, quand la procession des Latins fait le tour du Saint Sépulcre ; leurs prêtres sont là, et leur autel est illuminé. Quand viendra le jour où ils se réuniront à notre sainte mère l'Église, qu'ils semblent reconnaître par cet acte respectueux ?

« En avant de la porte extérieure du Saint Sépulcre, il y a des bancs en carré, qu'on appelle le Chœur des Latins. Sur les bancs les plus rapprochés de la porte, sont placés d'immenses candélabres, deux de chaque rite avec des flamberges très hautes ; il y a aussi d'autres candélabres de moindre dimension. Les croix des Latins, avec les effigies de la Sainte Vierge et de saint Jean, avec celles des Grecs et des Arméniens ornent le triple couronnement de l'édicule du Saint Sépulcre. Quand il y a office pontifical des Latins, on élève devant la porte du Saint Sépulcre : un autel d'argent, orné de chandeliers fort riches, entre lesquels on place des vases à fleurs d'argent, ou mieux de plaques d'argent en forme de bouquets de fleurs en demi-relief. Le trône du patriarche se dresse vis-à-vis, adossé à la porte de l'église grecque, qui jadis était le chœur des chanoines du Saint Sépulcre.

« La grande rotonde, dont le Saint Sépulcre est le centre, est la partie principale de la basilique... »

M. Pougnet fait la description détaillée et technique de cette coupole, des diverses chapelles appartenant aux Latins, aux Grecs et à d'autres schismatiques, et il finit par la description du Calvaire.

Le Calvaire. – « Sur le flanc Est du transept, où est la porte d'entrée, il y a un perron qui avance devant le transept vis-à-vis le divan des Turcs gardiens du Saint Sépulcre. On y monte par deux escaliers fort raides, à cause de la hauteur des marches. L'escalier de droite, qui appartient aux Latins, part de la porte murée de la basilique ; l'escalier de gauche appartient aux Grecs, il part du déambulatoire tout près de la pierre de l'Onction. Sur la plate-forme du perron s'ouvre la chapelle du Calvaire élevée d'environ 4 mètres au-dessus du sol de la basilique. On y arrivait aussi autrefois par la chapelle extérieure de la sainte Vierge, mais on a fermé par un mur bas et une grille la porte de communication.

« L'ensemble de la double chapelle du *Calvaire* forme un carré, dont le rentre est occupé par un gros pilier, qui reçoit les retombées de ses arceaux et de quatre arêtes de voûte. La partie droite appartient aux Latins, celle de gauche aux Grecs.

On est vivement impressionné en entrant dans cette chapelle, on se sent porté à prier. On n'y est dérangé que par les signes de croix et les prostrations des Grecs. Alors on se réfugie dans un coin de la chapelle latine, et l'on peut y passer des heures dans l'adoration et le recueillement. En se tenant à la porte grillée de la chapelle de la Sainte Vierge, on voit quatre stations du chemin de la Croix. On a à sa gauche la place où Notre Seigneur fut dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel. Cette place de la Xe station est marquée par une mosaïque du genre Alexandrin, à petites tesselles de marbre, comme on en voit tant encore à Rome, surtout à Ste-Marie *in Transtevere*. Le fond de la chapelle latine est occupé par l'autel du Crucifiement qui est la XIe station.

Entre la chapelle latine et celle des Grecs, il y a un autel qui est la XIIIe station, le lieu où se tenait Notre Dame des Douleurs. Je n'essaierai pas de décrire cette partie de la chapelle, je l'ai visitée bien souvent. Je n'ai vu que la mosaïque que je viens d'indiquer, celle du même genre qui est sur l'emplacement du crucifiement, l'autel bien simple de la *Mater Dolorosa*, dont le tableau ne la montre qu'en buste, et la voûte qui est d'arête. L'idée de regarder autre chose, et d'étudier cette chapelle ne m'est pas venue. J'ai mieux vu celle des Grecs où fut érigée la croix, XIIe station. Un peu en avant du fond, s'avance le rocher, comme un gradin d'environ 0 m. 40 c. de hauteur, un peu comme un long banc qui occuperait le fond, et

reviendrait en avant des deux côtés. Un autel suspendu sur colonnes réunit les parties opposées du banc. C'est en se plaçant sous l'autel, qu'on peut, à genoux, baiser le bord du trou, où fut plantée la Croix. La place des croix des larrons est un peu irrégulièrement disposée, et plus en avant que celle de Notre Seigneur. Celle du bon larron est à droite, qui est la gauche du pèlerin. La fente du rocher se voit entre le trou de la Croix du Sauveur et le trou de la Croix du mauvais larron. Cette fente est fort large : elle pénètre, à travers la roche, jusque dans la grotte d'Adam, qui est au-dessous, et par le travers de la grotte au-delà. Le banc de rocher est tout recouvert de marbre, et on ne peut plus le voir. On a laissé seulement un trou au droit du trou de la Croix, et en passant la main à travers un disque d'argent que l'on baise, on peut enfoncer la main et toucher une pierre du trou. Mais ce n'est plus la vraie roche du Calvaire. C'est une autre pierre que les Grecs y ont mise à la place de la pierre du trou, qu'ils enlevèrent et envoyèrent à Constantinople. Elle n'y arriva pas, le vaisseau qui la portait fit naufrage, et elle fut engloutie dans la mer. J'ai touché aussi la fente du rocher, qui est recouverte par une grille de cuivre, que l'on découvre en faisant tourner une plaque.

« Le fond de la chapelle, du sol à la voûte, est occupé par un retable d'argent divisé en compartiments ou cadres en bas-relief, représentant à la fresque les scènes de la Passion. De plus un crucifix en bas-relief d'argent se dresse derrière l'autel, et est accompagné des deux statues d'argent de la Sainte-Vierge et de saint Jean debout derrière l'autel. Le reste de la chapelle est entièrement peint en mauvaises peintures grecques, de scènes diverses. »

M. Pougnet fut chargé de quelques travaux à Jérusalem. Il fit le plan de l'autel majeur de l'église de sainte Anne, et le fit exécuter par M. Cantini, habile marbrier de Marseille. Ce bel autel avec son Ciborium a été inauguré en 1897.

« Les Arméniens unis, a écrit M. Pougnet dans ses notes de voyages, possèdent à Jérusalem une maison assez vaste qui comprend l'emplacement de la IIIe et de la IVe station du Chemin de la Croix : la première Chute de Notre Seigneur et sa Rencontre avec sa sainte Mère ; ils m'ont chargé de restaurer toute cette maison, et d'y faire d'abord un hospice pour les Arméniens catholiques avec logement du curé, et ensuite une église à trois nefs qui aura environ 15 mètres de largeur, 27 de longueur et 19 de hauteur du sol au sommet de la coupole.

« Les Frères des écoles chrétiennes de Jérusalem m'ont prêté leurs instruments d'arpentage, et m'ont donné pour m'aider dans mes mensurations un frère avec trois élèves, dont les deux fils du Consul d'Espagne. Il a été assez difficile de faire le relevé du terrain du *Spasme*. »

Il en vint à bout cependant, et il fit les plans qu'on lui demandait. En 1893, l'hospice et le logement du curé étaient achevés, l'église était commencée, les murs et les piliers s'élevaient jusqu'à la naissance des voûtes, et, au milieu des échafaudages, pendant le Congrès Eucharistique de Jérusalem, les Arméniens catholiques y célébrèrent solennellement, selon leur rite, un office pontifical, en présence des évêques, et des pèlerins congressistes.

Cette église de style byzantin n'est pas encore achevée. Il y manque une partie du chevet, les voûtes et la coupole. « Quand elle sera finie, nous écrit de Jérusalem, le R. Père Féderlin, Supérieur de Ste-Anne, elle sera certainement une des plus belles de la ville sainte. Actuellement on ne célèbre la messe que dans la crypte, qui a été construite d'après les dessins de M. Pougnet. »

Il alla voir les Juifs au Mur des pleurs. « À cet endroit, disent ses notes, la muraille d'enceinte du temple est bien conservée, il y a des blocs énormes. Les Juifs y vont pleurer sur les ruines du temple ; ils lisent une série de versets et de prophéties sur le temple, en pleurant et en balançant la tête et le corps ; ils sont assis ou debout, la face tournée contre le mur. Le jour que je les vis, cela me fit mal, et je pleurai presque comme eux, en me rappelant les prédictions de Notre Seigneur sur le temple, dont il ne reste plus pierre sur pierre ; car il ne subsiste que le mur du parvis extérieur qui n'en faisait pas partie.

« C'est surtout le vendredi à trois heures, jour et heure de la mort de Notre Seigneur, et de la prise du temple par Titus, que les Juifs, hommes et femmes, se réunissent pour pleurer. Ce

n'est que par cet endroit qu'il leur est permis de s'approcher du temple ; ils touchent le mur, le baisent, y collent leur front, tout en lisant dans leurs vieux livres,

« On reconnaît les Juifs à leurs longs cheveux bouclés sur les tempes, à leur turban de peau de bêtes garnies de leurs poils, à leur chapeau à la nivernaise qui jure avec leur houppelande orientale »

M. Pougnet retourna plusieurs fois à Bethléem pour continuer les études qui l'intéressaient. Il y cherchait le tombeau de David. « Au Cénacle, écrivait-il, on m'a montré deux sarcophages à dos d'âne, recouverts d'une misérable étoffe, prétendus tombeaux de David et de Salomon ; on montre au-dessous un autre sarcophage comme étant vraiment celui de David. J'ai baisé les piliers du Cénacle, mais quoiqu'on ait cherché à le prouver, je suis certain que le tombeau de David n'est pas au Cénacle. J'ai toute une thèse à ce sujet, et s'il plaît à Dieu, je tâcherai de trouver le tombeau du roi prophète. J'ai donné l'éveil, des érudits le cherchent avec moi. Il est à Bethléem, à côté des tombeaux de Salomon, de Jessé, d'Asaph et des saints Innocents, dans une grotte, entre les deux aqueducs de Salomon et de Pilate, sur le rocher proéminent entouré de l'aqueduc de Pilate, rendez-vous des promeneurs de Bethléem. »

M. Pougnet était à Bethléem, le 28 avril ; c'était le samedi saint des Grecs. « J'ai vu, écrit-il, l'arrivée de leur feu sacré, porté par trois hommes à cheval. La Basilique était devenue pire qu'une place publique. C'était hideux, et plus hideux encore le mélange de tous les schismatiques. J'en ai eu assez, de voir cela de la porte de communication des Franciscains. La basilique était remplie de fumée sentant la barbe et les cheveux brûlés. Ces stupides s'imaginent que leur feu sacré ne brûle pas, ou, tout au moins, qu'il purifie des péchés ; ils le passent à travers leur barbe et leurs cheveux, s'estimant purifiés, s'il en brûle une partie. – Que penser d'un feu qui ne descend du ciel, qu'après la permission donnée par le Pacha honnêtement bachsisché ! »

L'abbé Pougnet était sur le point de retourner en France ; il termine ainsi le compte rendu de son voyage : « Je n'ai plus le temps de rien écrire, il me faut partir. Je vois la Crèche une dernière fois. Je fais mes adieux à Bethléem, à Dom Belloni. Je reviens à Jérusalem, et le lendemain, 2 mai, je vois les Frères, Ste-Anne, le Père Didon. Je reçois le diplôme de Chevalier du Saint Sépulcre. Je revois tous les Lieux Saints, le Saint Sépulcre dans le plus grand détail. Le jour de l'Ascension, 4 mai, je dis la messe au Mont des Oliviers. Je revois le panorama de Jérusalem, en descendant dans la vallée du Cédron. Je jette un dernier regard sur le Jardin de Gethsémani, je vais faire une dernière prière à la grotte de l'Agonie, au tombeau de la Sainte Vierge, à l'Immaculée Conception, à Sainte-Anne, à l'église de la Flagellation ; je parcours jusqu'au bout la voie douloureuse, jusqu'au Calvaire, dont je touche la fente, je suis la procession des Latins autour du Saint Sépulcre, je recueille quelques fleurs jetées sur le passage de la relique de la vraie Croix. Je boucle ma malle, et me voilà prêt à partir. La voiture arrive, je fais mes adieux aux bons Pères de Ste-Anne, et je pars. Que Dieu me soit en aide, et me préserve de tout accident ! »

CHAPITRE DOUZIÈME

Études et travaux archéologiques

Voyages d'études en Italie et en France. – Croisade de Montalembert contre le Vandalisme. – Goût de M. Pougnet pour l'art chrétien du moyen âge. – Il étudie l'archéologie sacrée. – Il publie des articles dans la Revue des Bibliothèques paroissiales. – Les baptistères. – Les sarcophages. – Son étude sur l'architecture de la Provence au moyen âge. – Divers travaux d'art, dont il donne les plans aux artistes.

M. Pougnet revint de Jérusalem, le cœur embaumé du parfum des Lieux Saints, et l'esprit enrichi de toutes les connaissances qu'il avait acquises, en étudiant les monuments les plus fameux de la Terre Sainte. Il fit plusieurs voyages en Italie, non comme les touristes qui jettent un regard sur les curiosités qu'ils rencontrent, les admirent un instant, et s'en vont, n'emportant que quelques vagues souvenirs ; mais il étudiait à fond les chefs-d'œuvre qu'il rencontrait, il en saisissait promptement tous les détails, les particularités, il prenait des notes, des croquis, dont il savait se servir.

En 1879, il avait passé le mois de septembre à Rome et en Italie, et, de retour à Marseille, il écrivait à un de ses amis : « Je rentre tout content de mon pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, avec une bonne collection de notes et d'observations sur les monuments de Rome, dont j'espère profiter. J'ai vu aussi, comme pèlerin, Assise et la Portioncule, et, comme artiste, architecte et archéologue, Gênes, Pise, Florence, Naples et Pompéi, Venise et Milan. J'étais heureux, une seule chose m'inquiétait : c'était le travail que j'avais laissé en arrière, et en rentrant j'en trouve beaucoup d'accumulé. »

Il fit de plus nombreux voyages en France, où il trouvait mieux les modèles d'architecture qui lui plaisaient, et dont il voulait s'inspirer dans ses travaux.

Pendant presque toute la première moitié du XIXe siècle, on avait perdu le goût et le sens de l'art chrétien. Les nouvelles églises que l'on bâtissait étaient sans caractère religieux, banales et presque païennes. La Révolution, en s'emparant des biens du clergé, avait disposé des églises et des monastères. Le Concordat avait fait rendre au culte une partie des églises ; mais tout le reste était vendu ou à vendre. Le Gouvernement conservait bien quelques édifices, mais il les dégradait en les transformant en casernes, en prisons, en les affectant à des services civils. Les acquéreurs des églises et des monastères les laissaient tomber en ruines, parce qu'ils ne rendaient rien, et que leur entretien eût coûté fort cher, ou bien ils les cédaient à vil prix aux *Bandes Noires*, qui trouvaient quelque bénéfice en les démolissant pour en vendre les matériaux. Ainsi chaque année, les plus beaux restes de l'architecture chrétienne au moyen âge tombaient peu à peu, sous les coups du marteau des démolisseurs.

Contre ces Vandales il fallut faire une croisade, qui eut pour prédicateurs Victor Hugo et surtout Montalembert. Ils furent si éloquents qu'ils firent comprendre et goûter, même dans les sphères officielles, les arts du moyen âge. Dans sa première harangue, en 1833, Montalembert s'écriait : « L'art du moyen âge est catholique avant tout ; il est la manifestation la plus imposante de l'Église, dont je suis l'enfant ; la création la plus brillante de la foi que m'ont léguée mes pères. Le vandalisme moderne est non seulement à mes yeux une sottise, c'est de plus un sacrilège... »

Le 27 juin 1847, il prononça un magnifique discours sur le *vandalisme dans les travaux d'art*¹⁶ ; ce fut la dernière bataille qu'il livra aux Vandales, et cette bataille fut une victoire. Le *Comité historique des arts et de monuments*, dont il était membre, admit ce principe : *Que les églises nouvelles, quant au plan, à la disposition des parties, à l'ornementation et au style, doivent être une imitation des anciens monuments chrétiens.*

Pougnat commençait alors tout seul, ses études d'architecture ; son goût, son zèle pour la beauté de la maison de Dieu, tout l'engagea à s'enrôler dans la croisade victorieuse. Il fut d'abord un des plus fervents admirateurs des monuments de l'architecture chrétienne au XIII^e siècle, et bientôt un des plus fidèles et plus habiles architectes, pour s'en inspirer et en reproduire le style et les beautés, dans les nombreux édifices religieux qu'il fut chargé de construire. Il ne recula devant aucune peine, aucune fatigue. Il parcourut souvent la France et

Dans ce discours, Montalembert déplora la démolition des remparts de Carpentras, plaida ardemment la cause de ceux d'Avignon menacés par les Vandales d'alors, et il signala vivement les effroyables dévastations commises dans le Palais des Papes, dont on avait fait une caserne. « La ville de Carpentras, disait-il, avait des murs très anciens qui attiraient les voyageurs ; ils ont été détruits... C'est à la Commission du Ministère de l'Intérieur que je prends cette opinion : elle dit que Carpentras était une des villes les plus jolies, quand elle avait ses murs, et qu'aujourd'hui il n'y a pas de bourg plus insignifiant et plus vulgaire. La définition est très juste, et je souhaite qu'elle retentisse au cœur de ceux qui ont ainsi déshonoré leur ville : (*rires et adhésions*).

« Croirez-vous que les conseillers municipaux d'Avignon ambitionnent le même sort pour leur ville, en cherchant à rivaliser de vandalisme avec ceux de Carpentras ? (*nouvelle hilarité*).

« Tous ceux qui ont passé dans cette ville d'Avignon savent quelle empreinte de grandeur et de beauté lui donnent les restes du Palais des Papes et de ses autres monuments ; ils savent aussi qu'elle n'a pas de trait plus caractéristique que ses anciens remparts. Eh bien ! dans un des tracés du chemin de fer de Lyon à Avignon, on fait passer la voie par les remparts, que l'on remplace par une chaussée. Je ne sais si ce tracé a été préféré par le Ministère, mais je sais qu'il a été appuyé avec instance par la ville d'Avignon. Et on veut détruire ses remparts, pourquoi ? Pour satisfaire la cupidité des propriétaires riverains de ces remparts, qui trouveront une augmentation de la valeur de leur propriété, quand il y aura là un chemin de fer...

« J'arrive au Ministère de la Guerre. – Quand tout à l'heure je parlais d'Avignon, je voyais M. le Ministre de la Guerre (le Général Trézel) faire un geste de satisfaction, et approuver ce que je disais de la beauté des monuments d'Avignon ; mais il n'ignore pas sans doute, que le département de la Guerre a commis d'épouvantables dévastations dans le Palais des Papes. Ce n'est pas lui sans doute, mais c'est son Ministère, ou plutôt le Génie militaire, le corps le plus vandale de tous ceux – qui s'attaquent à nos monuments (*adhésion*)... Toutes les fois qu'un monument tombe entre les mains du Génie militaire, il est immédiatement sacrifié et déshonoré. »

ses voyages furent toujours pour lui le temps des plus fructueuses études. Il rédigea des notes très complètes sur nos principaux monuments, sur nos plus belles cathédrales. Ces notes, il eut la douleur de les perdre dans un voyage, ou peut-être quelque amateur du moyen âge lui en fit la soustraction.

Il saisissait vite et avec justesse l'ensemble et tous les détails d'une église. – Se trouvant à Gap, chez Mgr Guilbert, il parlait de la cathédrale de Coutances ; il en faisait la description si détaillée, si exacte, que l'Évêque, qui était natif de Valognes dans ce diocèse, lui dit : « Et combien de temps êtes-vous resté à Coutances, pour en étudier la cathédrale et la connaître si bien ? – Trois heures, Monseigneur. – Ah dame ! s'écrie l'Évêque émerveillé, en trois heures, vous l'avez mieux étudiée et comprise, que moi en vingt ans.

M. Pougnet s'était complu à calculer ce que coûterait de nos jours la construction des principales cathédrales de France, et il avait évalué Notre-Dame de Paris à 120 millions, la cathédrale de Rouen à 80 millions, celle de Coutances à 60 millions, plus 10 millions pour son dôme.

En construisant des églises, M. Pougnet rencontrait parfois des difficultés imprévues, qui auraient paru insurmontables à beaucoup d'autres architectes ; mais en réfléchissant, sa mémoire fidèle lui rappelait qu'une semblable difficulté avait dû se rencontrer dans la construction de quelqu'une des églises qu'il avait visitées ; il allait la revoir, et il y trouvait la solution qu'il cherchait.

Lorsqu'il voulut réaliser à l'église de St-Vincent-de-Paul, à Marseille, l'idéal qu'il avait conçu d'une façade de cathédrale, d'après toutes celles qu'il avait vues, il n'eut pas besoin d'aller les revoir, sa mémoire fidèle les lui rappelait bien ; mais il envoya son collaborateur, M. Th. Dupoux, étudier sur place, les plus belles façades qui se trouvent en France, afin que son ancien élève pût mieux comprendre son plan et l'aider à l'exécuter.

Ainsi les belles églises, dont la vue lui avait donné, dans son enfance le goût de l'architecture, furent le grand livre qu'il étudia pour se former et se perfectionner dans l'art de les bâtir.

Cependant M. Pougnet n'étudiait pas seulement les monuments de l'architecture ; il ne se contentait pas d'élever de beaux édifices sacrés dans le style du XIII^e siècle ; aimant passionnément la beauté de la maison de Dieu, il voulait l'orner de statues, de peintures, de verrières, y dresser de superbes autels, et s'occuper de tout ce qui concerne son ornementation et son ameublement. S'il donnait aux entrepreneurs des plans pour la construction des églises, il savait aussi en donner aux divers artistes : sculpteurs, peintres, verriers, menuisiers, orfèvres, pour tous les travaux qu'il leur commandait : autels, statues, vitraux, chaires, stalles, buffets d'orgue, vases sacrés, ostensoirs... Il voulait que chacune de ces parties de l'ornementation et de l'ameublement d'une église fait en parfait rapport avec son architecture et conforme à toutes les prescriptions liturgiques. Pour obtenir ce résultat, il avait fait une étude approfondie de la liturgie et de l'archéologie sacrées, il avait lu les livres spéciaux qui traitent ces questions, et dans ses nombreux voyages il ne négligeait rien pour voir et étudier tous les détails de l'art chrétien. Il prenait beaucoup de notes, dont il s'est servi ensuite. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, et que sa sœur a donnés à la bibliothèque du grand séminaire d'Avignon, il y a un travail considérable sur l'*Iconographie sacrée*, dans lequel il a indiqué de quelle manière les peintres et les sculpteurs ont représenté un grand nombre de saints, la forme, les attributs qu'ils ont donnés à chacun. Il y a aussi une étude sur le *symbolisme* biblique, sur l'*analogie* des deux Testaments, et sur les faits de l'Ancien Testament qui sont la figure des faits évangéliques.

M. Pougnet avait manifesté de bonne heure son attrait pour l'archéologie. Ses condisciples du petit séminaire d'Avignon se souviennent que, lorsqu'on les conduisait en promenade sur les coteaux de Villeneuve, il était plus d'une fois puni et mis aux *arrêts*, parce qu'il était resté en retard et s'était lui-même mis à l'*arrêt*, pour examiner les inscriptions et les vieilles constructions qu'il rencontrait.

Il continua d'étudier avec l'ardeur l'archéologie, et lorsque vers 1859, il fut mis en relation avec M. Viollet-le-Duc, cet éminent architecte et archéologue le trouva très fort : « Sur bien des points, disait-il, ce jeune abbé en sait plus que moi. »

Déjà par ses écrits. M. Pougnet avait donné des preuves de son érudition archéologique. En 1855, dans la *Revue des bibliothèques paroissiales* du diocèse d'Avignon (n° 20). Il fit la description d'un tombeau, du style gothique le plus fleuri, qu'on venait de découvrir dans l'église paroissiale de Caromb. C'était le tombeau d'Etienne de Vaëse, un des serviteurs de Charles VIII, qui, en 1484, avait acquis d'Etienne des Baux, Prince d'Orange, la Baronnie de Caromb, au prix de dix mille livres.

La même année, (*Revue*, n° 22 et 23) et l'année suivante, (1856, n° 1 et 10) M. Pougnet publia plusieurs articles sur le symbolisme de l'*aspic* et du *dragon* dans les crosses du moyen âge, et sur les *anciens autels romans* que l'on trouve dans les églises du diocèse d'Avignon, à Notre-Dame des Doms, à Apt, à la chapelle au château de St-Saturnin-les-Apt, à St-Pantaléon, à Vaucluse, à Sénanque, à Vaison, à Bollène, etc... Son but était d'attirer l'attention sur ces anciens autels, afin qu'on dit plus de soin pour les conserver, et il ajoutait : « Ne pourrait-on économiquement en élever de pareils dans les églises pauvres, au lieu de prodiguer l'argent, pour avoir de misérables autels en marbre de cheminée, dressés au mépris du bon goût et des exigences liturgiques ? »

En 1857, (*Revue*, n° 23) il donna une description des *sept joies de Pertuis, li sèt gaud* ; c'est une roue tournant sur un essieu fixé dans la muraille, et mise en mouvement par une corde, qui s'enroule et se déroule alternativement. Sept clochettes donnant les divers degrés de l'échelle diatonique y étaient appendues, et on les faisait sonner aux fêtes solennelles.

En 1861 (*Revue* n° 2 et 3), il donna son appréciation sur les travaux de peinture et de sculpture que M. le curé Terris fit faire à l'église de Cavaillon, et voici quelle fut sa conclusion : « En somme, nous avons été surpris d'abord, ravi ensuite de ces réparations. Loin d'y perdre, l'architecture de l'édifice y a gagné, elle a aujourd'hui son vrai caractère, et il n'est plus possible de se méprendre sur l'âge et le style de l'église ; les peintures l'indiquent tout d'abord... Nous félicitons l'ordonnateur de ces décorations, bien que tout ne soit pas encore parfait, ce qui ne saurait être pour un coup d'essai. Nous lui souhaitons dans le clergé de nombreux imitateurs. »

En 1864 (*Revue* n° 24), il fit la description de la châsse de *sainte Névia Félicité* à Notre-Dame des Doms.

En 1867, (*Revue* n° 22) il corrigea une *Erreur archéologique* concernant deux statues faisant partie du splendide retable, qui fut donné par le roi René d'Anjou au couvent royal des Célestins de St-Martial d'Avignon, et qui est conservé maintenant dans l'église de St-Didier. Sur le dire d'une bonne femme, on avait inscrit sur ces statues les noms de saint Benoit et de sainte Scholastique. M. Pougnet démontra que c'étaient les statues du Pape Célestin V et du Bienheureux Pierre de Luxembourg.

En 1808, (*Revue* n° 17), à propos d'un magnifique tableau de Simon de Chinons, qui se trouve dans le réfectoire du grand séminaire d'Avignon, et qui représente tous les personnages parents et contemporains de Notre Seigneur, il lit une dissertation sur leur généalogie.

La même année (*Revue*, n° 7, 9, 11, 12 et 13), M. Pougnet publia une série d'articles fort intéressants sur les baptistères *antérieurs* au VIII^e siècle que l'on trouve en Provence. Après avoir exposé les règles et les prescriptions de l'Église relativement aux fonts baptismaux, et expliqué le symbolisme de chacune de leurs parties et de leurs décorations, il indique-les quelques restes de baptistères qu'il y a à Marseille, à Notre-Dame des Doms à Avignon, à Gap à Valence, à Lérins, et il donne la description de ceux qui sont encore debout à Aix, à Riez, à Fréjus et à Venasque¹⁷.

Au Congrès scientifique de France qui se tint à Aix en décembre 1866, M. Pognet lut un mémoire sur les sarcophages chrétiens des premiers siècles que l'on conserve dans les musées et les églises des vieilles cités de la Provence, ou l'on en trouve 105, dont 17 à Avignon, 1 à Vaison, et 1 à Orange. Il y en a un plus grand nombre à Rome, mais il y en a moins dans les autres villes d'Italie.

Le compte rendu du *Congrès scientifique* d'Aix, en 1866, contient un autre travail de M. Pognet. C'est *Une Étude analytique de l'Architecture de la Provence au Moyen-Âge*. Dans cette *Étude*, qui fut aussi éditée en une brochure de vingt pages, chez Remondet-Aubin, à Aix 1867, M. Pognet a montré qu'il avait étudié et qu'il connaissait bien, dans tous ses détails, les monuments religieux élevés en Provence, du IXe au XVe siècle, après les ravages et l'expulsion des Sarrasins. Il en fait une étude comparée, il décrit les diverses parties des

Nous transcrivons d'après M. Pognet la description du baptistère de Vénasque. « On lit dans la vie de saint Siffrein, évêque de Vénasque, qu'il y fit construire trois églises, qu'il dédia la première à la sainte Trinité, la seconde à Notre-Dame et la troisième à saint Jean ; celle-ci est le baptistère qui subsiste encore, et est un des plus remarquables qui aient traversé les siècles. Son architecture correspond exactement à l'époque où ce saint fut évêque de Vénasque, de 530 à 570.

« On entre dans le baptistère par un porche, au nord de l'église principale, avec laquelle il pouvait communiquer : une fenêtre géminée l'éclaire à l'Orient, et une autre à l'occident. De ce porche transformé aujourd'hui en maison d'habitation, on descend par une rampe jusqu'au baptistère en forme de croix, dont chacun des bras est terminé par une abside circulaire. Quatre piliers carrés supportent la voûte centrale, d'arêtes à la romaine, trop restaurée pour qu'on puisse justifier de son ancienneté. Huit grandes colonnes de granit accompagnent ces piliers et supportent quatre arcs ouvrant les absides. Celles-ci, ornées dans leur pourtour chacune des six colonnes de marbre qui supportent des arcatures, sont voûtées en cul-de-four. Toutes les colonnes sont antiques, à l'exception de six, dont on a dépouillé le monument, pour en enrichir le portail occidental de St-Siffrein à Carpentras. Les bases sont pareillement antiques, aussi bien que quelques chapiteaux. Ce sont autant de restes d'édifices romains divers de proportions, ce que rendent sensible les hauteurs et les modules variés des colonnes, dont plusieurs ne correspondent ni aux bases sur lesquelles elles reposent, ni aux chapiteaux qui les surmontent. Quelques colonnes même sont assez courtes pour que l'architecte de l'édifice ait cru devoir les allonger par une pièce de rapport. Les chapiteaux sont barbares pour la plupart, ceux surtout qui sont dus à une restauration moderne. L'abside principale opposée à la porte tourne au Nord. La seule fenêtre qui éclaire aujourd'hui ce temple est à l'orient. On a restauré le pavé, en ayant soin de réserver, à l'entrée de l'abside méridionale, un peu à l'Ouest, un espace octogonal, que l'on peut, si l'on veut, prendre pour l'emplacement de la cuve baptismale. Près de là, sont deux tuyaux, que l'on croit avoir servi à conduire les eaux dans la cuve. Je n'ose me prononcer, craignant qu'ils n'aient servi à amener le vin du pressoir dans la cuve du curé ; car le presbytère est établi sur les angles formés par la rencontre des absides et sur les voûtes du baptistère. La fenêtre de l'est a été refaite lors de la restauration, et on a eu soin de salir et de peindre de lignes rouges et vertes les colonnes de pierre, qu'on a placées au lieu de celles qui ont été enlevées...

« On a déposé dans ce curieux baptistère un ancien autel de l'église principale. C'est une tablette creuse en cipolin, portée sur un pilastre de marbre rouge antique, dont le chapiteau est orné de larges feuilles d'eau à peine galbées. On conserve dans l'église une cuve baptismale toute simple, qui pourrait bien avoir été la cuve primitive. »

églises, les porches¹⁸, les façades, les nefs, les piliers, les voûtes, les dômes, les clochers, les absides, les cloîtres..., et il affirme que ce genre d'architecture est indigène, en ce sens que c'est un renouvellement de l'architecture romaine, dont notre Provence a su conserver les plus beaux monuments : la *Maison Carrée* à Nîmes, le *Théâtre* et l'*Arc de triomphe*, à Orange.

M. Pognet termine son *Étude analytique*, par une remarque sur les églises du XI^e siècle. « J'aime, dit-il, à placer à cette époque les cathédrales d'Aix et de Carpentras. Mais alors un nouveau style nous vient de Toulouse. Les Dominicains nous apportent un type particulier d'église, dont on ne s'écartera pas aisément, et qui forme comme un style gothique provençal par adoption. Six à sept travées, avec chapelles entre contreforts, composent la nef aussi large que possible, de 12 à 16 mètres. Une abside à 7 ou 5 pans, suivant l'importance de l'église, mais dont l'entrée est toujours restreinte à 8 mètres environ, avec *oculus* ou petite

rose au-dessus de l'arc qui ouvre le sanctuaire, enfin le clocher latéral. Tel est la simplicité du nouveau programme.

« Le porche, s'il y en a un, sera latéral ; il remplacera une chapelle. La façade peu ornée acceptera à regret quelques ornements auprès de la porte, qu'une petite rose surmontera seule, perdue dans l'immensité de la façade ; et, pour mieux dire, il n'y aura pas de façade. Les moulures éviteront les déchets de pierre et les tailles difficiles ; les fenêtres seront petites et à meneaux ; la sculpture, qu'on ne voit guère qu'au portail, sera tellement réduite, qu'elle passera inaperçue. Voilà les églises de Montfavet, de Saint-Didier et des Carmes à Avignon, des Prêcheurs à Carpentras, à Avignon, à Arles, à Marseille, et de tant d'autres. St-Maximin est du même style. La cathédrale de Carpentras a cependant des piliers donnant des moulures développées ; par opposition au type que j'ai caractérisé, elle offre de vrais chapiteaux,

M. Pougnet décrit avec affection le porche de la Métropole d'Avignon. « Cette cathédrale, dit-il, est le premier monument que je retrouve, après la défaite et l'expulsion des Sarrasins, et je le regarde comme type. Son porche extérieur ne ressemble plus aux pronaos antiques, mais plutôt à l'arc de triomphe, de Cavaillon, ou au monument de l'*Aiguille* à Vienne, que l'on peut considérer comme les types primitifs de ce porche, modifié par les arcs de triomphe d'Orange, de Carpentras, et de St-Rémy. C'était primitivement quatre piliers sur un plan carré, supportant autant d'archivoltes. Des colonnes corinthiennes d'excellentes proportions, s'engagent dans les angles de ces piliers ; une corniche architravée corinthienne couronne les archivoltes ; elle est amortie par un fronton sur la face principale. Seulement le porche, s'appliquant à l'église, perd une de ses arcades ; il n'en reste que trois.

« Tel était ce porche que des restaurations postérieures ont modifié. C'est ainsi que les arcades latérales ont été démolies, et remplacées par un mur plein. Une voûte en berceau a été jetée d'un mur à l'autre, et a été substituée sans doute à la charpente primitive. Une preuve du fait, c'est que la façade principale a conservé son appareil régulier ; l'appareil devient irrégulier sur les côtés, dont les matériaux sont divers et sans appareil ; on en trouve même qui ont été empruntés à la première construction, employés pêle-mêle. Cependant les traces évidentes des arcs primitifs peuvent encore se voir parfaitement, malgré les restaurations dont ce porche est présentement l'objet.

« Si je m'arrête sur ce porche, c'est qu'ainsi modifié, je le revois à Pernes, au Thor, à Tarascon, à Vénasque, à Ste-Croix de Montmajour, à St-Paul-Trois-Châteaux, à St-Restitut, à Notre-Dame d'Aubune, soit identiquement, soit plus simple. Il se dresse tantôt sur la face occidentale, tantôt sur celle du sud. À Montfavet,

lorsque le style auquel elle appartient n'en a point, ou n'en a qu'en moulures, style qui n'est pas pourtant sans grâce, et dont j'aimerais à redire les proportions, toutes extraites d'une gamme harmonique se composant exclusivement des nombres 2, 3 et 5, et de leurs multiples. Les moulures sont engendrées par les angles de 90, 45, 60 et 30 degrés (soit les deux triangles rectangles isocèle et équilatéral.

« À part ce type qui a pris consistance dans notre Midi, je crois inutile d'étudier les autres qui ont tous été importés d'autres régions de la France, et il est facile de retrouver les traces de ces importations¹⁹. »

La *Société Française d'archéologie*, celle des *Architectes* des Bouches-du-Rhône, et plusieurs autres se firent un honneur de compter M. Pognet au nombre de leurs associés ou de leurs membres correspondants, et de recourir à ses connaissances variées pour ce qui

il est encore debout ; à Carpentras, c'était l'arc de triomphe lui-même qui servait de porche septentrional.

concerne les beaux-arts, l'architecture, l'archéologie, l'histoire, la liturgie, le plain-chant... Sur ces matières, il publia plusieurs articles dans les Annales de M. Didron, et dans d'autres Revues. Dans le supplément de la *Semaine liturgique de Marseille* n° 425, il donna la *Description de l'Ostensoir symbolique* de la paroisse de St-Vincent-de-Paul. Il en avait dessiné le plan qu'il fit exécuter par M. Poussielgue, orfèvre, à Paris. Il pouvait et il a su, mieux que personne, en dix-huit pages compactes, indiquer tous les détails, et expliquer le symbolisme de toutes les parties, personnages, animaux, fleurs... qui forment l'ensemble de ce magnifique ostensor.

M. Pougnet n'avait acquis tant de connaissances archéologiques, que dans le but pratique de donner des modèles, des plans, pour les travaux d'art qu'il demandait aux divers artistes.

Les membres de la Société française d'archéologie, qui assistaient au Congrès d'Aix vinrent visiter l'église de St-Vincent-de-Paul, et votèrent à M. Pougnet une médaille en argent grand module, en souvenir de cette visite, et en témoignage de leur admiration pour cette œuvre, que le Congrès considéra comme une imitation des plus parfaites de l'art chrétien du moyen âge.

Aux orfèvres (Poussielgue et Chertier, à Paris, et Vincent à Romans) il fit faire des reliquaires, des châsses, celle de St-Bénézet, à Avignon, les calices de l'abbé Charlois et du chanoine Rain, à Marseille, chefs-d'œuvre d'iconographie sacrée.

Pour les menuisiers et les sculpteurs sur bois, (Gemy et Eymond, à Marseille) il dessina des stalles, celles de la Maison Carrée, et du monastère des Bénédictines à Chantelle, des buffets d'orgues, celui de Notre-Dame de la Compassion à Marseille, des chaires. Il fit avec beaucoup de goût le plan de la chaire gothique, que les pèlerins marseillais offrirent à la basilique de Notre-Dame de Lourdes, et il dessina la bannière qu'ils portèrent à Paray-le-Monial.

Aux sculpteurs et aux marbriers (Cantini à Marseille, Lafitte et Ducroit à Avignon, Virebent, à Toulouse, Vilatte de Bourges), il donna le plan des sculptures et des autels des

églises qu'il construisait, et de beaucoup d'autres aussi. Nous pouvons citer les autels de La Tour-d'Aigues, des couvents de l'Immaculée Conception et des Sœurs de St-François à Avignon, du pensionnat des Frères à Marseille, de Notre-Dame d'Afrique à Alger et de Ste-Anne à Jérusalem. Ce dernier autel fait par M. Cantini, marbrier de Marseille, n'a été posé qu'en 1897. Il fit faire aussi des autels et d'autres travaux dans les églises d'Avignon.

Il a indiqué dans une note ce qu'il avait fait à Notre-Dame des Doms : la gloire de Notre-Dame de Tout-Pouvoir, dont il donna le dessin à Chertier, le retable de l'autel de St-Joseph ; la restauration de Notre-Dame de Tout-Pouvoir, qu'il fit peindre et dorer pour la première fois ; la crèche ; le dessin de l'urne du Jeudi Saint ; il donna une parcelle d'une sainte épine de la Couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son reliquaire en argent, exécuté d'après ses dessins, et entouré d'une couronne d'épines d'argent, et d'un tour de grenat.

Sous sa direction, à l'église de St-Pierre, Lafitte refit l'autel au-dessus duquel s'élève le retable, où est sculptée la *Déposition* du Christ au tombeau, il restaura et compléta ce beau monument, et, d'après ses plans fort étudiés, Guibert d'Annelle exécuta les peintures murales qui décorent la chapelle adjacente de Notre-Dame de Pitié, et représentent tous les faits bibliques qui ont trait aux souffrances de la Sainte Vierge.

Il nous est impossible d'énumérer les travaux d'ornementation d'église, vitraux, peintures, sculptures, dont M. Pougnet conçut et combina les plans qu'il fit exécuter par des artistes habiles : (Didron oncle et neveu, Guibert, d'Annelle, etc.) Dans les cartons qu'il a légués à ses élèves, Messieurs Adam et Dupoux, il a laissé de nombreux dessins et projets dus à son initiative, ou faits pour répondre aux demandes qu'il recevait. Il avait esquissé un projet pour la Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, et il avait fait un plan très complet de l'agrandissement de Notre-Dame des Doms à Avignon ; il établissait un transept au-delà du dôme, là où est la première partie du chœur, qui aurait été prolongé dans la cour de la maîtrise.

Il a fallu vraiment que M. Pougnet fût un bourreau de travail, acharné à l'étude comme un bénédictin, pour parvenir à apprendre tout ce qu'il a appris, et exécuter toutes les œuvres d'art qu'il a entreprises ; et cependant tout cela ne satisfaisait pas son activité dévorante : il s'est beaucoup occupé de la théorie et de la pratique du chant religieux, et il était devenu aussi très fort sur cette partie des sciences ecclésiastiques.

CHAPITRE TREIZIÈME

Études et Travaux de M. l'abbé Pougnet sur le chant religieux.

Son goût et ses aptitudes pour le plain-chant. Il l'étudie au grand séminaire et dans ses voyages. – Résumé de ses manuscrits. – Il collabore à l'édition de Mingardou. – Sa lettre critique sur les diverses éditions du chant religieux. – À Marseille et dans son voyage en Terre-Sainte, il étudie le chant des Églises d'Orient.

Doué d'un goût très prononcé et d'un talent remarquable pour tout ce qui concerne le culte divin, l'abbé Pougnet s'était appliqué de bonne heure à l'étude du plain-chant. Il avait une voix juste, et il chantait avec une grande facilité les parties les plus difficiles et les moins usitées des chants liturgiques. Au début de ses études au grand séminaire, il était déjà regardé comme très fort sur la théorie du plain-chant. Un de ses condisciples, expert lui aussi dans cette matière²⁰, nous a dit : « Déjà à cette époque M. Pougnet raisonnait sur le plain-chant

avec la compétence d'un savant. Que de fois, dans nos conversations ne l'avons-nous pas entendu nous donner des explications techniques, et pourtant lumineuses, sur la génération des modes, sur les principes qui en règlent la formation, et, dans la composition des pièces grégoriennes, sur les formules qui donnent à chaque ton son caractère propre ? »

En 1858-59, pendant la dernière année qu'il passa au grand séminaire, avant d'être ordonné prêtre, il fut nommé maître de chœur et chargé d'enseigner et de faire mettre en pratique les principes du chant liturgique. Il entra dans les plus petits détails, et faisait observer avec exactitude toutes les règles. Il en invente, disaient quelques-uns de ses condisciples ; mais il n'inventait rien, il savait ce que ses critiques ignoraient.

Maître des cérémonies à l'église métropolitaine d'Avignon, il eut assez d'influence sur le Grand Chantre, M. Aubanel, et sur Messieurs les Chanoines, pour faire adopter une manière

de chanter aisée et convenable, qui tenait un juste milieu entre une lecture fatigante et une rapidité exagérée²¹. Il combattait de toute son énergie le chant martelé et l'exécution à notes égales, et il voulait qu'on observât avec soin les longues et les brèves, ainsi que les pauses et les distinctions. Malgré les occupations accablantes que lui donnèrent ses travaux d'architecture, il trouva encore du temps, pour poursuivre ses études sur le chant liturgique, et en particulier sur les *Neumes*. Il se procurait les ouvrages les plus récents sur ces questions, qui suscitaient dès lors de nombreuses controverses. Il avait le *fac-simile* du manuscrit de saint Gall, publié en 1851, par le Père Lambillotte ; il étudia les précieux manuscrits Neumés qui sont conservés aux archives de l'église d'Apt ; il avait trouvé aussi à Pernes et à Caromb des manuscrits sur le plain-chant écrits au XIVe ou au XVe siècles.

Dans une note où il a énuméré les divers travaux qu'il fit à l'église métropolitaine d'Avignon, M. Pougnet a dit : 11e avec l'aide de MM. Peytié et Aillaud, chanoines et de M. Seguin, j'ai établi l'orgue du chœur ; 12e J'ai établi aussi divers usages, soit pour le chant, soit pour les cérémonies.

Dans ses voyages, il allait étudier les manuscrits concernant le plain-chant, qui sont conservés aux archives des diverses cathédrales ou églises d'un peu partout : Rome, Vienne, Bruxelles, et surtout à Paris aux bibliothèques Nationale, Mazarine, de l'Arsenal, de Ste-Geneviève, de la Sorbonne.... Il transcrivait ce qui l'intéressait le plus, il prenait des notes, et ensuite il s'en est servi pour formuler son opinion sur les questions que l'on discutait alors. Parmi ses propres manuscrits qui sont à la bibliothèque du grand séminaire d'Avignon, il y en a d'assez volumineux concernant le chant liturgique. M. Faury, archiprêtre de St-Agricol a eu le soin obligeant de nous en donner le résumé avec son appréciation.

« Le premier manuscrit est un vrai travail de bénédictin sur le missel de Worms ; tout y est minutieusement analysé et comparé, c'est une étude complète du Missel et des *Neumes* qui le composent : M. Pougnet en dit le nombre exact, il les groupe, les compare entre eux, ceux de même nature d'abord, mais ayant des formes diverses ; puis ceux dont le caractère est différent ; enfin il en examine les rapports selon qu'ils représentent une expression simple, ou qu'ils sont un signe composé. Au besoin il en apprécie la valeur par rapport à la force des sons ou à leur durée. Sur ce sujet si discuté aujourd'hui, il prend nettement position, il pense que la

valeur des signes est déterminée par la différence de leur forme. Ainsi le point ordinaire (.) représentent la note brève, le point allongé (-) la note commune ; tous deux sont moindres que la *Virga* (|)... Cette sorte de nomenclature, avec les leçons auxquelles elle donne lieu, est suivie de remarques judicieuses, sur la manière d'interpréter ces signes par le chant.

« M. Pougnet a écrit aussi une longue et savante étude sur les tons *grégoriens*. Un y trouve un curieux chapitre qui a pour titre : *De la tonalité grégorienne, à l'occasion des chapiteaux de l'abbaye de Cluny*. Sur ces fameux chapiteaux qui ont fait l'objet de nombreuses études archéologiques publiées dans diverses Revues d'art, les Moines avaient sculpté des sujets symboliques : les *Saisons*, les *Vertus*, le *Paradis*. Deux d'entre eux portent comme figures les tons du chant grégorien. C'est de ceux-ci que M. Pougnet s'occupe particulièrement, et il en fit le sujet de plusieurs articles, qu'il écrivit dans les deux derniers volumes des *Annales archéologiques de Didron*. Dans cette même étude, il s'étend longuement sur la théorie des modes et de leur constitution intime ; et, partant de ce principe que leur constitution consiste dans une série de rapports de la tonique avec la dominante, il disserte longuement sur les lois qui régissent ces rapports. C'est une étude technique, abstraite, qui n'est pas à la portée de tous.

« Il y a ensuite un important travail sur le rythme et la mesure, émaillé de formules mathématiques.

« Un cahier spécial traite du contrepoint ; un autre donne la traduction du *Dialogue de saint Odon, abbé de Cluny, sur la musique*. Il y a aussi un tableau des rapports de la musique des Grecs avec le chant ecclésiastique et la musique moderne.

« Dans ses savantes études, M. Pougnet donne de nombreuses indications sur les manuscrits à consulter. On se demande comment cet homme au milieu de ses grands travaux d'architecture, dont il devait surveiller l'exécution, trouvait encore le temps de se livrer à ces études spéciales et à ce point difficiles des origines du chant liturgique, qu'elles demeurent fermées à beaucoup d'excellents esprits, qui se rebutent à en chercher les secrets. »

M. Pougnet ne se bornait pas à exposer et à discuter des théories sur le plain-chant, il en venait à la pratique. Il ne croyait pas que dans nos pays on dût abandonner le chant actuellement en usage, pour lui substituer celui des manuscrits. Il considérait notre vieille édition d'Avignon comme une des meilleures, et il aurait voulu seulement qu'on en fit une révision soignée. C'était une œuvre bien difficile, qu'il ne put entreprendre à Avignon. Mais il fut le principal collaborateur de la nouvelle édition du chant de Digne, que M. Mingardon fit à Marseille. Il refit le chant du Propre d'Avignon, la copie du *Processionnal*, chant et texte ; il composa le chant de plusieurs offices nouveaux, et entre autres celui de saint Jean-de-la-Croix. Ces compositions et ces arrangements dénotent une connaissance approfondie des anciens modes ecclésiastiques qu'il s'était parfaitement assimilés par une étude assidue.

En 1871, il publia chez l'imprimeur Charles Noblet, Paris, une brochure intitulée : *Lettre de M. l'abbé M... à M. le Prévôt du vénérable chapitre cathédral de C... relativement au choix d'une édition de plain-chant pour l'usage de la cathédrale*. Il fait la critique des éditions de livre de chant qui étaient alors admises dans divers diocèses de France, et conclut en faveur de la *nouvelle édition du chant de Digne*, publié par M. Mingardon à Marseille.

Il ne peut supporter que dans les éditions de Dijon et de Bennes les notes soient toutes carrées, sauf dans les mots dactyliques. « Les adopter, dit-il, ce serait retourner à la barbarie. »

L'édition d'Aubanel à Avignon lui plaît mieux, sans le satisfaire complètement. « Elle reproduit, dit-il, les éditions plus anciennes de Niel dans la même ville. Elle se compose de deux volumes, le Graduel et le Vespéral, auxquels on est obligé d'en adjoindre un troisième, *les Chants divers*, si l'on veut avoir les offices des *Ténèbres*, des Matines de Noël et de l'Office des Morts.... Cette édition reproduit exactement, sans aucune perfection moderne, celle de Lyon. Les notes y sont de trois valeurs ; les clefs y changent fréquemment, même dans les pièces où ce n'est pas nécessaire. Il n'y a pas d'indication de la tonalité, si ce n'est à la fin du morceau, ce qui est peu commode pour entonner et accompagner. Cette édition n'est

pas assez complète ; passable pour les paroisses, elle ne saurait l'être pour une cathédrale. Elle n'a que des volumes du format in-12. »

Il préfère l'édition de Digne : « *la nôtre*, dit-il ; elle est bien phrasée, ne varie pas la clef dans tout le cours d'un morceau ; elle retranche la clef de *sol* ; elle indique la dominante en tête, et elle a les formats in-folio, in-quarto et in-12. »

Il fait un peu un plaidoyer *pro domo sua*, pour l'édition à laquelle il a collaboré, s'efforçant de réaliser l'idéal qu'il avait conçu d'une bonne édition de livres de chant ; et de fait, ce fut alors la meilleure.

M. Pougnet étudia aussi l'ancienne musique grecque, et le chant des liturgies orientales. Quand il résidait à Marseille, il allait bien des fois entendre les chants de l'église grecque melchite de St-Nicolas de Myre, et il avait de fréquentes conférences avec le desservant de cette église.

En 1883, il séjourna quelques mois en Palestine, il s'appliqua à étudier le chant des diverses églises unies et schismatiques, et dans le compte rendu de son voyage, il a consigné ses souvenirs et ses appréciations. À Bethléem, il trouve « barbare et peu varié le chant des Arméniens schismatiques. Ils ont des enfants qu'ils rangent sur deux lignes, et qui chantent tout leur office sur des tons désespérés, avec une précipitation qui leur devient fatigante. Leur chant monotone ne paraît pas même arriver à la *quinte*, il ne dépasse pas la *quarte*. Il m'a paru qu'ils chantaient dans le genre chromatique, avec succession de deux demi-tons. Ils crient ainsi quelquefois plusieurs paroles distinctes à la fois, sans s'inquiéter de l'accord. Ce chant m'a tellement fatigué que j'ai été obligé de sortir.

« Quant aux Grecs schismatiques, ils chantent de mémoire, parce que leurs livres ne sont plus notés. J'ai surpris dans leurs chants plusieurs motifs semblables aux nôtres, avec des modulations très délicates sur certains *Neumes*. Ils font souvent l'*Ison*, (c'est un écho final d'un bel effet), et mignardisent parfois, ce qui ne manque pas d'un certain charme. On supporte très bien leur musique, débris remarquable d'un grand art. »

Au séminaire de Ste-Anne à Jérusalem, M. Pougnet assista aux offices célébrés selon le rite grec melchite, et il écrivit dans les notes de son voyage : « La messe a été fort bien chantée en grec par les élèves. J'ai voulu voir la notation de leur chant, qui est neumatique, et le traité de chant qui explique et traduit chacun de ces *Neumes*. Ces livres sont imprimés à Athènes et paraissent assez clairs. Je tâcherai de me procurer ce traité, qui est mi-partie ancien et mi-partie moderne. »

« Le Père Joseph, qui est du Liban, est fort entendu sur la question du chant, et chante lui-même avec beaucoup de précision. Rien n'égale la beauté des modulations et quelques-uns des chants sont de vrais chefs-d'œuvre, notamment un chant dialogué après l'*Élévation*. On fait aussi quelque fois l'*Ison*.

« À Jérusalem, j'ai assisté aussi aux offices latins des Franciscains ; mais leur chant m'a déplu au-delà de ce que je puis exprimer ; il est sans la moindre connaissance des règles, et d'après des exemplaires mal notés. »

M. Pougnet fut en relation avec le vicaire général du Patriarche grec uni, qui travaillait à la révision des livres liturgiques grecs, et il lui indiqua des auteurs à consulter.

Il écouta et nota le chant monotone des Muezzins, qui montent quatre ou cinq sur le balcon de leur *Minaret*, pour chanter leurs stances interminables.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Dernières années de M. Pougnet. – Sa Mort – Ses Funérailles

M. Pougnet retourne à Marseille. – Son désintéressement. – Sa modestie. – Il est nommé Camérier d'honneur de Sa Sainteté. – il reste toujours membre du clergé d'Avignon. – Sa dernière visite au pays natal. – Sa maladie. – Sa mort. Ses funérailles.

(1888-1892)

Pendant près de dix ans, M. Pougnet resta en Algérie ou en Tunisie. Ce long et laborieux séjour dans un pays brûlant, si différent du climat tempéré de notre chère Provence avait affaibli et ruiné sa santé. La nostalgie l'avait saisi. Il avait un vif désir de revenir au pays, où il était né, où étaient ses condisciples et amis, où il avait fait ses premiers travaux d'architecture à Avignon, auprès de Notre-Dame des Doms, à l'ombre du Palais des Papes. Il écrivait à un de ses amis : « Je suis Avignonnais, et j'ai le spleen, dès que je suis hors de ma ville natale. J'ai le regret de n'y pouvoir vivre, mais il faudra que j'y revienne avant de mourir. »

Il se hâta d'achever les édifices que lui avait commandés le Cardinal Lavigerie, et vers la fin de 1888, il revint à Marseille, où divers travaux devaient le retenir encore quelque temps.

Depuis plus de trente ans, il bâtissait des monuments religieux ; il avait construit ou restauré des monastères ; il avait bâti des cathédrales, la grande église de St-Vincent-de-Paul et de nombreuses églises paroissiales et chapelles de communautés. Les travaux qu'il avait faits avaient coûté des sommes considérables, et cependant il ne s'était pas enrichi. Personne ne s'en étonnait, parce que son désintéressement était bien connu, et l'on savait que, dans son âme de prêtre, le zèle de la maison de Dieu et l'ardeur de sa charité allaient à l'égal de son goût épuré et de son amour pour les choses de l'art. Tout autre architecte aurait amassé une grosse fortune ; mais lui, heureux de réaliser de grandes économies pour ses clients, travaillait souvent gratuitement, et, lorsqu'on le payait, il se contentait de bien modiques honoraires. Habitué à vivre de peu, il se contentait d'assurer sa modeste existence et celle de sa sœur, qui lui prodigua jusqu'à sa mort les soins d'une affection quasi maternelle.

Il n'aspirait pas aux honneurs. « Je n'ai rien voulu demander pour moi, écrivait-il de Rome, en 1879, et je n'ai pas voulu répondre à des avances qui m'ont été faites. » Cependant les honneurs lui arrivèrent. Plusieurs sociétés savantes voulurent se l'adjoindre comme associé, ou comme membre correspondant, et sa modestie ne tira jamais vanité de cette considération et de cette estime, qu'il avait l'air de subir, plutôt que de rechercher.

En 1891, sur la demande du Cardinal Lavigerie, M. Pougnet reçut de Notre Saint Père le Pape Léon XIII le titre de Camérier d'honneur de Sa Sainteté, qui lui conférait le droit de porter le nom de Monseigneur et les insignes des Prélats²².

Parmi les lettres qu'il reçut en cette circonstance, il y en a une qui le toucha beaucoup, ce fut celle que Roumanille lui écrivit pour le féliciter, et lui dire dans la langue des Félibres : « Monseigneur, je n'ai plus qu'un souffle de vie ; bientôt les portes du purgatoire vont s'ouvrir toutes grandes devant moi, priez pour votre pauvre ami », et le grand poète provençal mourait peu de jours après (24 mai 1891)

Sans jamais avoir rien publié en provençal, M. Pougnet aimait beaucoup sa langue maternelle, et il fut toujours en relations avec Théodore Aubanel, son ancien condisciple chez les Frères Gris à Aix, et avec Roumanille, à qui maintes fois il fournit des sujets pour ses amusants récits du *Cascarélet*.

Quand il revint de Carthage à Marseille, ses amis furent alarmés, en voyant l'affaiblissement de ses facultés physiques et intellectuelles. Lui-même si actif, si laborieux

Nous avons entendu dire que ce titre de Prélat avait été le solde des honoraires que M. Pougnet avait bien gagnés à Carthage et à Hippone ; mais nous savons que le Cardinal lui a exactement payé la somme dont ils étaient convenus. C'est seulement sur des questions d'architecture qu'ils furent plus d'une fois en désaccord.

était surpris de ne plus pouvoir fournir la même somme de travail, et d'être obligé de prendre un peu de repos. Cependant, grâce aux soins de sa sœur et au climat de Marseille, sa santé s'améliora, et il put s'occuper de quelques travaux qu'il avait entrepris et qu'il voulait terminer.

Absorbé par ces occupations, qui autrefois n'auraient été qu'un délassement pour lui, il n'avait guère d'autre récréation que celle que lui offrait le pensionnat des Frères, voisin de son habitation. On l'y voyait rarement dans la semaine ; mais le dimanche, tant que sa santé le lui permit, il venait y célébrer la sainte messe, et passer la journée avec les chers Frères, dont la sympathie répondait si bien à la sienne, Il se plaisait dans leur maison, et surtout au milieu de leurs élèves, qu'il savait intéresser, aux heures des récréations, par des récits pleins de charmes et toujours instructifs. Il se montra si affectueux, qu'on l'admit, à titre d'ami, comme membre d'honneur de l'Association des anciens élèves du pensionnat.

Il passa ainsi les trois dernières années de sa vie, dans des alternatives de mieux et de rechutes, qui inspiraient de vives craintes à ceux qui le voyaient.

Il voulut revoir le diocèse d'Avignon auquel il n'avait jamais voulu cesser d'appartenir. En 1870, un de ses amis lui ayant demandé si, comme on le lui avait dit, c'était vrai qu'il allait être nommé vicaire à Marseille, il répondit : « Il faut vraiment que celui qui vous a donné cette nouvelle soit peu physionomiste. Il aurait vu que je suis et serai toujours Avignonnais... Et puis le beau vicaire que je ferais à mon âge ! Après une vie aussi agitée que la mienne, serais-je bien capable de remplir cette fonction, même dans mon diocèse ? »

En 1881, le jour de Pâques, il reçut à Alger les lettres de chanoine honoraire de Constantine et d'Hippone, mais il refusa le titre de chanoine titulaire d'Alger, que Mgr Lavigerie lui proposait aussi. « J'ai cru, écrivait-il, à un ami d'Avignon, devoir accepter le canonicat honoraire d'Hippone, où je vais relever la basilique de St-Augustin ; mais je n'ai pu me résoudre à être chanoine titulaire d'Alger, ce qui m'aurait définitivement éloigné de mon pays natal ; et je n'ai accepté pour Hippone, que sous la condition expresse d'en référer à Mgr l'Archevêque d'Avignon.... »

Pour montrer qu'il était toujours membre du clergé de son diocèse d'origine, M. Pougnet, après son retour de Tunisie, vint assister à une de nos retraites pastorales, et en 1892, à la fin de l'hiver, deux mois avant sa mort, il voulut revoir ses amis d'Avignon. Avec son jeune commis, Paul Héral, qui l'accompagnait, il fut heureux de passer quelques jours avec nous, et il nous quitta en nous disant : « Je reviendrai bientôt me fixer et mourir au milieu de vous. » Mais l'affaiblissement de sa mémoire, sa démarche lente et pénible, et les traits de la souffrance imprimés sur son visage ne nous laissaient guère l'espoir de le revoir.

Il retourna à Marseille, où son état s'aggrava bien vite. Mgr Robert accompagné de M. Payan d'Augery, son vicaire général, vint lui apporter des paroles de consolation. Il fut heureux de cette visite, exprima sa reconnaissance, et, comme Mgr Robert avait d'abord été évêque de Constantine, il eut la joie de lui montrer ses plans de la basilique d'Hippone, que l'on contruisait alors.

Dans les derniers jours de sa maladie, l'anémie du cerveau, M. Pougnet priait et parlait peu ; ne pouvant plus dire l'office, il récitait souvent le chapelet, « Es-tu souffrant ? lui demandait parfois sa sœur – Non, répondait-il. – Veux-tu que nous retournions à Avignon ? – Oh ! oui, oui, disait-il en souriant et en levant les yeux au ciel, comme le guerrier Argien, compagnon d'Hercule, qui frappé d'un trait mortel sur le champ de bataille, tombait et mourait en regardant le ciel et en se souvenant d'Argos, sa douce patrie :

Cœlumque
Aspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
Énéide, i., x., v. 782.

Tous les jours, il recevait la visite de M. Blanchély, curé de la paroisse de St-Pierre et St-Paul, où il habitait, et toujours il était calme, résigné à la volonté de Dieu, et prêt à faire les actes de foi, d'espérance et de charité qui lui étaient suggérés. La veille de sa mort, lorsque M. le Curé lui proposa la réception des derniers sacrements, il comprit que sa fin était prochaine, et tout de suite offrant à Dieu le sacrifice de sa vie, il se confessa et se prépara à recevoir pour la dernière fois, avec la ferveur d'un bon prêtre, le Dieu de l'Eucharistie, que, toute sa vie, il avait travaillé à faire magnifiquement honorer. Il répondit lui-même à toutes les prières du Saint Viatique et de l'Extrême Onction, et bientôt il tomba dans un assoupissement léthargique. Il fut assisté jusqu'au dernier moment par M. le Curé, et sans donner aucun signe de souffrance, il rendit doucement son âme à Dieu, le samedi, 2 avril, à 3 heures de l'après-midi.

M. le chanoine Caseneuve, curé de St-Vincent-de-Paul, qui était venu presque tous les jours visiter l'éminent architecte de sa belle église, voulut lui faire des obsèques magnifiques et vraiment dignes de lui. Le lundi, 4 avril, il organisa un beau cortège, composé des enfants de la Providence de plusieurs paroisses et d'un nombreux clergé. Deux poêles portés, l'un par les fabriciens de St-Vincent-de-Paul, et l'autre par la Société des Architectes du département, précédaient le corbillard richement drapé, sur lequel était placé le cercueil orné des insignes de la Prélatrice.

Le deuil était conduit par les plus anciens élèves de M. Pougnet, MM. Adam et Dupoux, aujourd'hui architectes distingués, et par M. H. Villette, son habile et dévoué collaborateur, suivis d'un grand nombre d'entrepreneurs et d'une foule d'amis et de connaissances du vénéré Prélat. Le Pensionnat des Frères, auquel il porta toujours le plus vif intérêt, était représenté par le Frère Directeur, un certain nombre de professeurs, les élèves de la première classe et plusieurs membres de l'Association amicale.

M. le curé Caseneuve, qui avait présidé à la levée du corps célébra aussi la messe de *Requiem*, qui fut très solennelle. Les chants liturgiques, avec accompagnement du grand orgue, furent exécutés par un groupe de chantres de diverses paroisses. M. Lapière, d'Avignon, premier chantre de St-Joseph, qui avait beaucoup connu Mgr Pougnet dans sa ville natale, chanta le beau *Pie Jesu* de Niedermeyer.

Au premier rang parmi le clergé, on remarquait le Révérend Dom Gautey, abbé de Ste-Marie-Madeleine ; Mgr Ricard, Prélat de la Maison de Sa Sainteté ; MM. les Vicaires

Généraux Payan d'Augery et Ollive ; M. le Secrétaire général de l'Évêché ; plusieurs Chanoines et Curés ; MM. les Aumôniers du Pensionnat, etc., et quelques autres représentants de Communautés religieuses.

Après la messe, Mgr Ricard fit la seconde absoute, et MM. les curés Caseneuve et Blanchély accompagnèrent Mgr Pougnet jusqu'au cimetière, et récitèrent sur le seuil de sa tombe les dernières prières.

CHAPITRE QUINZIÈME

Multiplicité et unité des études et œuvres de M. Pougnet

Sa vocation, son attrait, son aptitude, ses études, ses travaux pour tout ce qui concerne le culte divin. – Nombreuses églises qu’il bâtit, – il veut en construire encore plus. – Zelus domus tuæ comedit me. – Ses sentiments à la Crèche de Bethléem et à la Grotte des Pasteurs. Il mérite bien le nom de Bézéléel.

M. Pougnet mourut à l’âge de 63 ans. Si Dieu lui avait donné de vivre plus longtemps, il aurait utilisé ses talents et ses connaissances acquises, soit à faire de nouveaux travaux d’architecture, soit à coordonner et à publier les notes nombreuses qu’il avait recueillies sur l’art chrétien. Cependant les œuvres qu’il a accomplies sont plus que suffisantes pour attester qu’il a bien suivi la vocation à laquelle Dieu avait montré qu’il le destinait, en lui donnant le goût, l’aptitude et la facilité pour la bien remplir.

De bonne heure, il avait eu de l’attrait pour tout ce qui concerne le culte de Dieu. Tout petit enfant, il aimait à voir les belles églises d’Avignon et surtout la métropole, et il était heureux d’assister aux offices divins. Élève au petit séminaire, et n’ayant pas les moyens pour acheter des livres d’architecture, il ramassait tous les papiers où il trouvait quelque dessin, quelque représentation d’église ou de tout autre monument, et il en faisait des collections, qu’il montrait à ses condisciples, comme son trésor. Il se plaisait aux fêtes et cérémonies religieuses du petit séminaire. « Oh ! que je l’aime ce cher petit séminaire d’Avignon ! écrivait-il à un ami, quarante ans plus tard. C’est là que j’ai appris à balbutier notre langue sacrée, et que j’ai pris goût à nos saintes cérémonies et à notre chant religieux si majestueux. »

Au grand séminaire d’Avignon, où il fut cinq ans élève, et à la maîtrise métropolitaine, où il fut trois ans professeur, il continua d’étudier l’architecture et l’archéologie, et ses condisciples étaient convaincus qu’il était le plus fort de tous pour tout ce qui concerne la liturgie, les cérémonies, et le chant religieux.

Déjà depuis trois ans, il bâtissait des églises, lorsque en 1859, il fut ordonné prêtre. Son Archevêque, Mgr Debelay, lui avait donné l’assurance qu’il lui laisserait toute sa liberté, pour s’occuper de ses travaux d’architecture, et en effet, il ne tardait pas de lui donner la fonction qui était la plus conforme à ses goûts et à ses aptitudes, en le nommant Maître des cérémonies à l’église métropolitaine.

M. Pougnet était au comble de ses désirs. Il exprimait sa joie, et les sentiments intimes de son cœur ; le lendemain de son ordination, en allant célébrer sa première messe dans la chapelle des Sœurs de St-Charles, à la Grande Fusterie, il disait dans l’allocution qu’il leur adressa : « O mon Dieu ! je ne dois travailler que pour votre gloire.... Donnez-moi ce que vous exigez de moi, et alors ordonnez ce que vous voulez ; je travaillerai pour votre gloire, en accomplissant votre volonté, en vous rapportant toutes mes œuvres. »

Sa prière fut exaucée, et il fut fidèle à sa promesse. Sans qu’il les cherchât, les travaux les plus importants lui arrivèrent ; les paroisses, les communautés religieuses lui demandèrent de leur bâtir de belles églises, de vastes monastères. Il ne voulut jamais construire des maisons, des usines, des magasins ; ces travaux auraient été plus lucratifs, mais nous savons qu’il était désintéressé, et qu’il ne travaillait pas pour s’enrichir ; son but, sa vocation étaient de procurer la gloire de Dieu, et de lui rapporter toutes ses œuvres. C’est pour cela qu’il ne voulut bâtir que des édifices religieux, et que dans l’Annuaire de Marseille, il s’était fait inscrire comme *architecte d’églises*. On lui en demanda plus qu’il n’en pouvait construire, et celles qu’il put

accepter auraient suffi pour occuper l'activité de plusieurs architectes. Dans un quart de siècle, de 1856 à 1882 il avait bâti plus de quarante églises de paroisses ou de communautés, et une dizaine de monastères ou de maisons religieuses²³, il achevait la superbe église de St-Vincent-de-Paul, à Marseille et il était en train de bâtir les cathédrales d'Hippone et de Carthage, et il n'était pas satisfait, et ne songeait pas encore à prendre du repos : « Encore plus ! Seigneur, disait-il, encore plus ! » Il aspirait à bâtir les églises qu'on lui proposait en Orient.

En 1883, il venait de visiter la Crèche de Bethléem, et il écrivait les sentiments que lui avait inspirés l'Enfant Jésus. « À l'autel des rois Mages, je me suis souvenu des paroles de l'office de l'Épiphanie : *Reges Tharsis et Insulae munera offerent, Reges Arabum et Saba dona adducent*, et je me suis dit : Si Tharsis est Carthage, si l'Île n'est autre que les bords de

Nous avons tâché de connaître tous les édifices religieux bâtis par M, Pougnet, mais il est bien probable que plusieurs auront échappé à nos recherches. Nous avons en effet appris tout récemment qu'il restaura, à Marseille, la façade de l'église du Calvaire et qu'il a fait aussi, dans le genre gothique, la jolie chapelle de la Communauté des Ursulines à Périgueux. Nous trouvons dans une de ses notes, qu'il a donné le plan de la chapelle des Sœurs de St-Eutrope à Avignon, mais il dit, qu'en l'exécutant, on l'a beaucoup trop modifié.

Il fut aussi l'architecte de la chapelle que les Révérends Pères Missionnaires de Notre-Dame de Ste-Garde firent construire, en 1878, à leur maison d'Orange. Il aimait à la revoir, et il disait que c'était celle qui lui donnait le plus de satisfaction. Elle est du style gothique ; les proportions, la disposition des chapelles latérales et des tribunes, l'ornementation, tout est si bien réussi, que celui qui la visite est pleinement satisfait, au premier coup d'œil, et n'a rien à changer à ce sentiment, lorsque, après un examen plus attentif, il s'est rendu compte des détails comme de l'ensemble.

Les travaux d'architecture que M. Pougnet fit exécuter ont dû bien coûter une douzaine de millions, et, pour montrer que ce chiffre n'a rien d'exagéré, nous n'avons qu'à faire l'énumération des édifices religieux qu'il a bâtis.

DIOCÈSE D'AVIGNON

- 1 Chapelle des Sœurs de St-Charles, à la Grande-Fusterie.
- 2 de la Résidence des Jésuites, première chapelle.
- 3 seconde chapelle.
- 4 des Sœurs de St-François.
- 5 du Bon Pasteur.
- 6 de St-Eutrope.
- 7 du Purgatoire à Sénanque.
- 8 du Petit Séminaire, de Ste-Garde.
- 9 des Dominicains à Carpentras.
- 10 des Missionnaires de N.-D. de Ste-Garde, à Orange.
- 11 Église paroissiale de N.-D. de l'Observance, à Carpentras.
- 12 de Sorgues.

DIOCÈSE D'AIX

- 13 Église de l'abbaye des Prémontrés à Frigolet.
- 14 paroissiale de Puylobier.

la Méditerranée, si Saba fait partie de l'Arabie et de l'Éthiopie ; ces paroles semblent annoncer la conversion des peuples musulmans.

« Courage donc ! et puisque Dieu m'a appelé à travailler dans ces contrées mahométanes, soit en édifiant l'église principale des Missions africaines, à la Maison-Carrée ; soit en faisant relever les basiliques de St-Augustin et de St-Cyprien, et les écoles de Carthage et de Tunis ; soit en travaillant à l'ornementation de Ste-Anne à Jérusalem, et à la construction de l'église du Sacré-Cœur à Bethléem, vis-à-vis la Crèche, que je suis heureux de pouvoir vénérer chaque jour ; soit en édifiant une église à Constantinople, en attendant de construire le patriarcat des Coptes ; que je me garde par ma conduite de faire obstacle aux desseins de Dieu ! Mon Dieu ! Je ne refuse pas le travail, mais donnez-moi plus de foi pratique, et que je n'aille pas à votre Crèche, sans revenir comblé de vos dons. »

15 Chapelle des Sœurs de St-Thomas de Villeneuve, à Aix.

DIOCESE DE MARSEILLE

16 Église paroissiale de St-Vincent-de-Paul, à Marseille.

17 de St-Trophime, à la Cabucèlo.

18 Chapelle de N.-D. de la Salette, aux Accates.

19 des Dames du Saint Nom de Jésus.

20 Crypte de la Chapelle des Pères du Saint Sacrement.

DIOCÈSE DE FRÉJUS

21 Église paroissiale de Collobrières.

22 de Sauvebonne.

23 de la Bocca.

24 de Rians.

25 Chapelle des Sœurs de la Présentation, à Cannes.

DIOCÈSE DE DIGNE

42 Église paroissiale de Castellane.

DIOCÈSE DE GAP

27 Chapelle des Sœurs de St-Joseph, à Gap.

28 de la Providence, à Gap.

DIOCÈSE DE VALENCE

29 Église de St-Joseph, à Roussas.

30 Chapelle des Sœurs du Saint-Sacrement, à Valence.

DIOCÈSE DE MOULINS

31 Chapelle du Petit Séminaire d'Iseure.

32 des Sœurs de St-Maur, à Montluçon.

33 Église paroissiale de Dompierre.

34 de Neuilly-le-Réal.

35 de Saligny.

36 de Bressolles.

37 de Chantelle.

38 de Chareil-Cintrat.

39 de Varennes.

DIOCÈSE DE PÉRIGUEUX

40 Chapelle des Ursulines.

ALGÉRIE ET TUNISIE

41 Église et cloître des Pères Blancs à la Maison-Carrée

42 Basilique d'Hippone.

43 Primatiale de Carthage.

PALESTINE

44 Église du Sacré-Cœur à l'orphelinat de Dom Belloni, à Bethléem.

45 des Arméniens à la IV. Station, (du Spasme), à Jérusalem.

MONASTÈRES

1 Restaurations et constructions à l'abbaye de Sénanque.

2 Couvent des Sœurs de St-François, à Avignon.

3 des Dominicains à Carpentras.

4 des Sœurs de St-Joseph, à Cap.

5 de la Providence, à Gap.

6 de la Présentation, à Cannes.

7 du Saint-Sacrement, à Valence.

8 Collège de Carthage.

Ainsi M. Pougnet avait bien conscience de sa vocation et il demandait à l'Enfant Jésus la grâce de la bien remplir.

Il alla aussi au-delà du champ de Booz visiter la *Grotte des Pasteurs*. Les Grecs schismatiques qui la possèdent en ont fait une chapelle, mais ils la laissent dans un état complet de délabrement, et ils ne soignent pas mieux beaucoup de leurs églises. « Qu'elles sont tristes à voir, écrivait M. Pougnet, ces églises délabrées, malgré les souvenirs des faits si mémorables qui s'y sont passés ! Que c'est triste de voir le Saint Sacrement abandonné, sans culte ! Je n'ai jamais vu ces Grecs paraître s'apercevoir que Jésus-Christ réside dans leurs églises. Rien ne l'annonce ; le tabernacle est délaissé, il n'y a pas de lampe, pour laisser croire qu'une personne y pense, une fois le jour.

« Mais ne nous récrions pas trop. Combien d'églises, même en France, ne sont pas mieux tenues, que celles d'ici, qui ont toujours une iconostase, et un autel paré de tableaux. Combien de nos pasteurs pourraient entendre l'Ange leur dire d'aller, à la Crèche de leur église, visiter l'Enfant Dieu venu pour les sauver, et qu'ils le reconnaîtront, à ce qu'il consent à reposer enveloppé de pauvres langes et couché dans une crèche !...

« Seigneur Jésus ! Faites que le zèle de votre maison me dévore, et que je ressente et je prenne sur moi les opprobres de ceux qui, non contents de vous délaissé, viennent encore vous insulter, dans l'humilité et l'abaissement de votre divinité, jusqu'à notre pauvre humanité ! »

M. Pougnet l'avait, cet amour de la maison de Dieu ; il pouvait dire : *Dilexi decorem domus tuæ ; zelus domus tuæ comedit me* ; et c'est parce qu'il en était dévoré, que pendant les années qu'il passa au grand Séminaire, et celles où il fut professeur à la maîtrise de Notre-Dame des Doms, il s'appliqua à l'étude de tout ce qui concerne le culte divin. Nommé Maître des cérémonies à l'église métropolitaine, il étudia la Liturgie, le Cérémonial, et il ne recula jamais devant aucune peine, aucun ennui pour préparer et faire exécuter les cérémonies les plus compliquées, les plus difficiles. Comme le chant est une partie principale des fêtes sacrées, il fit une étude approfondie du chant religieux. Puisque c'est seulement dans de grandes et belles églises, bien ornées, que l'on peut célébrer les fêtes chrétiennes, et dérouler la pompe des cérémonies les plus solennelles, M. Pougnet eut l'attrait et le courage d'apprendre tout seul l'art de construire et d'ornier les édifices sacrés ; il devint un habile architecte et un savant archéologue ; il bâtit de superbes églises, et les orna magnifiquement.

Travailler à la beauté de la maison de Dieu, à son culte, à sa gloire, voilà le but unique que M. Pougnet a eu toute sa vie, et qui ramène à l'*unité* toutes les études qu'il entreprit, tous les travaux qu'il exécuta, bien souvent *gratis*, et toujours *pro Deo*.

Son archevêque, Mgr Debelay, ne s'était pas trompé, lorsque peu de temps avant de l'ordonner prêtre, en venant inaugurer un de ses premiers travaux, le monastère des Sœurs de St-François, il le félicita et l'appela son jeune *Beséléel*. En effet, les œuvres de M. Pougnet subsistent et elles sont une preuve évidente que Dieu l'avait vraiment appelé comme *Beséléel*, et l'avait aussi rempli de son esprit de sagesse, d'intelligence et de science, pour toute sorte d'ouvrage concernant son culte, pour inventer tout ce qui peut se faire par l'art, avec l'or, l'argent et l'airain, avec du marbre, des pierres précieuses et divers bois : *Vocavi Beséléel et implevi eum Spiritu Dei, sapientiâ et intelligentiâ et scientiâ in omni opere, ad excogitandum quidquid fabrefieri potest ex auro et argento, et ære et marmore, et gemmis et diversitate lignorum.* (Exode, xxxi, 2-5).

9 de Tunis.

10 Hospice et presbytère des Arméniens, à Jérusalem.

SOMMAIRE

Avant-Propos.....	2
Chapitre Premier–Son éducation, sa vie sacerdotale.....	4
Chapitre Second–Architecte, ses premiers travaux à Avignon.....	6
Chapitre Troisième–Travaux dans la ville et le diocèse d’Avignon.....	11
Chapitre Quatrième–L’abbaye Saint-Michel de Frigolet.....	15
Chapitre Cinquième–L’église Saint-Vincent-de-Paul, à Marseille.....	19
Chapitre Sixième–Travaux dans plusieurs diocèses de France.....	23
Chapitre Septième–Travaux en Algérie.....	31
Chapitre Huitième–Travaux en Tunisie.....	36
Chapitre Neuvième–Voyage en Terre Sainte.....	40
Chapitre Dixième–Trois semaines à Bethléem.....	43
Chapitre Onzième–Cinquante jours à Jérusalem.....	50
Chapitre Douzième–Études et travaux archéologiques.....	57
Chapitre Treizième–Études et travaux sur le chant religieux.....	64
Chapitre Quatorzième–Dernières années, mort et funérailles.....	68
Chapitre Quinzième–Multiplicité et unité des travaux de M. Pougnet.....	71